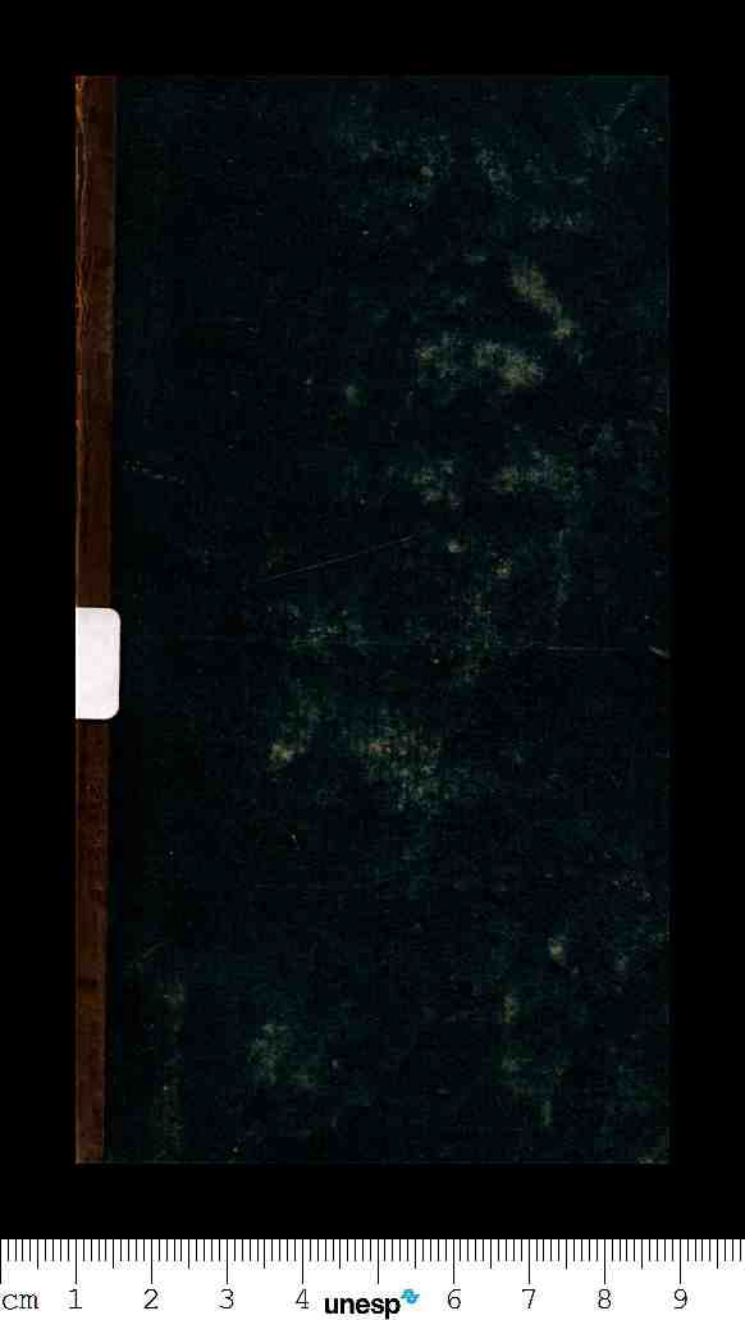
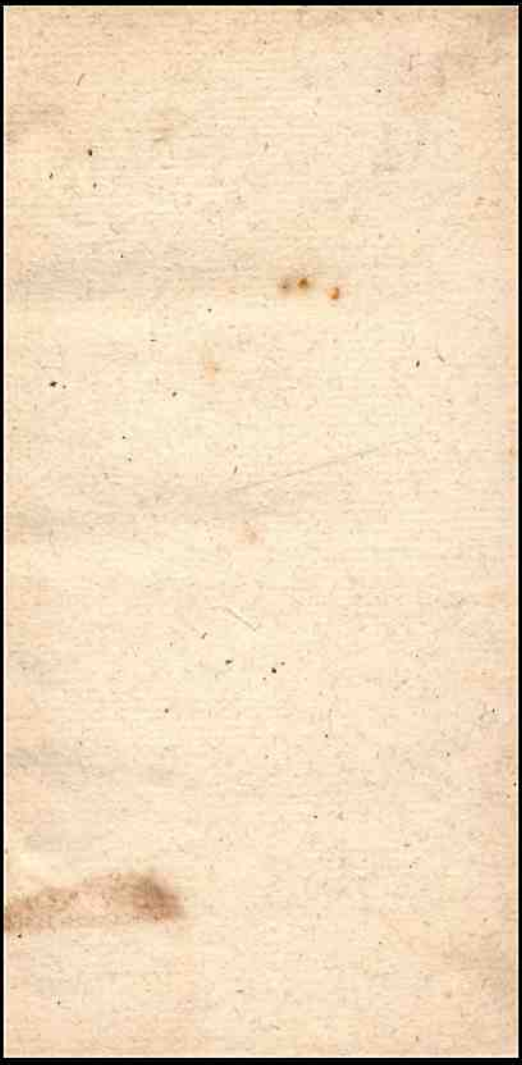
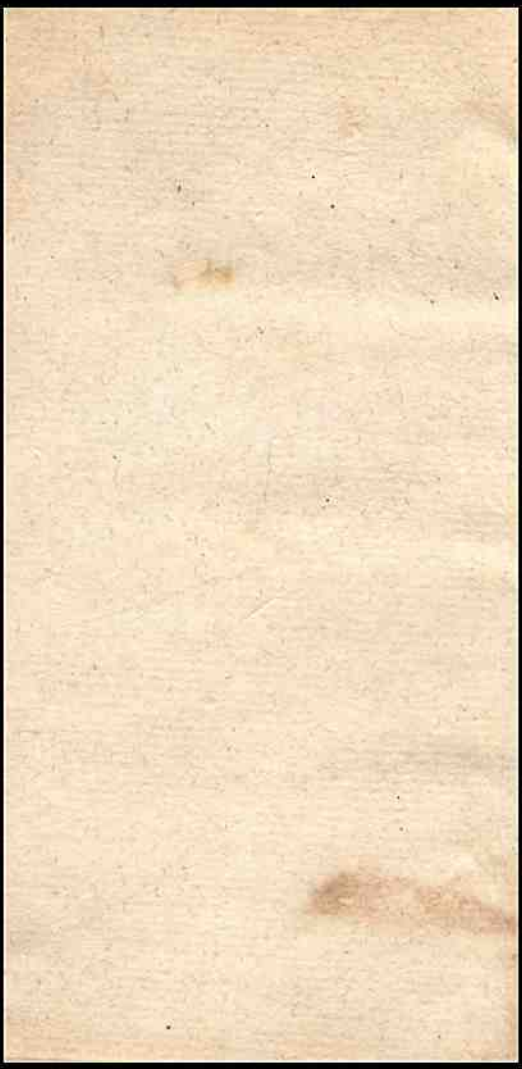
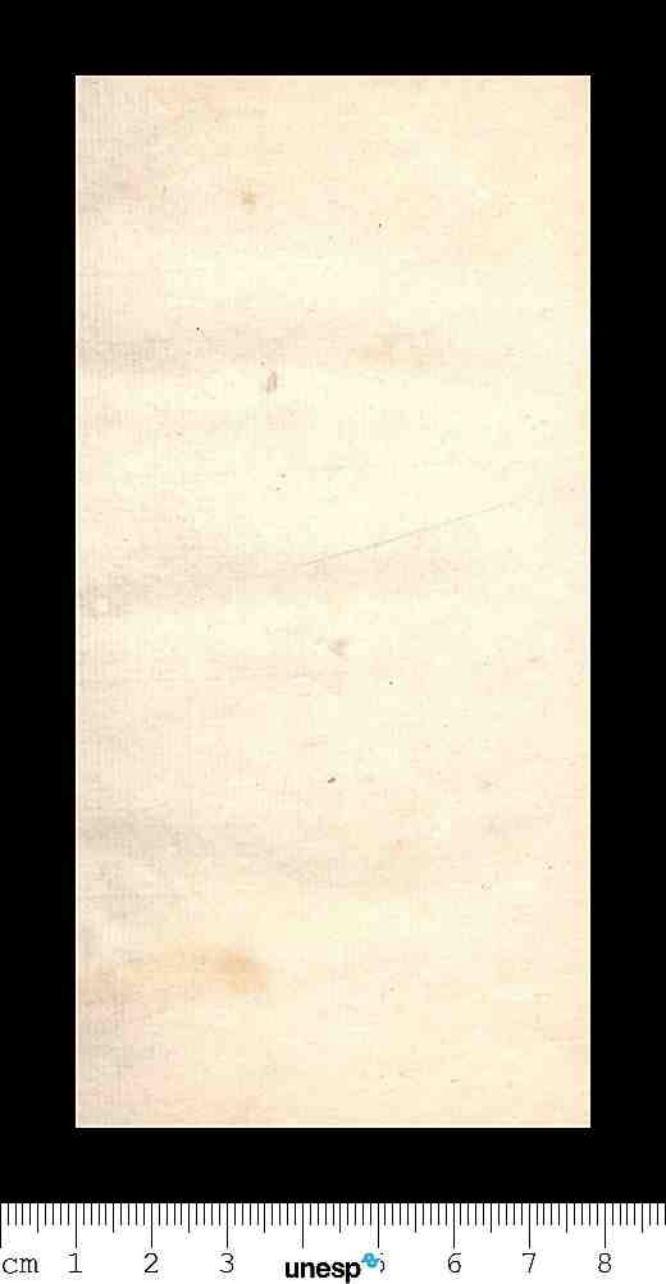
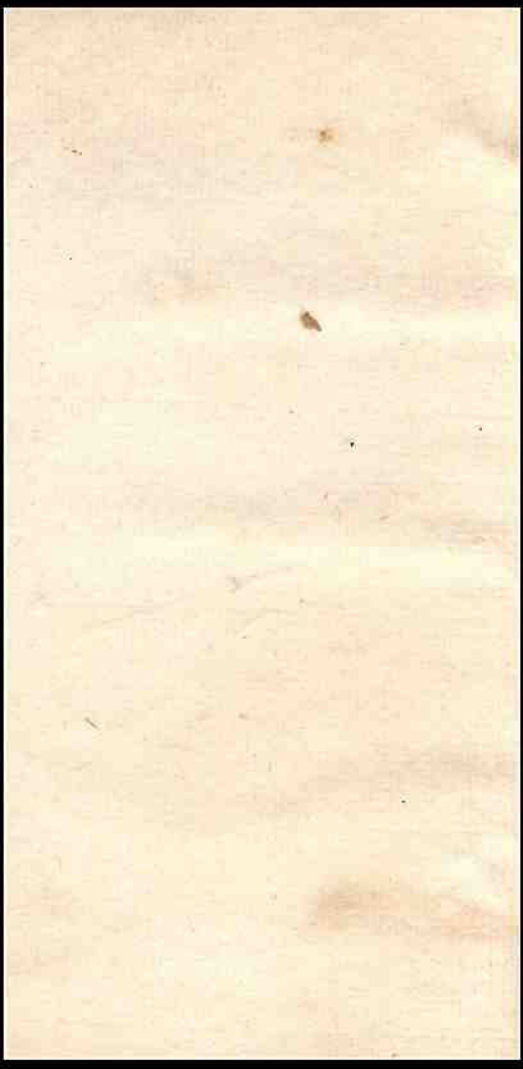


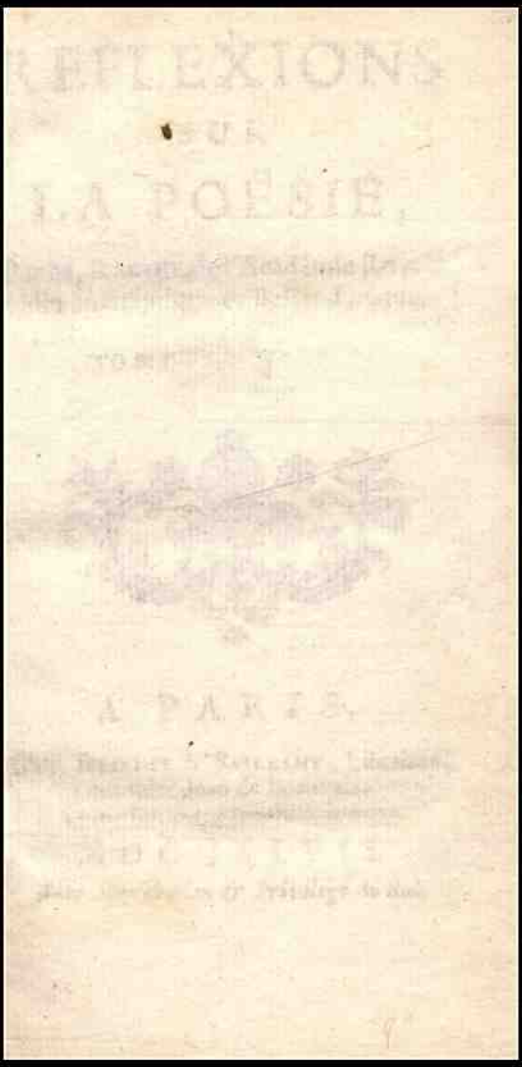
Les tomes I et II se
comprennent le poème:
De la Religion











REFLEXIONS
SUR
LA POËSIE,

Par M. RACINE, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

TOME I.

A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue ſaint Jean de Beauvais.

MDCCXLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

unesp

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME III.

AVANT-PROPOS, Page 1
CHAP. I. *Défense de la Poësie*, 5
§. I. *Premiere accusation contre la Poësie. Elle corrompt les cœurs par des peintures dangereuses*, 9
§. II. *Seconde accusation contre la Poësie. Elle nourrit l'esprit de Fables & de Fictions frivoles*, 14
ART. I. *Réponse à la premiere accusation. La Poësie peut plaire sans corrompre les cœurs par des peintures dangereuses*, 21
ART. II. *Réponse à la seconde accusation. La Poësie peut plaire sans nourrir l'esprit de Fables & de Fictions*, 36
§. *Si les Poëtes peuvent aujourd'hui rappeller dans les Vers les noms des Divinités Payennes*, 45
CONCLUSION, 50
CHAP. II. *De l'Essence de la Poësie*, 54
CHAP. III. *Du Stile Poëtique*, 81
ART. I. *Du langage figuré*, 83
§. I. *De la Périphrase*, 92
§. II. *De la Métaphore*, 95
§. III. *De la Comparaison*, 103

TABLE DES CHAPITRES.

§. IV. *Le Stile figuré eſt néceſſaire à toute Poëſie*, 108
ART. II. *De la Langue Poetique*, 113
§. *Obſervations ſur le Livre intitulé*, Notes Grammaticales ſur les Tragédies de R. *& ſur la Réponſe à ce Livre, intitulée*, R. vengé, 131
CHAP. IV. *De la Verſification.* 142
ART. I. *De l'Harmonie méchanique*, 149
§. *De la Rime*, 152
ART. II. *De l'Harmonie imitative*, 161
§. I. *Si notre Langue a une véritable Harmonie*, 172
§. II. *Si nous pouvons juger de l'Harmonie des Langues mortes, & ſi nous devons faire des Vers dans cette Langue*, 176
ART. III. *Que tout Poëte dans une Traduction en Proſe n'eſt rendu qu'imparfaitement, & qu'il n'y a point de Poëſie en Proſe*, 184
CHAP. V. *De l'imitation des Mœurs & des Caractéres*, 193
ART. I. *Des Mœurs*, 198
ART. II. *Des Caractéres*, 228
CHAP. VI. *Du Vrai dans la Poëſie*, 250
ART. I. *De la néceſſité du Vrai idéal dans les ſujets les plus ſimples*, 254
ART. II. *Le Vrai ſimple eſt le fondement de l'imitation dans les plus grands ſujets*, 264

REFLEXIONS

AVANT-PROPOS.

QUAND j'appris qu'on imprimoit en Hollande un Recueil de mes Ouvrages, j'écrivis au Libraire pour le prier de n'y point inférer mes Dissertations imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, parce que j'avois dessein d'y faire quelques changemens. La Lettre arriva trop tard, & le Libraire avoit déja fait usage de trois de ces Dissertations : ce qui m'obligea à donner une nouvelle attention aux autres.

En examinant ces Piéces que j'avois oubliées depuis vingt-cinq ans, je sentis qu'après un si long intervalle, on étoit capable d'être le censeur de

ſoi-même : je remarquai tant de choſes à réformer dans mes productions, que non content d'y faire des corrections conſidérables, j'en ai changé la forme, & je les ai miſes dans un ordre qui compoſe une ſuite de Réflexions générales ſur la Poëſie.

Je prens mes principes dans les ſources qui me paroiſſent les meilleures ; dans Ariſtote, Horace, Cicéron, Quintilien, Boileau, &c. & je tire mes exemples, le plus qu'il m'eſt poſſible, des Poëtes de l'Antiquité, ſur-tout d'Homére, le Maître de la Poëſie.

Je me trouve quelquefois obligé de parler, & même de citer les Vers d'un autre Poëte, très-connu parmi nous : je ne crains point qu'on me faſſe des reproches, lorſque je n'en

parle que quand mon ſujet m'en préſente naturellement les occaſions, puiſqu'on pourroit me pardonner de les chercher : & ſi même j'entreprenois, par un Ouvrage particulier, de le défendre contre tant de critiques dont nos Ecrivains modernes l'honorent tous les jours, on pourroit ſeulement me dire, lorſque je le défendrois avec plus de zéle que de raiſon, *fallit te incautum pietas tua*; mais en même-tems on excuſeroit mon zéle. Je ne me livrerai cependant à ce zéle ſi permis, que quand les matieres que je vais traiter m'y engageront : & de quelque maniere que ſes Ouvrages ſoient attaqués, je n'entreprendrai jamais un écrit qui ait pour unique objet la défenſe d'un Poëte, qui indifférent pendant ſa vie aux di-

vers jugemens qu'on portoit de ſes Piéces, recommandoit à ſon fils la même indifférence. *Quand vous trouverez dans le monde*, lui diſoit-il, *des perſonnes qui ne vous paroîtront pas eſtimer mes Tragédies, & qui même les attaqueront par des critiques injuſtes ; pour toute réponſe, contentez-vous de les aſſurer que j'ai fait tout ce que j'ai pû pour plaire au public, & que j'aurois voulu pouvoir mieux faire.* C'étoit à mon frere aîné que cet avis s'adreſſoit : lorſqu'un pere ſi modeſte nous fût enlevé par la mort, j'étois encore dans cet âge, où, quoiqu'on ſoit prodigue de ſes larmes, on n'a pas aſſez de raiſon pour en donner aux véritables malheurs.

REFLEXIONS
SUR LA
POËSIE.

CHAPITRE I.

Défense de la Poëſie.

J'ENTREPRENS d'abord de réconcilier la Poëſie avec ces perſonnes reſpectables, mais trop ſévéres, qui la condamnent comme dangereuſe pour les mœurs, ou qui du moins la mépriſent comme toujours frivole. Je n'entreprens pas de juſtifier les Poëtes, je me chargerois d'une mauvaiſe cauſe. Je ne veux que juſtifier la Poëſie. Si elle eſt devenue ſemblable à cette terre dont parle Homére,

terre qui étoit féconde en plantes salutaires & en poisons ; & si les poisons y sont devenus plus communs que les bonnes plantes, c'est la faute de ceux qui ont semé dans son sein, ce qu'elle n'étoit pas destinée à produire. Les Poëtes qui y ont transporté des plantes pernicieuses & étrangeres, sont d'autant plus coupables, qu'ils se sont vantés (1) d'être *les favoris du Ciel*, (2) d'être inspirés par un *Dieu qui habitoit toujours en eux* ; (3) d'être enfin des *hommes sacrés*, dont les Dieux avoient un soin particulier. Horace nous atteste le soin que les Dieux prenoient de lui. Lorsqu'il doit être écrasé par la chûte d'une arbre, l'arbre prêt à tomber est soutenu par le dieu Faune, le protecteur des Poëtes. Quand à la sanglante journée de Philippes, il prend la fuite en abandonnant son bouclier, Mercure, autre dieu protecteur des Poëtes, l'enléve dans un nuage. Dans son enfance il s'endormit au milieu des serpens & des ours sans aucun danger, parce que des pigeons vinrent le couvrir de myrthes & de lauriers. Enfin, lorsqu'il se promenoit seul

Ode 17. l. 2.
Ode 7. l. 2.
Ode 4. l. 3.
Ode 22. l. 1.

(1) Sunt & commercia cœli. *Ovide.*

(2) Est Deus in nobis : agitante calescimus illo. *Id.*

(3) At sacri vates, & Divûm cura vocamur. *Id.*

dans une forêt, un loup plus terrible que tous les monstres de l'Afrique, s'enfuit dès qu'il le vit.

Malgré tous ces protecteurs que les Poëtes ont dans le ciel, ils se sont attiré sur la terre beaucoup d'ennemis. Le plus respectable de leurs anciens adversaires est Platon. Il les bannit de sa République sans faire grace à Homére dont il étoit l'admirateur & l'imitateur. Homére, à la vérité, sera congédié avec des grands honneurs : on le conduira aux portes de la ville, couvert de parfums, & couronné de fleurs ; mais enfin il sera renvoyé comme les autres : ce réglement de Platon est approuvé par Cicéron, à qui les Poëtes paroissent d'autant plus dangereux, que *leurs Vers qui resient*, dit-il, *dans la mémoire, amolissent* (1) *les ames, & font perdre à la vertu tous ses nerfs.*

Puisque les anciens Poëtes, beaucoup moins voluptueux que leurs successeurs, ont été regardés par des Payens sévéres, comme des corrupteurs, nous ne devons pas être surpris de les voir condamnés par de sages Chrétiens. M. Bossuet qui les accuse de ne songer qu'à plaire, fait le procès à un des plus sages, en disant que

(1) Molliunt animos, & nervos omnes virtutis elidunt.

Traité de la concupiscence.

Virgile, tantôt décrit en Vers magnifiques le syſtême de Platon ſur l'uſage du monde, & tantôt débite en beaux Vers le syſtême d'Epicure ſur le concours fortuit des atomes. *Il lui eſt indifférent*, ajoute M. Boſſuet, *d'être Platonicien ou Epicurien : il a contenté l'oreille, il a étalé le beau tour de ſon eſprit, le beau ſon de ſes Vers, & la vivacité de ſon expreſſion : en voilà aſſez pour la Poëſie.* Le meme M. Boſſuet fait un crime à Boileau de la Satire ſur les femmes, & lui reproche même celle ſur l'homme, l'accuſant d'y dégrader l'homme. Un Anglois a fait imprimer à Londres, depuis quelques années, un Ouvrage dont l'objet eſt de prouver que les Poëtes ſont les ennemis de la Raiſon & des mœurs. Le frere de Mde Dacier fit imprimer en 1697 un Traité contre la Poëſie, qu'il intitula, *De futilitate Poëticæs.*

Je crois devoir ſoutenir la cauſe d'un art qui fait tant d'honneur à l'eſprit humain ; & pour ſuivre un ordre dans tout le bien & le mal qu'on en peut dire, je vais d'abord rapporter les raiſons ſur leſquelles ſes ennemis ſe fondent, pour prouver qu'elle eſt dangereuſe, ou du moins frivole. Je répondrai à ces deux accuſations, en avouant qu'on peut les faire juſtement contre pluſieurs Poëtes ; mais

qu'elles ne doivent jamais tomber sur la Poësie.

§ I. *Premiere accusation contre la Poësie. Elle corrompt les cœurs par des peintures dangereuses.*

Les Poëtes, dit-on, avouent eux-mêmes qu'ils ne peuvent plaire qu'en corrompant les cœurs : ce n'est, a dit l'un d'eux, qu'à ces peintures dangereuses que les Vers doivent leur fortune.

Castum decet esse, pium, Poëtam
Ipsum ; versiculos nihil necesse est,
Qui tum denique habent salem & leporem
Si sint molliculi, & parum pudici. *Catulle.*

Ovide, dans l'Epître qu'il adresse à Auguste pour se justifier, fait valoir cette même raison. *On ne peut*, dit-il, *se dispenser de parler d'amour : Virgile même, l'heureux auteur de votre Enéide, chante les amours d'Enée & de Didon ; & ce morceau de son Ouvrage est celui qu'on lit avec le plus d'ardeur.*

Ille tuæ felix Æneïdos auctor
Contulit in Tyrios arma virumque, toros :
Nec legitur pars ulla magis de corpore toto
Quam non legitimo fœdere junctus amor. *Trist. l. 2.*

Les Poëtes ſe ſont vantés d'avoir donné aux hommes les premieres leçons de la ſociété & de la vertu : quelles vertus pouvoient annoncer leurs Divinités qui étoient les modéles de tous les crimes ? la Junon d'Homére n'eſt pas fort reſpectable, quand elle prend la ceinture de Venus ; & Homere ménage bien peu Mars & Venus dans le récit de leur avanture. Les Poëtes bucoliques ne parlent que d'amour, & le théatre d'Athénes, dont on vante la pureté, ne fut-il pas ſouillé par un Ariſtophane ?

Les Poëtes Latins furent non-ſeulement plus voluptueux que les Poëtes Grecs ; mais tous, excepté Térence & Virgile, ſe donnerent une entiere licence. La liberté de leurs premiers ſpectacles fut appellée *Feſcennina licentia.* Aux obſcénes Comédies de Plaute, ſuccéderent les Mimes, & ces jeux infames que le Prince (1) oſoit autoriſer de ſa préſence, comme Ovide le dit à Auguſte : (2) plus les Piéces compoſées pour ces jeux étoient criminelles, plus elles coûtoient d'argent au Préteur qui les achetoit : (3) la Tragédie elle-mê-

(1) Hæc tu ſpectaſti, ſpectandaque ſæpe dediſti. *Triſt. l. 2.*

(2) Tantaque non parvo crimina Prætor emit.

(3) Eſt & in obſcænos deflexa Tragœdia riſus.

me fut infectée, comme le dit encore Ovide. Que d'impuretés dans Catulle, Horace, Martial, &c !

En quittant les Poëtes Payens, on devroit eſpérer plus de pudeur dans leurs ſucceſſeurs. Cependant qui choiſiroit-t-on entre les Poëtes Chrétiens fameux, pour aller plaider la cauſe de la Poëſie devant Platon & Cicéron ?

Pétrarque ne nous entretient que de ſon amour; combien de Sonnets pour nous répéter que rien n'eſt ſi charmant que ſa chere Laure ! Si le Dante ne s'eſt pas amuſé à des deſcriptions de tendreſſe, ſon Poëme en eſt-il plus utile pour les mœurs? il s'y livre tout entier à ſa vengeance. Cet Ouvrage, d'une nature biſare, qu'il a intitulé, *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire, & du Paradis*, & qui renferme de grandes beautés, eſt une Satire continuelle des ennemis de la faction qu'il avoit embraſſée. Il n'épargne ni les ſouverains Pontifes, ni les Rois. Sa Béatrix moraliſe d'une maniere fort obſcure : & Virgile ſon conducteur eſt tout enſemble Payen & Chrétien. Le Virgile ancien plaçoit à l'entrée des enfers, & loin de l'Eliſée, ceux qui avoient été homicides d'eux-mêmes : celui-ci fait entendre que Caton a laiſſé à Utique ſa dépouille mortelle, qui deviendra brillante au jour du Jugement. Les

graves réflexions que l'Arioſte met à la tête de chacun de ſes Chants, perdent ſous la plume de l'Arioſte, toute leur gravité.

Le Taſſe pouvoit bien dire comme l'Arioſte, qu'il chantoit les Armes & les Amours, les Dames, & les Guerriers, *gli Armi, gli Amori, i Donne, i Cavalieri, io Canto.* Que de deſcriptions amoureuſes dans un ſujet chrétien ! Sans parler de ſon Renaud, quel eſt ſon Tancréde ? Ce héros ſe vante de ne porter l'épée (1) que pour J. C. cependant quand il ſe trouve enfermé, il ne regrette ni le camp des Chrétiens, ni la vue du ſoleil, mais la vue de Clorinde qu'il appelle ſon vrai ſoleil. Le Taſſe devoit ſe contenter de remplir d'amour la Poëſie Paſtorale, & reſpecter davantage la Poëſie Epique.

Il eſt inutile de s'arrêter à nos Poëtes François. Comment toutes nos Muſes ne ſeroient-elles pas dévouées à l'amour, puiſque notre Melpoméne en eſt preſque inſéparable, & que nous pouvons bien appliquer à notre Tragédie ces Vers d'Ovide ſur la Tragédie Latine :

Omne genus ſcripti gravitate Tragædia vincit :
Hæc quoque materiam ſemper amoris habet.

(1) Quel Toncredi io ſonò, ch' il ferro cinſe
Per Chriſto ſempre, e fui di lui campione.

Que diroit Cicéron s'il se trouvoit parmi nous à ce spectacle, où l'on exécute en Musique une bisare espéce de Tragédie ; & si après avoir entendu répéter tant de fois que la jeunesse doit profiter du printems, & que la sagesse est ennuyeuse, il voyoit enfin danser des vieillards, chantant ces paroles si peu convenables à l'âge des réflexions :

Pour le peu de bon tems qui nous reste,
Rien n'est si funeste
Qu'un noir chagrin, &c.

Ce seroit bien alors, qu'étonné d'entendre à tout âge prêcher la même morale il s'écrieroit, *O præclaram emendatricem vitæ Poëticam ! O la belle réformatrice des mœurs que la Poësie !* Il faisoit cette exclamation, en trouvant dans une Comédie cette maxime: *L'Amour est le plus grand des dieux ;* & il ajoutoit : *Il faut bien pardonner ce désordre a la Comédie, sans quoi l'on n'en auroit point.* Ce mot de Cicéron dispense de parler des Comédies : on voit assez de quelle morale elles sont remplies.

§ II. *Seconde accusation contre la Poësie. Elle nourrit l'esprit de Fables & de Fictions frivoles.*

QUAND la Poësie, disent encore ceux qui la mépriſent, ne ſeroit pas dangereuſe pour les mœurs, elle ſeroit toujours frivole, puiſqu'elle ne cherche ſon merveilleux que dans les Fables. *Le menſonge & les vers, de tout tems ſont amis.* Ce Vers de la Fontaine eſt conforme à ce que les Anciens ont penſé.

Platon dans le Phedon. Socrate, s'entretenant avec ſes amis le jour de ſa mort, leur diſoit, qu'obéiſſant à des inſpirations divines qui lui ordonnoient de s'attacher à la Muſique, il avoit dans ſa priſon compoſé des Vers en l'honneur du Dieu dont on célébroit la fête; mais qu'enſuite convaincu que pour être Poëte, il faut compoſer non des raiſonnemens, mais des Fables, il avoit mis en Vers celles d'Eſope, parce qu'il étoit incapable d'en inventer lui-même. Plutarque qui rapporte ces mêmes paroles de Socrate, les confirme en diſant: *On connoît en effet des ſacrifices ſans danſe & ſans muſique; mais on ne connoît pas de Poëſie ſans fable.*

Les Poëtes, qui ſe ſont vantés d'avoir été les premiers Légiſlateurs, ſe ſont auſſi

vantés d'avoir été les premiers Théologiens. Etranges Théologiens qui ont répandu sur la terre, les avantures scandaleuses de ces dieux qu'ils avoient inventés. Homére qui les a chargés de tant de crimes, a par cette raison mérité l'indignation de Platon, dit Cicéron, *merito displicuit viro gravi, divinorum criminum Poëta confictor.* Ces dieux si mépriſables dans Homére ſont-ils plus eſtimables chez les autres Poëtes ? Qui peut ſans horreur entendre Venus dans le prologue de l'Hyppolite d'Euripide, déclarer que pour ſe venger d'un mortel qui la mépriſe, & qui préfére le culte de Diane au ſien, elle va perdre Phédre, quoi qu'innocente, & fidelle à ſon culte ?

Ni ſon reſpect pour moi, ni ſa fidélité
N'appaiſeront mon cœur contre un autre irrité :
Oui, Phédre périra malgré ſon innocence ;
Ses jours ne me ſont pas ſi chers que ma vengeance.

Quoique tous les plaiſirs ſoient faits pour ces Immortels, le nectar le plus doux pour eux, eſt toujours la vengeance. Quelle eſt la cauſe du ſacrifice d'Iphigénie ? Agamennon a tué par imprudence une biche conſacrée à Diane : toute l'armée ſera punie de la faute de ſon Roi, ſi Diane n'eſt appaiſée par le ſang d'une

Princeſſe innocente. Pourquoi Ulyſſe ſouffre-t-il tant de maux, & voit-il perir tous ſes compagnons ? ils ont mangé les bœufs du ſoleil. Que voit-t-on dans toute l'Enéïde ? la Reine du Ciel attachée comme une furie à perſécuter un Héros fameux par la piété, pour un crime, ſi c'en eſt un, qu'il n'a pas même commis : mais il eſt Troïen, & c'eſt un Troïen qui a donné le prix de la Beauté à la Déeſſe de la Beauté. Junon, indignée de ne l'avoir point eu, veut même, après la ruine de Troie, perdre tout ce qui reſte de Troïens. Ne vaut-il pas mieux ne pas parler de la Divinité, que de la préſenter ſous de pareilles images ?

Ne croyons point que les Poëtes ayent eu deſſein de nous inſtruire, ils n'ont voulu que nous amuſer par des Fables : c'eſt leur profeſſion. Un Poëte doit créer ; ſon nom ſignifie créateur. Ainſi, abandonnant les préceptes aux Philoſophes, & les faits des Fables aux Hiſtoriens, il invente des Fables.

Les Poëtes Chrétiens ont par cette ambition de créer, rencheri ſur leurs prédéceſſeurs, en ajoutant aux extravagances de l'ancienne Mythologie, celles de la Mythologie moderne. Ces châteaux enchantés ; ces Magiciens ; ces Fées ; toutes ces avantures écrites, dit-on, par l'Archevé-

que Turpin ; celles de Roland l'Achille moderne ; celle d'Angélique moins ſage que l'ancienne Heléne ; celles des Paladins de la Cour de Charlemagne ; les faits du Roi Artus, & des Chevaliers de la Table Ronde, ainſi que des Amadis, toutes ces Hiſtoires fabuleuſes, fondées ſur quelques faits véritables, comme celles de la Mythologie ancienne, furent les productions de l'ignorance pendant la longue éclipſe que ſouffrit la lumiére des lettres. Lorſque les nations du Nord eurent répandu par-tout la barbarie, les Poëtes les adopterent, & y trouverent un fonds très-favorable pour eux. Les prodiges nouveaux furent plus étonnans que les anciens. Ce n'étoient plus des hommes protégés par les dieux comme autrefois, mais des héros couverts d'armes enchantées : un ſeul homme mettoit en fuite une armée ; rien ne réſiſtoit à ces fameuſes épées, *Durandal*, *Béliſarde* : une lance d'or renverſoit tout ce qu'elle touchoit ; un anneau rendoit inviſible ; & le ſon d'un cor mettoit tout le monde en fuite. Quel ennemi terrible que ce géant dont parle l'Arioſte ! il ramaſſoit dans le combat tous les membres qu'on lui coupoit, & les remettoit à leur place : quand on lui coupoit la tête, il la cherchoit ſur le ſable, & la remettoit ſur ſon col ; ou bien il couroit après l'ennemi

qui l'emportoit, & vouloit crier au voleur, oubliant qu'il n'avoit pas ſa bouche. O la ſolide nourriture de l'eſprit, que la Poëſie !

Non contens de débiter de pareilles folies, les Poëtes s'aviſerent d'en faire un horrible mélange avec la gravité de la Religion Chrétienne. Perſuadés que tout leur eſt permis, ils oublierent qu'Horace met des bornes à cette permiſſion, *ſed non ut placidis coeant immitia.* Quel mélange moins permis que celui de la vérité ſainte, & du menſonge burleſque ! Après qu'on a dans le Taſſe accompagné à une proceſſion, Godefroy qui chante les Litanies, on eſt tranſporté dans le palais d'Armide ; & lorſqu'on voit Renaud au ſortir de ce palais aller à confeſſe, on voit Pierre l'Hermite ſon Confeſſeur lui donner l'abſolution de tous les péchés qu'il y a commis ; abſolution qu'il donne ſans délai, & ſans examiner ſi le cœur de ſon pénitent eſt ſincérement changé.

On tache d'excuſer les Poëtes Payens en donnant à leurs fictions extravagantes le nom d'*Allégories* ; mais peut-on excuſer de même nos Poëtes ? L'Allégorie de la Jéruſalem délivrée, quoi qu'expliquée par le Taſſe lui-même, eſt ridicule. Les défenſeurs du Camoens ont beau nous dire que par Vénus qui protége les Portugais,

il faut entendre la Religion Chrétienne, qu'ils devoient établir dans les Indes, & que Bacchus leur ennemi, eſt le démon : ce ſérieux de l'explication ne ſauve pas l'extravagance de la fiction. C'eſt par une allégorie également abſurde, qu'ils veulent expliquer cette iſle enchantée, & plus voluptueuſe que le palais d'Armide, où ſe fait l'union des Portugais avec les *Néreides*. On ne peint point la vertu ſous les couleurs du vice.

Nulle allégorie ne peut juſtifier le mélange que fait l'Arioſte, du ſacré & du profane. Lors qu'Aſtolphe eſt emporté dans les airs ſur ſon cheval ailé, qui peut s'attendre à le voir arriver au Paradis terreſtre ? il y eſt reçû comme un hôte d'importance par Elie & par Enoch, qui après avoir donné d'abord d'excellente avoine à l'Hyppogrife, donnent au maître des fruits ſi délicieux, que le bon Paladin trouve que nos premiers peres ne furent pas ſi coupables, lorſqu'ils ſuccomberent à la tentation d'en manger.

Di tal ſapor, ch' à ſuo giudicio, ſenza
Senſa, non ſono i duo primi parenti
Se per quei fur' ſi poco ubedienti.

C'eſt avec la même hardieſſe que ce Poëte compare l'Ange Gabriel, qui a ou-

blié une partie de la commiſſion que le Pere Eternel lui a donnée, à un bon domeſtique qui a plus d'amour que de mémoire. L'Ange ſe rappelle ſes ordres, & va chercher la Diſcorde. Il la trouve qui préſide à un Chapitre de Moines, aſſemblés pour une élection : pendant que les Moines ſe jettent à la tête leurs Bréviaires, l'Ange prend le bâton de la Croix, & le caſſe ſur la tête de la Diſcorde.

Qui croiroit trouver cette même profanation des choſes ſaintes dans le Marini? Son Poëme ſur les Amours de Vénus & d'Adonis n'a aucun rapport avec la Religion Chrétienne : dans ce Poëme cependant, Vénus en parcourant l'Aſie, verſe des larmes à la vûe de ces beaux pays, dont un jour le Turc s'emparera, pour y établir le Croiſſant ſur les débris de la Croix. Quel ſujet de larmes pour Vénus!

Cette alliance du ſacré & du fabuleux ſe trouve chez preſque tous les Poëtes, & les plus ſages ont du moins conſervé toujours les noms des divinités Payennes. Neptune, Jupiter, Vénus, Bacchus, Apollon, reviennent ſans ceſſe dans leurs Vers : pourroit-on les empêcher d'invoquer Apollon, & les Muſes? leur interdire tous ces noms, ce ſeroit leur interdire la Poëſie : elle eſt donc bien frivole.

Voilà les deux accusations qu'on fait contre elle, & que j'ai mises dans toute leur force. Je vais y répondre.

ARTICLE I.

Réponse à la premiere accusation. La Poësie peut plaire sans corrompre les cœurs par des peintures dangereuses.

IL suffit pour justifier la Poësie, de rappeller son premier âge. Il fut très-glorieux pour elle; mais à la vérité il ne fut pas long.

Le plus ancien & le plus sublime de tous les Prophétes, Moyse, & après lui, David & les Prophétes, consacrerent la Poësie à la Vérité : & même chez les peuples plongés dans l'idolatrie, elle peut encore être appellée la fille de la Religion, puisqu'elle naquit des transports que la reconnoissance inspire à la vue de ces bienfaits que nous sentons ne pouvoir tenir que d'une puissance & d'une bonté divine. Tibulle (1) en rapporte cette origine: on en donne une autre encore plus an-

(1) Agricola assiduo primum satiatus aratro
Cantavit certo rustica verba pede,

cienne, lors qu'on dit que les Poëtes retirerent les hommes des forêts : mais ſans s'arréter aux merveilles qu'on raconte d'Orphée & d'Amphion, nous pouvons aſſurer que les premiers Poëtes ont été les premiers Théologiens, les premiers Légiſlateurs, les premiers Philoſophes, & les premiers Hiſtoriens.

Fuit hæc ſapientia quondam
Publica privatis ſecernere, ſacra profanis, &c. *Hor.*

Solon, le grave Solon, mit en Vers ſes loix. Les anciens Romains, dans leur repas, chantoient des Cantiques ſur les exploits des grands hommes. Numa encouragea les Poëtes à compoſer des Hymnes ſacrées. Les Bardes tant révérés par les Gaulois, chantoient ſur la Lyre des Vers héroïques compoſés ſur les actions des hommes illuſtres. Strabon rapporte que les Turdetains qui paſſoient pour les peuples les plus ſauvages de l'Eſpagne, ſe vantoient d'avoir leurs ſciences & leurs loix écrites en Vers depuis ſix mille ans. Les Germains, ſelon Tacite, avoient d'anciens Vers qui leur tenoient lieu d'Annales : on obſerve la même choſe des

Cicer. de cl. Orat.

Am. Marc. l. 15.

Et ſatur arenti primùm eſt modulatus avena
Carmen, ut ornatos diceret ante deos.

Goths & des Danois ; & même, au rapport des Eſpagnols, cette coutume étoit établie chez les Amériquains. Les Arabes avant Mahomet n'avoient d'autres écrits que leur hiſtoire miſe en Vers, & pleine de fables. Leur Poëſie ne conſiſtoit que dans des figures hardies, & dans quelque cadence dans les périodes. On ſçait qu'en Gréce les Ouvrages en Vers ont été plus anciens que les Ecrits en Proſe. Des cinq Livres claſſiques qui ont une ſi grande autorité chez les Chinois, le ſecond n'eſt compoſé que d'Odes & de Poëmes, qui, ſelon le témoignage de Confucius, contiennent les principes de la morale & des loix : le troiſiéme de ces Livres, eſt un Recueil d'Odes, compoſées, dit-on, par Fohi même, celui que les Chinois regardent comme leur premier Roi. Ces Odes ſont fort obſcures, & Confucius qui tâcha de les interpréter, en rapporta tout le ſens à des principes de Phyſique, & à des principes de morale.

Par ſes premiers travaux la Poëſie mérita ſes premiers honneurs.

> Sic honor, & nomen divinis vatibus, atque carminibus venit. *Hor.*

Voilà le premier âge de la Poëſie, & le tems de ſa gloire, qui changea quand elle

approcha de la Cour des Rois, c'eſt-à-dire, quand elle s'aſſocia au plaiſir & à l'intérêt.

Gratia Regum
Pieriis tentata modis, ludusque repertus. *Id.*

Les Poëtes cependant, quoi qu'appellés à la Cour, remplirent d'abord un honorable miniſtere, s'il eſt vrai, comme le dit Homére dans l'Odyſſée, qu'Egyſthe ne put triompher de la pudeur de Clytemneſtre, qu'après avoir écarté d'elle ce Muſicien-Poëte, qu'Agamennon en partant de Troye, avoit laiſſé auprès d'elle, & qui la ſoutenoit dans la vertu par ſes Chants : les Chants des Poëtes étoient donc alors bien différens de ceux qu'ils ont compoſés depuis pour plaire aux Princes & aux Princeſſes. Lorſqu'ils ſe virent engagés à les amuſer, ils furent moins empreſſés qu'auparavant à compoſer des Hymnes pour les dieux. Ils s'attacherent à l'imitation, qui produiſit d'abord la Poëſie Epique.

Homére qui en donna le modéle, connoiſſant bien que l'utile doit toujours accompagner l'agréable, non-ſeulement prit pour fondement de ſes deux Poëmes, deux points de morale convenables à l'état où étoit alors la Gréce, mais il ſema ces deux Poëmes de tant d'inſtructions convenables

à

à tous les hommes, qu'il a été appellé le Philoſophe des Poëtes.

Il ne s'amuſe point à des peintures voluptueuſes, quoiqu'il en trouve tant d'occaſions dans ſes récits, comme l'Iſle de Calipſo, le Palais de Circé. On n'y voit point, comme dans le Taſſe, des héros languiſſans dans les chaînes de l'amour. S'il fait chanter les amours de Vénus & de Mars, c'eſt à la table d'Alcinous, pour montrer que de pareils Chants ne conviennent que chez le Roi d'un peuple plongé dans la molleſſe & l'oiſiveté.

Je ne prétens pas excuſer Homére en tout. Il eſt vrai qu'il fait faire à Vénus auprès d'Heléne un perſonnage fort odieux, & que ſa Junon, quand elle prend la ceinture de Vénus, n'eſt pas fort reſpectable : il ſemble, par une raiſon que je dirai dans la ſuite, qu'il ait voulu rendre ſes dieux mépriſables. Ses Héros ſont toujours bien plus eſtimables ; & Heléne paroît plus ſage que Vénus. Lorſqu'elle eſt au haut de la tour, *Iliade* 3. & que Priam lui demande les noms des chefs de l'armée Grecque, qu'il découvre de loin, Heléne après avoir gémi de ſa faute qui eſt la cauſe des malheurs de Troye, lui répond,

Mon crime devant vous me condamne à me taire :
Mais puiſqu'il faut enfin, Seigneur, vous ſatisfaire,

Ce guerrier dont l'éclat vous frappe avec raiſon,
Eſt le chef des guerriers, l'illuſtre Agamennon.
Il eſt auſſi grand Roi, que vaillant Capitaine.
Il étoit mon beau-frere. O malheureuſe Heléne!
C'eſt ce nom, (puis-je vivre, hélas! & le penſer?)
Ce nom qu'il ne m'eſt plus permis de prononcer.

Quelle horreur Homére nous donne des crimes, quand il fait parler ainſi Jupiter dans l'aſſemblée des dieux, au ſujet de la mort d'Egiſthe! *Odyſſée l.* 3.

Tandis que les mortels par d'inſolens blaſphêmes
Oſent de leurs malheurs nous accuſer nous-mêmes,
Leurs folles paſſions précipitent leurs pas
Vers des maux que les dieux ne leur deſtinoient pas.
Egyſthe ſervira d'exemple aux adultéres.
N'avoit-il pas reçu nos avis ſalutaires,
Quand Mercure par nous vers lui fut député?
Mais Mercure par lui ne fut point écouté:
Par une mort ſanglante il a payé ſa dette, (1)
La juſtice ſuprême eſt enfin ſatisfaite.
Periſſent comme lui tous ſes imitateurs,
Dit la ſage Minerve, &c.

---

(1) Ce que je dis en deux Vers, Homére le dit bien mieux en un demi-Vers: *νῦν δ' ἀθροὰ πάντ' ἀπέτισε. Il a payé tout ce qu'il avoit accumulé.* J'imiterai quelquefois des endroits des Poetes Grecs, pour orner ces réflexions par des Vers François: mais je ne

Ce Mercure envoyé du ciel pour avertir Egysthe de ne point commettre le crime, est cette loi naturelle qui instruit tous les hommes, qu'une telle action est un crime qui les rendra comptables à la divine Justice.

Les Héros d'Homére ont de grands défauts, mais ils les avouent, & reconnoissent que les dieux les punissent justement. Lorsque le fier Agamennon est humilié par le malheur, Nestor lui rappelle l'offense qu'il a faite à Achille. Agamennon touché de ce reproche lui répond, *Iliade 9.*

Oui, la vérité sort de ta bouche sincere,
D'Achille injustement j'enflammai la colere.
Ma fierté m'emporta : j'en rougis aujourd'hui.
Je devois ménager un Héros tel que lui.
Un homme aimé des dieux vaut lui seul une armée ;
De ces dieux maintenant la Justice animée
Pour venger ce Héros, punit mon peuple & moi.

Quoiqu'Homére chante les armes & les combats, on voit ce qu'il pense de ces fureurs dans cette apostrophe au dieu de la Guerre.

---

prérens pas dans une traduction rendre toute la beauté des originaux. Je sens combien je suis toujours au-dessous. Je n'en accuse ni notre rime, ni notre langue.

Mars, homicide Mars, arbitre des batailles.
Toi dont le bras cruel renverſe les murailles;
Dieu que nourrit le ſang, deſtructeur des mortels.

Toujours ſage, & vrai dans ſes conſeils, quand il fait exhorter Télémaque à ſoutenir ſa naiſſance, il a attention auſſi de ne lui pas donner trop de vanité.

Télémaque, ſongez quelle eſt votre naiſſance;
Le ſang dont vous ſortez, ſoutient mon eſperance;
Et ſi d'Ulyſſe en vous je ne voyois le fils,
Je craindrois que mes vœux ne fuſſent point remplis.
Toutefois, pardonnez ces paroles ſinceres,
Peu d'enfans aujourd'hui reſſemblent à leurs peres.
Ils dégénérent tous, &c. *Odyſſée* 3.

Les Poëtes qui ont ſuivi Homére n'ont pas tous été ſi ſages que lui. Les deux Odes qui nous reſtent de Sapho doivent nous convaincre que tous ſes Vers brûloient du feu qui conſumoit ſon cœur: & qu'attendre autre choſe d'une fille qui laſſe de chanter ſa paſſion à celui qu'elle ne put attendrir, ſe précipita dans la mer?

Lors qu'Hypparchus, fils de Pyſiſtrate, envoya à Anacréon un vaiſſeau de cinquante rames avec des lettres pour l'inviter à venir à Athénes, en l'aſſurant que ſa vertu y trouveroit des admirateurs; une

pareille ambaſſade faite à un homme qui ne chantoit que l'amour & le vin, fut fatale à la Poëſie. Ceux qui la cultivoient trouverent qu'il étoit plus facile & plus avantageux d'amuſer que d'inſtruire; alors ils s'attacherent davantage à l'imitation; & la Poëſie Dramatique n'eut pas dans ſa naiſſance l'inſtruction pour objet. Quelle morale pouvoient prêcher des jeunes gens, qui pleins de vin, & barbouillés de lie, parcouroient les bourgades dans des tombereaux? Ceux qui peu de tems après donnerent à la Tragédie ſa véritable forme, ſe rappellerent leur premier devoir. Il eſt vrai que la Comédie ſe ſentit plus long-tems de la débauche où elle avoit pris naiſſance; mais enfin Ménandre la réconcilia avec la ſageſſe.

Je ferai voir dans la ſuite que Pindare a donné de mauvais exemples aux Poëtes; mais il ne leur a pas du moins donné celui d'avilir la Poëſie Lyrique par des ſujets indignes d'elle. Nous pouvons juger par ce qu'Horace dit de ſes Odes, dont nous avons perdu une grande partie, que tous les ſujets qu'il avoit traités convenoient à l'élévation de l'Ode.

La Poëſie Bucolique paroit n'avoir eu d'autre objet que l'amuſement, peut-être parce qu'elle fait parler des gens dévoués à l'oiſiveté. D'ailleurs les auteurs des petits

Ouvrages furent ceux qui ſe donnerent le plus de licence ; mais il reſta toujours pour conſtant que les grandes productions de l'eſprit, les Poëmes Epiques & Dramatiques, devoient tous tendre au même but, c'eſt-à-dire, à rendre les hommes meilleurs. Ariſtote en a établi le précepte conforme aux exemples d'Homére, de Sophocle & d'Euripide.

Il faut avouer que ce précepte fit peu d'impreſſion ſur les Poëtes Latins. Les ſpectacles des Romains commencerent au milieu d'une licence très-groſſiere. Leurs Stoïciens leur diſoient qu'il n'y avoit rien d'obſcéne en ſoi-même. Auguſte faiſoit lui-même des Vers très-libres, & il eſt étonnant que Térence & Virgile aient été ſi ſages dans un ſiécle ſi corrompu. Le reproche qu'Ovide fait à Virgile eſt injuſte. Virgile a dépeint l'amour comme on doit dépeindre les paſſions criminelles. Didon intéreſſe le lecteur, *qui condamne ſa faute en partageant ſes larmes.*

Les Poëtes Chrétiens de l'Italie méritent le reproche qu'on leur fait. Quoiqu'on ait dit du Dante, qu'il eſt auſſi pur pour les mœurs que pour le langage : ſa Muſe chrétienne & profane n'inſpire pas pour les grands ſujets qu'elle traite, le reſpect qu'ils doivent imprimer. Je comparerai ſa plume au pinceau de Michel-

Ange dans ſon Tableau du Jugement dernier. Ce n'eſt pas ainſi que Raphaël traite les grands ſujets.

L'amour fidelle & chaſte de Pétrarque ſemble mériter qu'on lui pardonne d'en parler toujours ; mais il mérite bien mieux ſon pardon, par la ſincérité de ſon repentir : ce Poëte, honnête homme, mais que ſa tendreſſe rendit malheureux, devint indifférent à tout, après la mort de Laure. Les honneurs que lui offroient le Pape & l'Empereur ne le toucherent point ; il vécut dans la retraite, & exprima ſes véritables ſentimens dans ce beau Sonnet qu'on a placé à la tête des autres, dans lequel il avoue que le fruit de ſes jeunes erreurs eſt la honte, le repentir, & l'entiere conviction que tout ce que le monde a de charmant n'eſt qu'un ſonge.

Del mio vaneggiar vergogna è l frutto
E l pentirſi, è 'l cognoſcer chiaramente
Che quanto piace al mondo, è breve ſogno.

Pétrarque ne diſoit, même en Vers, que ce qu'il penſoit.

Nos Poëtes François ſe ſont conformés au goût d'une nation chez laquelle la galanterie a toujours regné ; ils ont chanté l'Amour. Si nous euſſions eu de bons Poëtes dans le tems de nos Tournois, que

de Vers de galanterie nous seroient restés ! quoiqu'ils chantent l'Amour depuis longtems, *cui non dictus Hilas !* le sujet est inépuisable pour eux. Le sage Boileau lui-même a eu la foiblesse de les autoriser par ces Vers ; dont il m'a avoué que son ami M. Arnaud lui avoit toujours fait un sévére reproche.

Je ne suis point pourtant de ces tristes esprits
Qui banniſſent l'Amour de tous chastes écrits ;
D'un si riche ornement veulent priver la scéne ;
Traitent d'empoisonneurs, & Rodrigue, & Chiméne, &c.

La contagion générale n'a pas empêché le succès d'*Esther* & d'*Athalie* : si à ces Tragédies, ainsi qu'aux Poësies de Boileau, on ajoute les Poëmes d'Homére & de Virgile, les Tragédies de Sophocle & d'Euripide, les Odes de Pindare, & une grande partie des Poësies d'Horace, de même qu'une grande partie des Poësies de Rousseau, & les Fables de La Fontaine ; ces Ouvrages dont la réputation est si constamment établie, prouvent que la Poësie peut plaire sans corrompre les cœurs.

Je puis même avancer qu'elle n'est jamais plus heureuse que quand elle joint l'utile à l'agréable. Sans parler du succès qu'ont eu parmi nous *Policucte* & *Athalie*,

ni de l'eſtime que les Anglois font de leur Milton, il eſt certain que les Odes que Rouſſeau a tirées des Pſeaumes, ſont les Ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur; & que s'il étoit poſſible, en parlant des Poëtes utiles aux mœurs, de nommer Moliére, on pourroit dire que ſes deux plus ſages Comédies, *les Femmes ſçavantes*, & *le Miſanthrope*, ſont ſes plus parfaites. Ceux qui condamnent la Poëſie en général, comme pernicieuſe, ſont donc auſſi injuſtes, que s'ils condamnoient la peinture, à cauſe de l'abus que tant de peintres en ont fait.

Cette comparaiſon fournit quelquefois des armes aux ennemis de la Poëſie. „ Les „ tableaux de dévotion, diſent-ils, plaiſent à tous ceux qui aiment la peinture, „ & qui s'y connoiſſent; mais les Vers de „ dévotion ennuyent juſqu'aux amateurs „ de la Poëſie. Pour admirer le tableau „ de la transfiguration, peint par Raphaël, il n'eſt pas néceſſaire d'être Chré„ tien, il ſuffit d'être homme; il n'en eſt „ pas de méme d'une Poëſie chrétienne. „ Toute Poëſie qui n'excite pas nos paſſions, nous paroît froide. "

Ceux qui parlent ainſi ne font pas attention que le plaiſir de la Poëſie, comme celui de la peinture, eſt produit en nous par l'imitation, & que tout ce qui

eſt bien imité nous plaît. La Tragédie d'Athalie attache, & intéreſſe ceux ſur qui les vérités de la Religion ne font aucune impreſſion, de même qu'un beau tableau ſur un ſujet ſaint attache les yeux d'un homme très-indifférent au ſujet. Quand un voluptueux admire la pudeur peinte ſur le viſage de la ſainte Vierge par Raphaël, ce n'eſt pas de la pudeur dont il eſt touché, il admire la vérité de l'imitation ; & par cette raiſon il préfére ce tableau à d'autres tableaux dont les ſujets ſont conformes aux inclinations de ſon cœur, lorſqu'ils ne ſont pas peints par d'habiles maîtres, parce qu'alors l'imitation ne s'y trouve pas.

Il en eſt de même de la Poëſie. Le Lecteur le plus voluptueux s'ennuye en liſant la deſcription du Jardin de Vénus faite par le Marini ; parce qu'au lieu de la vérité, il n'y trouve que le faux : & ce même homme ne ſe laſſera point de lire la deſcription du Paradis terreſtre, faite par Milton, parce que cette deſcription lui paroît vraie. Heinſius a ſi bien imité dans les Vers ſuivans, les deux mouvemens contraires qui agitoient en même-tems la ſainte Vierge, à la vûe de ſon divin Enfant, que Balzac a eu raiſon de dire que Raphaël, ni Michel-Ange n'avoient jamais peint une ſi belle Nativité,

& que la peinture parlante l'emportoit ſur la muette.

Oculoſque, nunc huc pavida, nunc illuc jacit,
Interque matrem Virginemque hærent adhuc
Suſpenſa matris gaudia, & trepidus pudor.
Videt micantes igne cœleſti genas
Suique ſimiles.... ille complexum petens
Et è pudico dulce ſubridens ſinu
Matrem fatetur: illa non nollet quidem
Et eſſe ſentit; caſta ſed pietas tenet,
Totieſque matrem ſancta virginitas ſubit,
Quoties amori vela permiſit ſuo, &c.

Les exemples des beaux Vers ſur des ſujets ſaints ſont plus rares que les beaux tableaux ſur de pareils ſujets, parce que les Poëtes n'ont ordinairement fait des Vers chrétiens, qu'après avoir épuiſé leur feu dans des ſujets très-différens; au lieu que les grands génies qui reſſuſciterent la peinture en Italie, conſacrerent leurs talens à des ſujets de piété pour la décoration des Egliſes, & pour contenter les Papes dont ils attendoient leur récompenſe. La Poëſie peut traiter les mêmes ſujets avec ſuccès. *Le Paradis perdu* en eſt un exemple. On peut reprocher de grands défauts à Milton; mais on n'a rien à lui reprocher ſur les mœurs: il a tâché de rendre au Poëme Epique cette majeſté

que le Taſſe n'a pas aſſez reſpectée. Si la peinture de la tendreſſe ſe trouve dans Milton, c'eſt celle de la tendreſſe conjugale dans l'état d'innocence. Si l'on y trouve auſſi la peinture de nos affreuſes paſſions, de l'orgueil, de la vengeance, de la colere, elles y ſont dépeintes dans les auteurs mêmes de ces paſſions, dans ces malheureux eſprits qui les allument en nous; & cette peinture ne peut que nous en inſpirer l'horreur.

ARTICLE II.

Réponſe à la ſeconde accuſation. La Poëſie peut plaire ſans nourrir l'eſprit de Fables & de Fictions.

COmme les hommes ont autant de froideur pour la vérité que d'ardeur pour le menſonge, les Poëtes qui, pour les rendre attentifs à l'inſtruction, non contens de les attirer par les charmes de l'Harmonie employent encore les attraits de la Fiction, ne ſont point condamnables quand ils ont recours à des Fictions innocentes; mais ils ſont encore plus eſtimables quand ils ſçavent plaire ſans ce ſecours, & la Poëſie n'en a pas beſoin, puiſque dans ſon premier âge elle ne l'em-

ployа pas. Elle ne parla au peuple de Dieu, que de la Divinité : elle en voulut auſſi parler aux autres peuples ; & ce fut cette union qu'elle eut avec leur Religion, qui la rendit amie des Fables, qui compoſoient le corps de leur Religion. Ces Fables reſpectables au peuple par leur antiquité pouvoient paroître également reſpectables aux Poëtes, qui chez des peuples infectés du menſonge, reſpiroient le même air, & ſe croyoient obligés de compoſer des Hymnes à l'honneur de ces dieux, dont ils trouvoient le culte établi : ils pouvoient auſſi mépriſer intérieurement ces Fables & ces Dieux ; mais ils devoient dans leurs écrits reſpecter la Religion établie : & comment les Poëtes n'auroient-ils pas ſuivi le torrent, puiſqu'il entraîna tant de graves Philoſophes ?

Les Divinités fabuleuſes ne ſont donc pas ſorties du cerveau des Poëtes, comme on dit que Minerve ſortit du cerveau de Jupiter. Quelques-unes de ces Divinités ſont ſi anciennes, qu'il eſt impoſſible d'en découvrir l'origine d'une maniere certaine, & nous ſommes contraints d'avouer à la honte de notre Raiſon, que la naiſſance de l'idolatrie a ſuivi de près celle du monde. On adora d'abord les aſtres ; le culte des héros morts commença bientôt après, & l'hiſtoire des avantures mer-

veilleuſes de ces hommes diviniſés, fut un mélange de menſonges & de vérités obſcurcies ; c'eſt ce mélange que le Chancelier Bacon appelle *le reſte précieux d'un meilleur tems, & le ſouffle agréable d'un vent éloigné qui entra tout à coup dans les flutes* (1) *Grecques*. Ce vent éloigné venoit de l'Egypte qui répandit les Fables dans la Gréce, où elles trouverent un climat ſi favorable, que quoiqu'elles y fuſſent tranſplantées, elles y prirent bientôt une nouvelle naiſſance. Hérodote avoue que les Grecs reçurent des Egyptiens la connoiſſance des douze grands Dieux.

La Fable, pareille à la Renommée, qui paſſant de bouche en bouche, s'accroît par ſes menſonges, *ſua per mendacia creſcit*, n'eut pas de peine à s'accroître chez un peuple né menteur. La fureur de faire des dieux s'empara des hommes. Jupiter recevoit tous les jours à ſa table quelque nouveau venu : la mer, les riviéres, les fontaines, les forêts eurent leurs divinités : chaque arbre eut la ſienne : les Muſes allerent s'aſſeoir ſur le Parnaſſe, & Apollon ſe mit à leur tête. Les Poëtes ne firent que fortifier le crédit de Fables plus anciennes qu'eux, en les embelliſſant de

(1) *Reliquiæ ſacræ, & auræ tenues meliorum tem-porum, quæ in Græcorum fiſtulas inciderunt.*

nouveaux ornemens. (1) *Ils n'ont pas inventé les choſes*, dit Lactance; *mais aux choſes déja faites ils ont ajouté une certaine couleur.* Des opinions répandues leur ont donné matiere à les enrichir de fictions: ils n'ont pas inventé, par exemple, un Tartare, & des Champs Eliſées; cette opinion venoit de l'Egypte: la trouvant établie, ils ont fait une deſcription des Enfers; ils ont mis un Cerbere à la porte; ils y ont établi un roi des ombres, des juges, des furies, & différens ſupplices: c'eſt ce que dit Ovide dans la douziéme Elégie du troiſiéme Livre, & ce que j'ai dit après lui dans le II. Chant du Poëme de la Religion, pour montrer le mélange que les Poëtes ont fait du menſonge & de la vérité.

Pluton fut leur ouvrage, & leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion ſur ſa roue, &c.

Héſiode qui trouva un grand nombre de dieux honorés dans ſon pays, raſſembla les prétendus titres de leurs divinités, & tâcha de débrouiller leurs obſcures généalogies. Homére embellit ſon Poëme du récit de leurs avantures, & ſe ſervit de

(1) *Non enim res ipſas geſtis addiderunt quemdam finxerunt Poëtæ; ſed rebus colorem.* Lact.

ces dieux qu'il mépriſoit peut-être ſecrétement, & qu'il vouloit rendre mépriſables, comme de perſonnages allégoriques.

On ſçait combien les Orientaux ont toujours aimé les Allégories, les Paraboles, & les Enigmes. Cet amour paſſa comme les fauſſes Divinités de l'Egypte dans la Gréce. Les Philoſophes même faiſoient un grand uſage de Fables allégoriques. Platon nous en a laiſſé quelques-unes. Les Poëtes, qu'on nommoit *les Sages* par excellence, & qui n'écrivoient pas pour le profane vulgaire, renfermoient des vérités ſous des voiles. Voilà ce qui a fait dire que la Poëſie ne devoit pas être ſans Fables. Les eſprits éclairés pénétroient le ſens myſtérieux de ces Allégories, que les eſprits groſſiers prenoient à la lettre. Ceux qui ont voulu ſi long-tems après, comme Porphire & Madame Dacier, percer ces antiques obſcurités, ont ſouvent perdu leur peine; mais quoique nous ne puiſſions pas toujours lever ces voiles, nous devons aſſez eſtimer Homére pour être convaincus qu'un auſſi grand génie ne s'amuſoit pas à entaſſer contes ſur contes. Quelques-unes de ces Allégories, dont la vérité morale eſt claire, comme celle de Circé & celle des Sirénes, nous prouvent que toutes ſes fic-

tions ſont allégoriques, & lors qu'Homére ſe ſervoit des dieux de cette maniere allégorique, il faiſoit entendre aux perſonnes éclairées, ce qu'il penſoit de ces dieux.

Les Poëtes avoient, comme les Philoſophes, un peuple ſuperſtitieux à ménager: ils n'euſſent pas oſé contredire des opinions anciennes. Mais Virgile fait aſſez entendre ce qu'on doit penſer de ſa deſcription des Enfers, lorſqu'il fait ſortir Ence de ces Enfers par la porte d'yvoire, c'eſt-à-dire, par celle des ſonges faux, & lorſque dans le veſtibule des Enfers il dépeint un orme antique, vaſte retraite des ſonges.

In medio ramos, annotaque brachia pandit
Ulmus, opaca, ingens, quam ſedem ſomnia vulgo
Vana referre ferunt, foliiſque ſub omnibus hærent.

Cet orme antique & épais eſt l'image de la Religion Païenne, & de la Poëſie d'Homére & de Virgile. Les Songes, & les Allégories y habitent par-tout, & ſont cachées dans tous leurs Vers, comme dans les feuilles de cet orme, *foliiſque ſub omnibus hærent.*

Il eſt donc certain que les Poëtes en racontant les avantures des dieux, ou les racontoient comme véritables, ſi quel-

ques-uns d'eux ont été assez simples pour penser comme le peuple, ou s'en servoient comme de voiles mystérieux, & jamais dans le dessein de remplir leurs Poëmes de mensonges. Ceux qui sans l'ornement de la Fiction, mirent en Vers des sujets de Morale & de Physique, furent regardés comme Poëtes aussi-bien que les autres. Alcée qui n'employoit jamais de personnage feint, a mérité que sa Lyre fut appellée une Lyre d'or. Lucréce, quoiqu'il ne parle que de la Physique, se vante de parcourir les sentiers du Parnasse, *avia Pieridum peragro loca.* Virgile ne demande aux Muses que la connoissance (1) des secrets de la nature, des éclipses, des tremblemens de terre, &c. & dans le festin de Didon, tandis qu'il met l'amour sur les genoux de cette Reine, il fait chanter à son Musicien, non des airs tendres, ni des Fables, (2) mais les merveilles de l'Univers.

Virgile étoit donc persuadé qu'un récit

---

(1) Me verò primum dulces ante omnia Musæ....
Accipiant, cœlique vias & sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores.
Unde tremor terris, &c. *Georg.*

(2) Hic canit errantem lunam, solisque labores,
Unde hominum genus, &c. *Æn.* 1.

d'avantures fabuleuſes n'étoit pas néceſſaire à la Poëſie, & il eſt grand Poëte dans ſes Géorgiques, malgré le ſentiment de Caſtelvetro, qui dans ſon Commentaire ſur la Poëtique d'Ariſtote, prétend que la Phyſique ne peut être l'objet de la Poëſie, *qui a été inventée :* ce ſont ſes termes, *non pour inſtruire, mais pour amuſer les eſprits groſſiers de la multitude ignorante.* Un homme fait peu d'honneur à l'art même dont il donne les préceptes, quand il en parle de cette façon : il devoit penſer que cet Ariſtote dont il veut expliquer la Poëtique, fonde ſes préceptes ſur la néceſſité d'inſtruire les hommes, & non ſur celle de les amuſer par des Fables. Mais je traiterai particuliérement cette matiere, lorſque dans la ſuite j'examinerai la nature de la Poëſie Didactique.

Les premiers Poëtes Chrétiens ſont bien plus condamnables que leurs prédéceſſeurs, puiſque quand ils adopterent les extravagances de la Mythologie moderne, ils ne purent les débiter comme des vérités, elles ſont trop contraires à la vraiſemblance, ni comme des allégories, elles ſont trop abſurdes ; mais ils ſont preſque excuſables, lorſqu'ils ont aſſocié ces folies avec les vérités ſaintes ; ils ne pêchoient pas par mépris pour la Religion ; telle étoit la ſimplicité de leur tems ; ils imitoient ces

Chevaliers de nos anciens Romans qui étoient tout à la fois très-galants & très-dévots, & qui accordoient toutes leurs passions avec la Religion. Parce que Pétrarque vit Laure pour la premiere fois le jour du Vendredi saint, ce Poëte d'ailleurs si sage, croit pouvoir pieusement relever cette circonstance. *Il alloit*, dit-il, *sans armes & sans défense, imitant la consternation de la nature. Le jour que l'amour l'a attaqué, l'amour n'a pas eu de peine à triompher de lui.* Après la mort de Laure, quoique devenu plus grave, il fait encore la même faute dans ses *Triomphes* : lorsqu'il voit l'Amour traînant à son char tous ses captifs, avec Heléne, Hermione, Junon, Jupiter, & tant d'autres, il voit aussi David, Salomon, Abraham, & ce bon Patriarche, *qui, quoique trompé*, dit-il, *ne regretta pas les quatorze ans qu'il avoit servi pour obtenir Rachel.*

La pieuse simplicité de ces tems a fait tomber dans des fautes pareilles plusieurs Peintres, & quelques-uns même des plus fameux. Les Peintres & les Poëtes devenus plus sages ont renoncé à cette alliance monstrueuse du sacré & du profane ; mais ils ont toujours conservé la liberté d'introduire les divinités fabuleuses dans les sujets qui les peuvent recevoir, & je crois que les personnes qui leur en font

un crime, pouſſent trop loin la ſévérité: je ne ſuis pas indulgent pour eux, mais je crois pouvoir dans cette occaſion prendre leur parti contre deux illuſtres Ecrivains : c'eſt ce que je vais faire dans une courte diſgreſſion.

5. *Si les Poëtes peuvent aujourd'hui rappeller dans leurs Vers les noms des Divinités Payennes.*

LOrſque la lecture des excellens Ouvrages de l'antiquité fit renaître les Lettres dans l'Europe, ceux qui ſe formerent le goût ſur ces écrits ſe crurent obligés, quand ils écrivoient dans la Langue Latine, de n'employer que les mots autoriſés par les Auteurs du ſiécle d'Auguſte. Pluſieurs même s'en firent une loi ſi étroite, que pour déſigner les myſtéres de notre Religion, ils ſe ſervoient de termes conſacrés aux myſtéres du Paganiſme. Ils conſerverent les noms des dieux dans les occaſions où ces noms leur parurent néceſſaires, comme ceux de Cérès & de Bacchus, pour déſigner le pain & le vin. Un de ces Poëtes exprimoit ainſi le myſtére de la conſécration.

Deus Æthere ab alto
Exiguum caſtæ Cereris deſcendit in orbem.

Un autre disoit en parlant de Jesus-Christ à table avec ses Apôtres :

Tum Christus sociis Bacchum Cereremque ministrat.

Dans une Tragédie de Buchanam, un Juif parle à saint Jean-Baptiste du Cerbere du Ténare, des Euménides. Tous ces noms parurent aux Poëtes les termes de leur langue. Mars fut toujours pour eux le dieu de la Guerre ; Vénus la Déesse des Amours, & Minerve celle de leur art : comment pourroient-ils s'adresser à Apollon & aux Muses s'ils se soumettoient à l'autorité de M. Bossuet & de M. Rollin, qui ont voulu proscrire ces noms fabuleux ?

M. Bossuet fit un crime à Santeuil d'avoir nommé Pomone dans une Piéce de Vers sur les Jardins. Santeuil parut s'avouer criminel par respect pour un si grand Evêque, quoi qu'innocent devant les Muses, disoit-il, *etiam absolventibus Musis.* C'est avec plus de sincérité que M. Rollin, dans son Traité de la maniere d'étudier les Belles-Lettres, s'avoue coupable, & témoigne son repentir du même crime, où l'exemple des autres l'entraîna dans sa jeunesse. *Employer ainsi,* nous dit-il, *les noms des ennemis du Dieu véritable qui lui ont disputé long-tems la Divinité, c'est irriter*

le Dieu jaloux, & anéantir dans le langage le fruit de la victoire de Jesus-Christ.

Le nom de M. Rollin qui doit avoir tant de crédit sur tout le monde, en a un plus particulier sur moi. Elevé par lui, & accoutumé dès l'enfance à respecter son autorité, je n'ose ici le contredire, que parce que son scrupule ne me paroît pas fondé, & que je trouve que Boileau prend un sage milieu quand il dit :

Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien
Un Auteur à la fois Idolâtre & Payen ;
Mais dans une riante & profane peinture
De n'oser de la Fable employer la figure,
D'ôter à Pan sa flute, aux Parques leurs ciseaux. . .
C'est vouloir à l'esprit plaire sans agrément.

Nous devons donc distinguer les sujets qui ont rapport à la Religion, de ceux qui n'y ont aucun rapport. Le premiers sans être même des sujets chrétiens, sitôt qu'ils ont le moindre rapport à la Religion, rejettent tous ces noms; les seconds les admettent aussi innocemment que poëtiquement. La sageſſe de Boileau nous sert d'exemple. Dans son Epitre à M. de Lamoignon sur les Plaisirs de la Campagne, il parle du blé, des fruits, & du vin, sous leurs noms poëtiques.

Attendre que Cérès ait fait place à Pomone...
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits...

Mais dans ſon Epître à M. Arnaud il n'employe pas les mêmes termes.

Le blé pour ſe donner ſans peine ouvrant la terre ...
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines.

Le ſujet du Lutrin n'intéreſſe pas la Religion, mais la ſuppoſe; l'action ſe paſſe entre des Chanoines dans une Egliſe. Boileau n'y introduit ni Mars, ni Vénus, mais la Diſcorde, la Molleſſe, la Volupté, la Charité. Il perſonifie nos vertus & nos vices : il perſonifie auſſi l'Aurore.

L'Aurore cependant d'un juſte effroi troublée,
Des Chanoines levés voit la troupe aſſemblée.

Mais ce n'eſt plus cette Aurore fabuleuſe qui eſt ridiculement nommée par le Dante, *la Concubina di Titon antico.* L'Arioſte plus hardi que le Dante oſe nous dire que *l'Aurore en ſortant des bras de ſon vieux époux, dont après tant d'années elle n'eſt point laſſe, apperçut le diſciple bien-aimé de Jeſus-Chriſt.*

Laſciando gia l'Aurora il vecchio ſpoſo
Ch' ancor per lunga eta Mai non l'increbbe,
Se vide in contra ne l'uſcir del' letto
Il diſcipolo di Dio tanto diletto.

Je

Je regarde les noms des Divinités Païennes comme un langage Poëtique qui ne peut faire ſur nous aucune impreſſion dangereuſe : mais quand ces noms offrent des images contraires les unes aux autres, le Poëte ſe fait tort à lui-même dans l'uſage qu'il en fait. Si l'Auteur d'Eſther, qui dans le Prologue fait dire à la Piété,

Et l'Enfer couvrant tout de ſes vapeurs funébres,
Sur les yeux les plus ſaints a jetté ſes ténébres,

eut fait ſortir ces vapeurs du Stix ou de l'Acheron, il eût fait la même faute que Santeuil, lorſqu'il dit en louant M. Boſſuet ſur ſes travaux contre les Hérétiques:

Tartareæ peſtes rupto ex Acheronte profectæ
Terribilem ſenſere.

L'héréſie ne ſort point de l'Acheron : mais Santeuil étoit attaché à tous ces noms heureux dans les Vers. Il avoue que malgré la défenſe de M. Boſſuet, il ne pourra jamais s'empêcher d'appeller le feu Vulcain, le froment Cérès, & la pluye Jupiter.

Ignem, Mulciberum, Cererem frumenta vocabo,
Et pluviam in terras, dum cadit unda, Jovem.
Si decora hæc tollas, ſine vi, ſine pondere carmen
Lectori feſſo tædia mille feret.

Quand les Poëtes ne feront point d'autre crime, on ſera indulgent pour eux : tous ces noms, dans les ſujets qui n'ont aucun rapport avec la Religion, peuvent être regardés comme un innocent badinage. Que le P. Rapin, en chantant les Jardins, explique par des gracieuſes Fictions, quelle eſt la cauſe de la paleur de la violette, & de la rougeur de l'hyacinthe ; ou que M. Huet, par des Fables ingénieuſes, explique quelques merveilles de la nature : les Divinités que leur Muſe introduit dans de pareils ſujets, ne me paroiſſent deshonorer ni les caracteres des Auteurs, ni leurs ouvrages.

CONCLUSION.

TOut ce que je viens de dire pour la défenſe de la Poëſie, rend encore plus condamnables les Poëtes qui ont avili leurs talens, & ſur-tout les Poëtes Chrétiens, qui n'ont ſongé à plaire que par des peintures dangereuſes, ou par des Fables frivoles. Mais le crime des Poëtes n'eſt pas celui de la Poëſie. J'ai fait voir que dans ſon origine elle avoit été uniquement attachée à la Religion, que l'inſtruction des hommes avoit été ſon grand objet, & par l'exemple de quelques Poëtes fameux qui ont dignement rempli leur miniſtére, j'ai

montré que la Poëſie pouvoit plaire ſans corrompre les cœurs, & ſans le ſecours du menſonge.

C'eſt donc injuſtement que Platon s'eſt déclaré contre elle, & ſa ſévérité eſt d'autant plus étonnante, que lui-même eſt appellé l'Homére des Philoſophes, à cauſe de la Poëſie répandue dans ſon ſtyle. Il avoit dans ſa jeuneſſe compoſé un grand nombre de Vers, quelques Tragédies, & même il avoit tenté le Poëme Epique; mais il ſacrifia, dit-on, tous ces Ouvrages à la Philoſophie. Quelques anciens cependant ne donnent pas un ſi beau motif à ce ſacrifice : ils racontent que Platon forcé de reconnoître combien Homére lui étoit ſupérieur, fut découragé, & que parodiant ce Vers d'Homére, *Iliade* 18. quand Thétis demande des armes à Vulcain pour Achille : *Vulcain, ſers promptement Thétis dans ſon beſoin :* il dit en jettant tous ſes Vers dans le feu, *Vulcain, ſers promptement Platon dans ſon beſoin* ; & qu'enſuite choiſiſſant un genre dans lequel il pût exceller, il s'attacha à la Philoſophie. Peut-être conſerva-t-il quelque chagrin contre la Poëſie qui ne lui avoit pas été favorable, & chercha-t-il à la rabaiſſer par un reſte de mauvaiſe humeur, dont les grands hommes ne ſont pas exempts.

On ne peut attribuer la ſévérité de M.

Boſſuet qu'à ſes grands ſentimens de religion. Ne pouſſe-t-il pas cependant la ſévérité trop loin quand il dit que Boileau, dans ſa Satire ſur l'Homme, *attaque en forme la Raiſon ſans ſonger qu'il dégrade l'image de Dieu?* Le Poëte fait bien connoître dans cette Satire qu'il ne parle pas ſérieuſement.

En même-tems que je crois qu'on peut perdre d'agréables momens dans la lecture des Poëſies innocentes, je ne puis qu'admirer celui qui ne voulant s'occuper que de ſaintes vérités, néglige tout ouvrage qui n'a pas la religion pour objet; & j'avoue qu'à ſes yeux le Livre d'Homére, quoique le plus précieux Ouvrage de l'eſprit humain, comme l'a dit Pline, *pretioſiſſimum humani ingenii opus*, n'eſt cependant qu'un Livre, ſuivant les termes de ſaint Auguſtin, agréablement frivole, *dulciſſimè vanus*. Mais comme ces perſonnes ſi parfaites & ſi heureuſes ne doivent pas condamner celles qui ſe délaſſent en liſant des Poëſies ſages, elles ne doivent pas mépriſer la Poëſie en général.

Horace dit qu'un Poëte doit être le premier précepteur d'un enfant; c'eſt à lui à former cette langue novice; à inſpirer à cette tendre oreille de l'averſion pour les diſcours deshonnêtes, & à écarter les paſſions dangereuſes de ce jeune cœur.

Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat,
Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem,
Mox etiam pectus præceptis format amicis,
Asperitatis & invidiæ corrector & iræ, &c.

Voilà ce que peu de Poëtes sont capables de faire, & voilà cependant le principal objet de la Poësie. Soit qu'elle donne des préceptes comme la Lyrique & la Didactique; soit que comme l'Épique & la Dramatique, elle donne des exemples par l'imitation d'actions véritables ou feintes: elle doit toujours avoir pour but de rendre les hommes meilleurs, & ne doit jamais peindre nos passions, que pour nous apprendre à modérer celles dont l'excès est dangereux, ou à fuir celles qui sont criminelles. C'est de cette seule Poësie que j'ai entrepris la défense.

CHAPITRE II.

DE L'ESSENCE DE LA POESIE.

APRE'S avoir reconcilié, comme je l'eſpere, la Poëſie avec ſes ennemis les plus redoutables, je vais m'occuper de ſes différentes beautés, & en chercher la ſource dans la nature.

Les peuples les plus barbares ont eu toujours une eſpéce de Poëſie & une eſpéce de Muſique ; parce que la nature a donné à tous les hommes, & même aux animaux, des oreilles ſenſibles à l'harmonie. C'eſt en chantant que les nourrices appaiſent les cris de leurs nouriſſons : c'eſt en chantant que l'artiſan s'anime dans ſon travail. A ces oreilles ſenſibles à l'harmonie, la nature a ajouté en nous, pour le bien de la ſociété, un cœur ſi ſenſible aux paſſions, que l'homme eſt comme une Lyre dont chaque corde toujours tendue

eſt prête à répondre à la plus legere impreſſion : nous avons en même-tems un eſprit toujours avide d'apprendre, & curieux de nouveautés.

Il n'eſt donc pas étonnant qu'on ait rendu de tout tems de grands honneurs à la Poëſie. Quels hommes pourroient être inſenſibles aux douceurs d'un langage qui ſçait tout à la fois charmer nos oreilles, émouvoir nos cœurs, contenter notre eſprit, & entretenir notre curioſité ? C'eſt par là que les Poëtes ont trouvé le ſecret infaillible de nous plaire. En même-tems qu'ils flattent nos oreilles par la cadence harmonieuſe des Vers ; tantôt en nous communiquant les tranſports qui les animent, ils rempliſſent nos cœurs de ſentimens agréables ; tantôt par une fidelle imitation ſouvent plus agréable que la préſence des objets imités, ils contentent notre eſprit qui ſe plaît à juger de la vérité de l'imitation, & tantôt ils nourriſſent notre curioſité par des Fictions amuſantes.

La *Verſification*, l'*Imitation*, la *Fiction*, l'*Enthouſiaſme*, ſont donc les principaux reſſorts qui rendent la Poëſie vivante ; mais comme ils ne l'animent pas toujours tous enſemble, je vais chercher la cauſe principale de ſon empire ſur nous, & tâcher de faire connoître quel eſt ce carac-

tere qui n'eſt propre qu'à elle, & qui la diſtingue eſſentiellement de la proſe.

Quoique la *Verſification* ſoit toujours néceſſaire, & que le peuple donne communément le nom de Poëte à tout homme qui fait des Vers, ce glorieux titre ne s'acquiert pas ſi aiſément. La ſcience de renfermer des mots dans une certaine meſure, n'a rien de grand ni d'admirable. Quelque étroite que ſoit la gêne de la verſification, elle ne procure aucune gloire à celui qui ſçait uniquement s'y aſſervir : l'Ecrivain le plus médiocre s'y habitue ſans peine : le Poëte le plus ſublime s'y ſoumet auſſi, parce qu'on eſt toujours obligé d'obéir aux loix de ſon art. Mais ce n'eſt pas à cette obéiſſance qu'il doit ſa grandeur.

Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis.

Je ne m'arrêterai pas à prouver que l'*Imitation*, quoiqu'elle ſoit un des grands charmes de la Poëſie, n'eſt pas ſeule ce qui fait ſon pouvoir : on n'en peut douter. Quoique la Comédie ſoit une imitation des actions & des paſſions humaines ; pluſieurs perſonnes, comme dit Horace, diſputent même à la Comédie le nom de Poëme, parce que ſon ſtyle n'a ni force ni élévation.

Quod acer ſpiritus ac vis
Nec verbis, nec rebus ineſt, niſi quod pede certo
Differt ſermoni ſermo merus.

L'élévation qui régne dans Platon & dans Demoſthéne feroit regarder leur ſtyle comme une Poëſie, plutôt que le ſtyle des Poëtes comiques, qui n'eſt différent du ſtyle ordinaire, dit Cicéron, que parce qu'il eſt compoſé de petits Vers. *Nihil aliud eſt quotidiani diſſimile ſermonis, niſi quod verſiculi ſint.*

J'ai fait voir dans le Chapitre précédent que c'étoit peu connoître la grandeur de la Poëſie, que de la croire inſéparable des Fables, & qu'elle peut aiſément ſe paſſer de la *Fiction*, ſi par ce mot on entend les Fictions de (1) recit.

Puiſque la Fiction, ni l'Imitation ne ſont point eſſentielles à la Poëſie, & qu'on ne doit pas non plus prodiguer le nom de *Poëte* à ceux qui ne ſçavent que faire des Vers, il me reſte à chercher quel eſt celui à qui on ne peut refuſer ce titre:

Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

(1) Dans le Chapitre ſur la Poëſie Didactique, je ferai voir qu'il faut diſtinguer la Fiction de recit, & la Fiction de ſtyle, & qu'il n'y a point de Poëſie ſans la Fiction de ſtyle.

On doit donner ce titre honorable, ſuivant Horace, à celui qui a un génie divin, & une bouche capable de faire entendre de grandes choſes.

Il faut, ſuivant Pétrone, que le Poëte parle un langage entiérement éloigné du langage du peuple, enſorte qu'il puiſſe s'écrier, *loin d'ici profane Vulgaire. Sumendæ voces à plebe ſummotæ, ut fiat, odi profanum vulgus.* Le langage Poëtique eſt bien plus éloigné du langage ordinaire dans les langues anciennes que dans les nôtres : j'en examinerai les raiſons dans la ſuite. Cette maniere de parler, différente de la maniere vulgaire, donna à la Poëſie une élévation que les Anciens regarderent comme une fureur divine, à laquelle ils donnerent le nom d'*Enthouſiaſme*. Cicéron s'excuſant auprès de ſon frere de n'avoir pas compoſé les Vers qu'il lui avoit demandés, lui dit que l'enthouſiaſme lui manque. *Abeſt ἐνθουσιασμὸς.*

Nous pouvons, en nous ſervant du même terme, regarder l'*Enthouſiaſme* comme l'eſſence de la Poëſie : mais pour ne nous pas contenter d'un mot vague, il faut en même-tems déterminer l'idée que nous y devons attacher.

Comme il paroît que Platon, dans le Dialogue qu'il a intitulé *Ion*, n'a d'autre but que de railler un rapſode, nous regar-

dons comme un jeu d'esprit ce qu'il met dans la bouche de Socrate sur l'Enthousiasme. Si l'on en croit ce Philosophe, ce n'est point l'art qui conduit les Poëtes, c'est un souffle céleste qui les emporte. Semblables aux Corybantes & aux Bacchantes qui ne dansent qu'au moment que leur esprit est aliéné, les Poëtes ne peuvent chanter qu'au moment qu'une fureur pareille les saisit. Cette fureur leur est inspirée par les Muses : ils l'inspirent à leur tour à ceux qui les écoutent ; & de même qu'une pierre d'aiman communique sa vertu aux anneaux qu'elle attire, ensorte que ces premiers anneaux en attirent d'autres, & forment une chaîne suspendue à la pierre ; ainsi l'homme qui récite bien les Vers d'un grand Poëte, inspire à ses auditeurs le feu dont il est saisi : ce feu lui est inspiré par le Poëte dont il récite l'ouvrage, & le Poëte l'avoit reçu d'un Dieu ; ensorte que de chaque auditeur, si l'on remonte à celui qui récite les Vers, & à celui qui les a composés, l'on trouve une longue chaîne, dont le dernier anneau est suspendu à un Dieu.

Platon, après avoir plaisanté dans ce discours, parle sérieusement dans le *Phedrus*, lorsqu'il dit : *Quiconque sans être en fureur, ἀνὴρ μανιὰς, approche de la Poësie, persuadé que l'art seul le soutiendra, ne fera jamais*

rien que d'imparfait. La Poëſie d'un homme de ſang froid, diſparoît devant celle d'un furieux. Cicéron étoit dans le même ſentiment, lorſqu'il diſoit que toutes les autres ſciences ont beſoin des préceptes & de l'art; que le Poëte ſeul tire toute ſa force de la nature, de ſon génie, & de quelque inſpiration céleſte. *Poëtam naturâ ipsâ valere, & mentis viribus excitari & quaſi divino quodam ſpiritu afflari.* Cette idée faiſoit regarder les Poëtes comme des perſonnes ſacrées, & ils eurent grand ſoin de confirmer une opinion ſi avantageuſe pour eux.

Pro Archia Poëtâ.

Sans m'arrêter à ce qu'ils ont dit de leur ivreſſe cauſée par les eaux de l'Hypocréne, & des nuits qu'ils paſſoient à dormir ſur le Parnaſſe; en même-tems que je crois pouvoir avancer que l'eſſence de la Poëſie conſiſte dans l'*Enthouſiaſme*, loin de regarder cet Enthouſiaſme comme l'effet d'une inſpiration divine, je ne le regarde que comme un effet naturel des paſſions humaines, & c'eſt par cette raiſon qu'il eſt abſolument néceſſaire à la Poëſie, qui eſt toujours le langage de quelque paſſion.

Pour en être convaincus, il ſuffit de conſiderer l'état violent où nous nous trouvons quand une paſſion nous agite, & le langage rapide & hardi, conforme à cet état, langage que la nature nous inſpire,

comme je l'expliquerai plus au long, quand je parlerai du ſtyle figuré.

Ceux qui ſont nés avec une forte & heureuſe imagination, avec ce que nous appellons le génie, ſçavent imiter ce langage rapide des paſſions : la vivacité qui les tranſporte comme hors d'eux-mémes leur inſpire alors de ſublimes penſées. Les paroles conformes à ces penſées, les expreſſions nobles & hardies, s'arrangent toutes ſeules dans une cadence harmonieuſe, comme ces pierres, qui, au rapport des Poëtes, marchant en cadence au ſon de la Lyre d'Amphion, s'élevoient en ordre, & formoient les murs de Thebès. Une méditation profonde, éclairée par une raiſon ſcrupuleuſe, ne produiroit pas de pareils miracles. Auſſi les Vers qui ſont le fruit de cet enthouſiaſme ont une beauté, dont celle de la Proſe n'approche jamais ; & quand on les lit, on ſe ſent échauffé du méme feu qui échauffoit le Poëte quand il les compoſoit.

Voilà ce que Platon & Cicéron ont appellé fureur & inſpiration divine, & ce que nous appellons *Enthouſiaſme & Verve*. Comme dans cet état le ſang eſt dans un mouvement extraordinaire, & que l'ivreſſe poëtique reſſemble en quelque façon à l'ivreſſe naturelle, on a dit que Bacchus étoit le dieu des Poëtes, & que les Vers

composés par des buveurs d'eau, *quæ scribuntur aquæ potoribus*, ne pourroient être bons. Mais malgré l'éloge qu'Horace fait du vin, parmi les Poetes fameux je ne connois qu'Eschyle, dont il soit dit dans Athénée, qu'il étoit yvre quand il écrivoit ses Tragédies. Si le fait est vrai, il n'est pas étonnant qu'elles exercent la patience des Sçavans qui veulent les entendre.

Le mouvement violent des esprits animaux étant voisin de leur désordre, & du trouble dans toute la machine, on a accusé de folie les Poëtes, & tous ceux qui se livrent aux ouvrages de l'imagination. Descartes rapporte dans une de ses Lettres, que pendant l'accès d'une fiévre violente, il se trouva disposé à faire des Vers: ce qu'il attribue au mouvement déréglé des esprits animaux pendant l'accès de la fiévre. Il n'est point de grand génie, suivant Sénéque, sans quelque mélange de folie, *nullum magnum ingenium sine aliquâ mixturâ dementiæ.* Si l'on excepte le Tasse, qu'on dit avoir été sujet à de fréquens accès de folie, en trouvera-t-on quelqu'autre exemple parmi les grands Poëtes, & les grands Peintres? On a vû d'excellens Poëtes si sages dans la conduite de leur vie, & si sobres dans l'usage du vin, qu'on doit être persuadé que l'en-

thouſiaſme qui fait les Poëtes, n'eſt que ce feu d'imagination qui s'allume en eux, & qui reſſemble à celui que la nature allume en nous dans le moment des paſſions; & l'on ne ſera point étonné que le langage Poëtique ſoit celui des paſſions, ſi l'on fait attention que les paſſions ont donné naiſſance à la Poëſie.

La Joie fut la premiere paſſion qui inſpira les Poëtes. *Carmina proveniunt animo deducta ſereno.* Ovide. Comme elle inſpira les Danſes & les Chants, on chercha des paroles propres à ces Chants : les hommes après avoir recueilli, comme dit Horace, les biens de la terre,

Condita poſt frumenta, levantes tempore feſto
Corpus, & ipſum animum, &c.

célébrerent les bienfaits du Ciel; de là naquit la Poëſie Lyrique, dont les premiers Cantiques furent conſacrés aux louanges des dieux. Ainſi il ne faut pas s'étonner que Bacchus, le dieu de la Joie, ſoit celui des Poëtes, *adſit lætitiæ Bacchus dator.*

La Triſteſſe inſpire auſſi le langage Poëtique, parce que l'ame plongée dans la douleur, la dépeint par les expreſſions les plus fortes. Tous les malheureux exagérent la grandeur de leur affliction, &

ne croient pas l'exagérer : ils s'imaginent que tous les objets qui les environnent la partagent avec eux. Moſchus, pleurant la mort de Bion, s'imagine voir pleurer avec lui les oiſeaux, les arbres, les fontaines, & toute la campagne. Le berger, qui dans une Eglogue de Virgile, déplore la mort de Daphnis, s'imagine que les lions, les montagnes, les forêts, pleurent Daphnis comme lui.

Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuiſſe leones
Interitum, monteſque feri, ſilvæque loquuntur.

La mort d'Adonis tant pleurée, donna apparemment naiſſance chez les Payens aux premiers Cantiques de deuil. Il nous reſte le petit Poëme de Bion ſur cette mort. Simonide fit des Vers ſi triſtes, qu'on les appella *Lamentations*, & que Catulle les nomme des larmes, *mœſtius lacrymis Simonideis*. Ovide par ſes *Triſtes* tâche de ſe conſoler de ſon exil, & dans cet ouvrage il s'abandonne moins que dans les autres, à la vicieuſe fécondité de ſon eſprit, quoique ſouvent il s'y abandonne encore plus que la triſteſſe ne le permet.

L'admiration a produit différentes eſpéces de Poëſie. Le Poëte même qui écrit dans le genre Didactique, quoiqu'il pa-

roisse plus tranquille que les autres, ne débite pas froidement des préceptes ou des raisonnemens, mais transporté d'admiration pour quelques merveilles de la nature, ou pour quelques vérités importantes, il les chante aux hommes, comme inspiré. Que Columelle écrive sur l'Agriculture, il écrit en stile simple des choses simples. Que Virgile en parle en Vers, c'est un Poëte qui chante. *Hinc canere incipiam.* Il invoque les dieux, dont l'inspiration lui est nécessaire, parce que ce sont leurs présens qu'il va chanter, *munera vestra cano.*

L'admiration des grandes actions des Héros a produit une plus grande Poësie. La Lyrique les chanta d'abord : les Poëtes voulurent ensuite les faire connoître, ou par le récit, ou par la représentation : ce qui donna naissance à la Poësie Epique & à la Dramatique. Homére semble né pour chanter les exploits, *Regumque, Ducumque, & tristia bella.* Quelles images lui inspire son admiration pour ses Héros ! Quand il voit Hector qui marche au combat avec les Troïens, il voit avec eux Bellone & Mars. Bellone conduit les soldats ; Mars devance ou suit Hector comme son égal.

On s'avance, l'horreur regne de toute part :
Du côté des Troïens volent Bellone & Mars ;

Bellone eſt à leur tête, & marche la premiere ;
Mars, dont on voit briller la lance meurtriere,
Tantôt précéde Hector, & tantôt ſuit ſes pas. *Il.* 5.

Quand il voit Agamennon au milieu de ſes troupes, il voit dans un ſeul homme trois grands dieux.

Parmi tous ces guerriers dont la marche eſt ſi fiére,
D'Agamennon leur roi brille la tête altiére.
Il a de Jupiter le front, & les regards,
La force de Neptune, & la taille de Mars. *Il.* 3.

Lorſque dans l'enthouſiaſme qu'excite en lui la force de ſon admiration, il dépeint deux armées prêtes à combattre, dans ces deux armées dont il admire également la valeur, il ne voit que Divinités : ce ſont elles qui conduiſent tout, & qui font tout mouvoir.

Tandis que des Troïens Mars enflamme le cœur,
Minerve dans les Grecs ſouffle une égale ardeur.
Ces deux Divinités entraînent à leur ſuite
Leur cortége cruel, la Terreur & la Fuite,
Et du Dieu des combats la compagne & la ſœur,
La Diſcorde, qui ſçait ſous un air de douceur
Perfidement cacher ſon courroux implacable,
Et foible quelque tems, tout à coup redoutable,
A les pieds ſur la terre, & le front dans les cieux.
On la voyoit alors d'un pas audacieux

Porter dans tous les rangs la fureur du carnage,
Se nourrissant des maux que préparoit sa rage.

Du terrible combat par les dieux ordonné,
L'instant arrive enfin, le signal est donné;
Et sur son ennemi chaque guerrier s'élance.
On voit homme contre homme, & lance contre lance.
Des mourans, des blessés, des vainqueurs, des vaincus
Les cris mêlés dans l'air ne se distinguent plus,
Et de ruisseaux de sang la terre est inondée, &c.

Homére dans son enthousiasme se transporte au milieu des combattans, & nous y transporte avec lui.

Il est honteux pour les Poëtes que la *colére* les ait si souvent inspirés : elle fit remporter à Archiloque un cruel triomphe : elle a fourni à Juvenal ses mordantes hyperboles, *facit indignatio versum.* Quoique Boileau se soit appliqué ce Vers, sa colere fut bien plus innocente, elle n'attaqua que les mauvais Vers ; mais combien de nos Poëtes moins sages que lui, se sont livrés à un cruel & honteux emportement, & que de fiel a coulé de leurs plumes ! ils ont bien fait voir qu'ils n'avoient pas des ames divines, & que le ciel ne les inspiroit pas.

De toutes les passions fécondes en Poë-

tes, il n'en eſt point de comparable à celle de l'Amour; elle eſt inépuiſable. Properce doit ſes Vers ni à Calliope, ni à Apollon; il doit tout ſon eſprit à celle qu'il aime.

Ingenium nobis ipſa puella facit.

Martial, pour faire des Vers dignes de l'immortalité, ne demande qu'un objet capable de le charmer.

Si victura petis carmina, da quod amem.

Pétrarque, en ſe plaignant de l'amour, reconnoît qu'il lui doit ſa gloire, & que ſans cette paſſion, il n'eût jamais été qu'un homme vulgaire, *un' huom' del vulgo.*

Croirions-nous devoir à l'amour le ſublime Corneille ? il nous l'apprend lui-même.

Charmé de deux beaux yeux mon Vers charma la Cour,
Et ce que j'ai de nom, je le dois à l'amour.
J'adorai donc Philis, & la ſecréte eſtime
Que ce divin eſprit faiſoit de notre rime,
Me fit devenir Poéte auſſi-tôt qu'amoureux, &c.

L'amour a fait des Poëtes juſques dans l'Amérique, & Montagne rapporte quelques paroles de la Chanſon d'un Canni-

bale, qui loin d'être barbare, lui paroît *tout-à-fait Anacréontique.*

La Poëſie ſainte, la plus ancienne & la plus ſublime de toutes, eſt auſſi le langage de ces mêmes paſſions, excepté de l'amour criminel : les Cantiques des Prophétes & les Pſeaumes ſont des Cantiques de joie, de triſteſſe, d'admiration, d'amour pour Dieu, & de colere contre les méchans.

La joie qu'excitoient les grands événemens operés par la bonté de Dieu en faveur de ſon peuple, fit naître chez ce peuple la Poëſie Lyrique, & ces Cantiques ſi communs chez les Hébreux, comme ceux de Moïſe, de Debora, de Judith, &c. C'eſt dans un enthouſiaſme cauſé par un tranſport de joie, que l'Auteur du Pſ. 44. s'écrie, en chantant de loin l'union de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe :

Tout mon cœur s'enflamme & bouillonne,
Impatient de retenir
Ce que l'Eſprit divin m'ordonne
De révéler à l'avenir.
La ſainte fureur qui m'anime
M'inſpire un Cantique ſublime,
Qu'à mon Prince je vais chanter :
Ma langue, fidelle interpréte,
Avec rapidité répéte
Ce que le Ciel veut me dicter.

O le plus beau des fils des hommes, &c.

C'eſt dans les tranſports d'une juſte colere contre les Juifs, que Moyſe, avant que de commencer ce Cantique plein de reproche contre eux, qu'il fit étant près de la mort, s'adreſſe au ciel & à la terre, & impoſe ſilence à toute la terre : *audite, cœli, quæ loquor, audiat terra, &c.* paroles ſi bien rendues dans ce Vers d'Athalie : *Cieux, écoutez ma voix : terre prête l'oreille.* Quelle colere anime l'Auteur du Pſ. 82. contre les ennemis de Dieu ! *Deus meus pone illos ut rotam, & ſicut ſtipulam ante faciem venti.*

Fai que moins ſtable qu'une roue,
Ou que la paille dont ſe joue
La plus foible halêne du vent,
Voltige leur ame inſenſée,
Et que de penſée en penſée
Elle s'égare à tout moment.

Il veut que Dieu les confonde. *Imple facies eorum ignominiâ... erubeſcant, & conturbentur, &c.*

Couvre leurs fronts d'ignominie :
Que leurs yeux, & que tous leurs traits,
D'un cœur dont ta paix eſt bannie
Revélent les remords ſecrets, &c.

La *triſteſſe* a ſouvent inſpiré aux Pro-

phètes des Cantiques de deuil. C'eſt dans l'accablement de la plus vive douleur que Jérémie, dans ſes Lamentations, dépeint Jéruſalem, aſſiſe & baignée dans les larmes, & les chemins de Sion gémiſſans, parce qu'on ne vient plus aux ſolemnités de la Cité ſainte. Quelle triſteſſe regne dans la premiere partie du Pſeaume 21, dont les premiers mots ont été prononcés par Jeſus-Chriſt expirant ſur la Croix!

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous oublié?

Le feu de l'*amour* divin brûle dans tous les Pſeaumes. Ces ſaintes chaleurs confiées à la Lyre de David, y vivent ſans jamais s'affoiblir, *vivunt commiſſi calores*. Quelle ardeur regne dans le Pſeaume 83! quels tranſports!

Oui, tout plein de l'objet que j'aime,
Mon cœur ſe trouble, & ma chair même
Treſſaille au nom du Dieu vivant.

Quelles grandes images l'*admiration* n'a-t-elle pas inſpirées aux Auteurs des Pſeaumes! la traduction de la vulgate, quelque imparfaite qu'elle ſoit, n'en a pas éteint toute la chaleur poëtique: tantôt le Seigneur eſt porté dans les nuées; il marche ſur les aîles des vents; les montagnes ſe fendent devant lui; il tient une coupe

inépuiſable dont il abreuve tous les pécheurs de la terre ; tantôt le ſoleil à ſon lever paroit un géant qui entre dans une longue carriere, ce que Rouſſeau a ſi heureuſement imité.

L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant ;
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe géant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit, &c.

Que ceux qui n'eſtiment pas les Vers de piété reconnoiſſent la beauté de ceux-ci, celle des chœurs d'Athalie & d'Eſther ; & que trouveront-ils de plus ſublime dans Pindare, que cette Strophe du même Poëte!

O ſageſſe, ta parole
Fit éclore l'Univers,
Poſa ſur un double pole
La terre au milieu des mers.
Tu dis, & les Cieux parurent,
Et tous les aſtres coururent
Dans leur ordre ſe placer, &c.

Je puis de tant d'exemples différens conclure que le ſtile poëtique eſt le ſtile des

des passions. Lorsqu'un discours où regne ce stile est encore embelli par l'harmonie des Vers, alors il s'appelle *Poëme*, c'est-à-dire, l'Ouvrage par excellence ; & celui qui l'a composé est appellé *Poëte*, nom qui ne signifie pas créateur ou inventeur, comme le pensent quelques personnes, mais seulement *ouvrier*, comme si l'on vouloit dire l'ouvrier parfait.

Mais comment, dira-t-on, la Poësie peut-elle être le langage des passions, puisqu'elle est toujours contrainte par la gêne des Vers? Un homme agité par un transport violent ne s'amuse point à mesurer ses paroles, ni à captiver ses mots.

Il faut distinguer dans la Poësie ce qui vient de la nature, & ce qui est ajouté par l'art. La nature inspire d'abord la rapidité du stile, & la hardiesse des figures : l'art vient ensuite, & pour rendre le stile poëtique encore plus rapide, & en même-tems plus harmonieux, le resserre dans les bornes de la versification, & la versification ne fait que perfectionner l'ouvrage de la nature, comme je le ferai voir bientôt.

La Poësie naissante n'a point dû connoître d'esclavage, puisque les loix de l'art n'ont été établies qu'avec le tems & les réflexions. Quintilien nous le dit :

(1) & en effet, quoique quelques Sçavans ayent prétendu trouver des régles exactement ſuivies dans la Poëſie des Hébreux, on convient aſſez généralement aujourd'hui que ſa beauté ne conſiſte que dans la magnificence des penſées : on remarque ſeulement dans le ſtile pluſieurs rimes, & quelques cadences obſervées à deſſein ; mais on n'y remarque pas de régles conſtantes. Nous l'admirons cependant, parce que l'eſſence de la Poëſie n'eſt pas la verſification, mais la hardieſſe & la vivacité du ſtyle.

Qu'on ne me ſoupçonne pas ici de ne regarder la verſification que comme un ornement étranger. Je ſuis bien éloigné de croire qu'il y ait de la Poëſie en Proſe, & je regarde la verſification comme un ornement que l'art doit néceſſairement prêter à la nature ; mais il eſt ſi évident que la Poëſie ne conſiſte pas dans la verſification, que de quelque maniere qu'on défigure les ouvrages d'un grand Poëte, quoiqu'on le mette en piéces dans une mauvaiſe traduction, cependant on y retrouve toujours ce qu'Horace appelle les mem-

(1) *Poema nemo dubitaverit, imperito quodam initio ſuſum, & aurium menſurâ, & ſimiliter decurrentium ſpatiorum obſervatione eſſe generatum, mox in eo repertos pedes.*

bres épars d'un Poëte déchiré, *disjecti membra Poëtæ.*

C'eſt ce qu'on trouvera encore dans la traduction que j'ai oſé tenter d'un Cantique d'Iſaïe, quelque foible que ſoit cette traduction. J'ai dit en traduiſant un endroit d'Homére, que je ſentois combien je reſtois au-deſſous de mon original; c'eſt ce que je ſens encore mieux, quand je veux imiter quelque endroit de la Poëſie de l'Ecriture ſainte. Mais je rapporte ce morceau pour donner une idée de l'enthouſiaſme poëtique.

Le Prophéte, après avoir prédit aux Juifs leur retour de Babylone, & la punition du vainqueur qui les a tenus en captivité, tout à coup les fait parler eux-mêmes, & leur met dans la bouche ces paroles, que dans un tranſport de joie & d'admiration ils chanteront contre le Roi de Babylone, dont ils auront vu la chûte. *Iſaïe c.* 14.

Comment eſt diſparu ce maître impitoyable,
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous ſoulagés ?
Le Seigneur a briſé le ſceptre redoutable
Dont le poids accabloit les humains languiſſans,
Ce ſceptre qui frappa d'une playe incurable
Les peuples gémiſſans.

Nos cris ſont appaiſés : la terre eſt en ſilence,
Le Seigneur a dompté ta barbare inſolence,
O fier & rigoureux tyran.
Les cédres même du Liban
Se réjouiſſent de ta perte.
Il eſt mort, diſent-ils, & l'on ne verra plus
La montagne couverte
Des reſtes de nos troncs par le fer abattus.

Roi cruel, ton aſpect fit trembler les lieux ſombres;
Tout l'enfer ſe troubla : les plus ſuperbes ombres
Coururent pour te voir.
Les Rois des nations deſcendans de leur trône
T'allerent recevoir :
Toi-même, dirent-ils, ô Roi de Babylone,
Toi-même, comme nous te voilà donc percé :
Sur la pouſſiere renverſé
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit eſt la fange impure.

Comment es-tu tombé des cieux,
Aſtre brillant, fils de l'aurore ?
Puiſſant Roi, Prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore.
Comment es-tu tombé des cieux,
Aſtre brillant, fils de l'aurore ?

Dans ton cœur tu disois : A Dieu même pareil
J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
Et près de l'Aquilon sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte :
A mes pieds trembleront les humains éperdus,
Tu le disois, & tu n'es plus.

Les passans qui verront ton cadavre paroître
Diront, en se baissant pour le mieux reconnoître :
Est-ce là ce mortel, l'effroi de l'Univers,
Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers ;
Ce mortel dont le bras détruisit tant de villes,
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenoient d'arides deserts ?

Tous les Rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur :
Toi seul privé de ce bonheur
En tous lieux rejette, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables :
La race des méchans ne subsistera pas ;
Courez à tous ses fils annoncer le trépas :
Qu'ils périssent : l'auteur de leurs jours déplorables
Les a remplis de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

Que d'images, que de figures le Prophéte raſſemble ! on entend parler tour à tour les cédres du Liban, les ombres des morts, les Juifs, le Roi de Babylone, & les paſſans qui trouvent ſon corps. Ces figures ſont ſi hardies, que l'Orateur le plus animé n'oſeroit les mettre en uſage : la Poëſie ſeule peut les employer.

Les exemples de cet enthouſiaſme, que je regarde comme l'eſſence de la Poeſie, ſont fréquens dans l'Ecriture ſainte. (1) Quel homme doué d'un bon goût, quand même il ne ſeroit pas plein de reſpect pour elle, & qu'il liroit les Cantiques de Moyſe avec les mêmes yeux dont il lit les Odes de Pindare, ne ſera pas contraint d'avouer que ce Moyſe, que nous connoiſſons comme le premier Hiſtorien & le premier Légiſlateur du monde, eſt en même-tems le premier & le plus ſublime des Poëtes? Dans ſes Ecrits la Poëſie naiſſante paroît tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inſpire, & que la néceſſité d'arriver à la perfection par de-

(1) M. Rollin, Hiſt. anc. c. 1. ſur les Poëtes, m'a fait l'honneur d'y inférer cet endroit, qu'il avoit tiré de ma Diſſertation imprimée dans le 6. volume des Mémoires de l'Académie; mais comme il a oublié de me citer, je ſuis obligé de faire cette note, dans la crainte que quelqu'un ne me ſoupçonne de copier ici M. Rollin.

grés, n'eſt une condition attachée qu'aux arts inventés par les hommes. Cette Poëſie ſi grande & ſi magnifique regne encore dans les Prophétes, & dans les Pſeaumes. Là brille dans ſon éclat majeſtueux cette véritable Poëſie qui n'excite que d'heureuſes paſſions; qui touche nos cœurs ſans les ſéduire; qui nous plaît ſans profiter de nos foibleſſes; qui nous attache ſans nous amuſer par des contes frivoles & ridicules; qui nous inſtruit ſans nous rebuter; qui nous fait connoître Dieu ſans nous le repréſenter ſous des images indignes de la Divinité; qui nous ſurprend toujours ſans nous promener parmi des merveilles chimériques. Agréable & utile; noble par ſes expreſſions; hardie dans ſes figures; admirable par les vérités qu'elle annonce, elle ſeule mérite le nom de langage divin.

Tout ce que je viens de dire ſur la Poëſie en général, ne peut être mieux confirmé que par ces paroles de M. Boſſuet dans ſes Réflexions ſur l'Hiſtoire Univerſelle. *Son ſtile hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il eſt propre à repréſenter la nature dans ſes tranſports, qui marche par cette raiſon par de vives & impétueuſes ſaillies, affranchi des liaiſons ordinaires que recherche le diſcours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuſes, qui en augmen-*

tent la force, ſuſpend l'oreille, ſaiſit l'imagination, émeut le cœur, & s'imprime plus aiſément dans la mémoire.

Ces ſix lignes de M. Boſſuet contiennent le germe de tout ce que je dirai ſur la Poëſie. Qui a ſçu en dire tant de choſes en ſi peu de mots, la devoit connoître. Il ſemble cependant qu'il ait eu toujours quelque mauvaiſe humeur contre elle : je n'en ſoupçonnerai pas une raiſon pareille à celle que la mauvaiſe humeur de Platon m'a fait ſoupçonner.

Il ne ſuffit pas que le ſtile hardi de la Poëſie marche par des ſaillies impétueuſes, ce n'eſt encore que le langage de la nature : il faut qu'il obſerve dans ſa marche la meſure & les cadences qui conviennent à chaque nation, c'eſt le langage de l'art : celui-là ſeul eſt Poëte qui ſçait réunir ces deux langages.

Je vais examiner ſéparément l'un & l'autre. J'examinerai d'abord ce qui diſtingue le ſtile de la Poëſie du ſtile de la Proſe, & ce qui fait que les Poëtes ont, pour ainſi-dire, une langue particuliere. J'examinerai enſuite les loix de la verſification.

CHAPITRE III.

DU STILE POETIQUE.

L'EXPRESSION eſt l'ame de tous les ouvrages qui ſont faits pour plaire à l'imagination. On n'exige de l'Hiſtorien que la vérité des faits : on ne demande au Philoſophe que la juſteſſe des raiſonnemens. Lorſqu'à ces qualités qui ſont indiſpenſables pour eux, ils ajoutent celles qui font l'agrément du ſtile, on les lit avec plus de plaiſir ; mais de quelque façon qu'ils ayent écrit, l'utilité qu'on retire de leurs Ouvrages, oblige à les lire. Il n'en eſt pas de même de l'Orateur & du Poëte. L'un veut nous émouvoir pour nous perſuader ; l'autre veut nous amuſer agréablement : il faut que l'un & l'autre nous réveillent continuellement par des impreſſions qui nous rendent attentifs à ce qu'ils nous diſent : nous ne les écoutons qu'autant qu'ils plaiſent à nos oreilles par les charmes de l'expreſſion.

Le ſuccès de leurs Ouvrages dépend plus ſouvent de l'expreſſion que de la régularité du deſſein, & de la juſteſſe des penſées ; & l'expreſſion eſt bien plus difficile à trouver pour eux que le reſte. Un homme d'eſprit peut trouver par la réflexion, l'exacte ordonnance d'un ſujet, & les penſées convenables à ce ſujet ; mais la réflexion n'apprend point à les bien exprimer, c'eſt le don du génie. L'expreſſion diſtingue le grand génie de l'homme ordinaire, le véritable Orateur du diſcoureur commun, & le Poëte que la nature a formé, de celui qui ne l'eſt que par art.

Quoique M. Huet qui avoit une tendreſſe toute particuliere pour Chapelain, ait ſoutenu que la Pucelle étoit un Poëme admirable pour l'ordonnance, & où toutes les régles de l'Epopée étoient exactement obſervées ; quoiqu'il ait témoigné du regret de ce qu'on ne donnoit pas au public la ſeconde partie de ce Poëme, que Chapelain a achevée, & qu'on conſerve manuſcrite ; le public, loin de la demander, a ceſſe de lire la premiere, ſans examiner ſi l'ordonnanee étoit réguliere ou non. M. Huet a plaidé ſeule la cauſe d'un Poëte abandonné, & tout Poëte le ſera toujours, quelque ſujet qu'il traite, lorſqu'il ne ſçaura pas s'attacher

des Lecteurs par les graces de l'expreſſion.

Le ſtile poëtique dont je vais parler eſt différent du ſtyle ordinaire par deux caractéres principaux.

1°. Par un uſage plus fréquent, & plus hardi des figures.

2°. Par un arrangement de mots, qui n'étant point toujours aſſujetti aux liaiſons ordinaires de la Proſe, forme une langue particuliere aux Poëtes. Je parlerai d'abord des figures, & je parlerai enſuite de la langue poetique.

ARTICLE I.

Du langage figuré.

QUintilien prétendoit qu'il étoit impoſſible de terminer la diſpute qui regnoit de ſon tems entre les Philoſophes & les Grammairiens au ſujet des figures, en décidant combien on en devoit compter de claſſes, & combien d'eſpéces chaque claſſe devoit renfermer. Scaliger, dans ſa Poëtique, ſe vante d'avoir ſçu le premier ranger les figures dans leur claſſe, ce que juſqu'à lui, dit-il, on n'avoit pû faire, faute de l'eſprit philoſophique. La grande dé-

couverte de Scaliger consiste à faire cette réflexion sur les figures : Ou elles disent „ le plus comme l'*hyperbole*, ou le moins „ comme *la litote*, ou le contraire com„ me l'*antiphrase*, ou une seule chose en „ plusieurs façons comme la *périphrase*, &c. Suivant cette division qui ne paroit pas demander un si grand effort de Philosophie, il range en différentes classes toutes les figures.

Quand son travail termineroit la dispute dont a parlé Quintilien, l'utilité n'en seroit pas grande. Que nous importe de nommer toutes les espéces de figures, & de leur régler des classes ? Cherchons seulement leur origine & leur utilité.

Rhet. l. 3. Aristote croit trouver leur origine dans cette inclination qui nous porte à admirer tout ce qui est étranger. Les mots figurés n'ayant plus leur signification naturelle, nous plaisent, à ce qu'il croit, par leur déguisement, & nous les admirons à cause de leur apparence étrangere.

Presque tous les Rhéteurs définissent les tropes & les figures, *des façons de parler éloignées des façons simples & communes.* M. Rollin répéte après Quintilien qu'elles doivent leur origine à l'indigence des mots propres, & qu'elles ont contribué à l'ornement du discours, de même que les habits qu'on n'a cherchés d'abord, que par

la néceſſité de ſe couvrir, ont enſuite ſervi de parure ; & il ajoute que *l'ingénieuſe adreſſe qui fait chercher au loin des expreſſions étrangeres à la place des naturelles qui ſont ſous la main, eſt la cauſe du plaiſir que nous fait le ſtile figuré.*

De la maniere d'étudier les belles-lettres.

Mais pourquoi nous ſervons-nous preſque malgré nous de termes figurés en tant d'occaſions où les termes naturels ne nous manquent pas? Ces expreſſions, *une maiſon triſte, une campagne riante, le froid d'un diſcours, le feu des yeux, &c.* ſont à tout moment dans la bouche de ceux qui cherchent le moins de métaphores, & y ſont plutôt que les expreſſions naturelles.

Ce n'eſt pas non plus la hardieſſe d'aller chercher au loin des expreſſions étrangeres, que nous admirons, puiſqu'elles ceſſent de plaire ſitôt qu'elles paroiſſent cherchées au loin. Nous donnons le nom de *nuée* à cet amas de traits que deux armées lançoient autrefois l'une contre l'autre ; & cet amas qui obſcurciſſoit l'air, préſente naturellement l'image d'une nuée : mais l'appeller avec Brebeuf,

Un nuage homicide, & des meurtres volans,

c'eſt une hardieſſe qui, quoi qu'ingénieuſe, déplaît, de même que celle du Marini lorſqu'il appelle le Roſſignol,

Son volant, voix en plume, & plume harmonieuse:

ou quand il nomme la Rose

L'œil du Printems, la fleur des fleurs les plus cheries,
Prunelle de l'amour, & pourpre des prairies.

Nous condamnons les images que l'esprit va chercher bien loin, & que la nature ne présente pas.

Le sentiment d'Aristote sur les figures a plus de vraisemblance, puisque certains mots doivent quelquefois toute leur grace à l'air étranger sous lequel on les déguise; & même cet air étranger en fait recevoir qui n'oseroient se présenter sous leur air véritable. Ce mot, *entrailles*, que dans sa signification propre ne veut point recevoir le stile noble, où, quoiqu'on dise *percer le cœur*, *percer le sein*, on ne dit point *percer les entrailles*: ce mot employé par Corneille dans le stile figuré plaît,

Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles:

& il exprime la tendresse paternelle dans ces Vers que Thésée adresse à son fils;

Je t'aimois, & je sens que malgré ton offense
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.

Je ne puis croire cependant ni avec Ari-

ſtote que les figures ſoient des expreſſions déguiſées, pour plaire par leur déguiſement, ni avec Quintilien & M. Rollin, qu'elles ſoient des expreſſions que l'indigence des mots propres a fait emprunter, lorſque je fais réflexion que nous parlons ſans le vouloir un langage figuré toutes les fois que nous ſommes animés par une violente paſſion. C'eſt alors que les mots étrangers ſe préſentent d'eux-mêmes ſi naturellement, qu'il ſeroit même impoſſible de les rejetter, & de ne parler qu'en mots ſimples. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'écouter une diſpute entre des femmes de la plus vile condition : on ne les ſoupçonnera pas d'aller chercher bien loin les expreſſions ; cependant quelle abondance de figures ! elles prodiguent la *métonomie*, l'*hyperbate*, la *catachréſe*, *l'hyperbole*, & tous ces autres tours de phraſe, qui ne ſont, malgré les noms pompeux que leur donnent les Rhéteurs, que des façons de parler très-communes.

Le langage figuré n'eſt donc que le langage ordinaire de la nature dans les circonſtances où nous le devons parler : elle ne nous l'inſpire pas toujours, parce que nous n'en avons pas toujours beſoin. Dans une converſation tranquille, où il ne s'agit que de faire entendre ce que nous penſons, les mots ſimples nous ſuffiſent ; mais quand

il eſt de notre intérêt de perſuader aux autres ce que nous penſons, & de faire ſur eux une impreſſion pareille à celle dont nous ſommes frappés, la nature nous dicte le langage qui y eſt propre. Elle eſt attentive à nous fournir tous les ſecours qui nous ſont néceſſaires : & de même que pour la conſervation de notre corps, elle nous fait faire dans les dangers de prompts mouvemens que la réflexion n'avoit pas le tems de nous apprendre ; elle fournit à notre ame un ſecours convenable à nos beſoins, en nous inſpirant un langage propre à perſuader ceux à qui nous parlons, parce qu'il leur plaît : & il leur plaît, parce qu'il les remue, & réveille en eux les paſſions dont il préſente la peinture ; ils ont en même-tems le plaiſir de juger de la vérité des peintures : ainſi l'origine du ſtile figuré eſt dans la nature, & l'imitation eſt la ſource du plaiſir qu'il nous cauſe.

Ce langage eſt commun à toutes les nations, parce que les paſſions ſont communes à tous les hommes : mais comme elles ne ſont pas par-tout également fortes ; que leur vivacité dépend de l'âge, du tempérament, & du climat, le ſtile figuré n'eſt pas non plus le même par-tout. La nature uniforme dans le fond des choſes, varie dans l'exécution : en Orient, où elle eſt, pour ainſi dire, dans toute ſa chaleur,

le ſtile eſt plus abondant en figures, & les figures y ſont plus hardies ; de là vient que certaines images peuvent plaire à certains peuples, & déplaire à d'autres. L'uſage des figures n'eſt pas égal par-tout, quoique le ſtyle figuré ſoit par-tout en uſage.

Les Philoſophes mêmes ſont forcés d'y avoir recours, pour nous attacher à la lecture de leurs écrits, dans la crainte que les vérités les plus intéreſſantes ne deviennent ennuyeuſes dans un ſtile trop ſimple. Je ne parle pas de Platon, qui eſt Poëte autant que Philoſophe, & qui a toujours eu la paſſion des Vers : je parle d'un Philoſophe plein de mépris pour les Vers, du fameux ennemi de l'imagination, qui cependant pour plaire à la nôtre s'abandonne ſouvent à la ſienne. Le P. Mallebranche, pour nous élever à ſon ſyſtême des idées, met en uſage tous les agrémens du ſtile ; & pour nous rendre probable ſon ſyſtême ſur la Grace, il nous l'expoſe ſous tant d'images, qu'il paroît plus ſouvent Poëte que Théologien. Lorſque même il veut nous expliquer les mouvemens intérieurs du ſang dans le trouble des paſſions, il développe ce ſecret de la nature avec autant de Poëſie que de Phyſique. Je n'en citerai que cet exemple.

Il arrive quelquefois que la pâleur d'un homme qui vient de recevoir un coup mortel, excite la compaſſion dans le cœur

même de ſon meurtrier, ce que l'Auteur de la nature a établi pour le bien des hommes. Cette compaſſion naturelle eſt bien exprimée dans ces Vers de Virgile.

At verò, ut vultum vidit morientis & ora,
Ora modis Anchiſiades pallentia miris,
Ingemuit, miſerans graviter, dextramque tetendit.

C'eſt le meurtrier lui-même qui tend ſa main en gémiſſant. Cette compaſſion peut, je l'avoue, ſauver quelquefois la vie au malheureux, en intéreſſant pour lui, celui même qui vouloit la lui arracher : mais pourrons-nous nous perſuader que la nature ait ordonné que quand le malheureux n'auroit pû obtenir ſa grace par ſes gémiſſemens, la mort ſe peindroit ſur ſon viſage, afin que cette image rendit l'ennemi immobile, & qu'auſſi-tôt le malheureux reprendroit l'air du ſuppliant, pour frapper une ſeconde fois une ame plus capable qu'auparavant de s'attendrir? C'eſt ce que le P. Mallebranche veut nous faire entendre par une deſcription pleine d'images. Les premiers gémiſſemens du ſuppliant ne ſont, ſelon lui, qu'augmenter la fureur de l'ennemi ; & ſi le ſuppliant reſtoit toujours dans la même contenance, ſa perte ſeroit inévitable : *mais la vûe terrible & inopinée des traits de la mort peints par la nature ſur le viſage d'un miſé-*

rable, arrête dans le perſécuteur même, les mouvemens des eſprits & du ſang, qui le portoient à la vengeance; & dans ce moment de faveur & d'audience la nature retraçant ſur le viſage de ce miſérable qui commence à eſperer, l'air pitoyable du ſuppliant, les eſprits animaux du perſécuteur reçoivent la détermination dont ils n'étoient pas capables auparavant, & le font incliner aux raiſons de charité & de miſéricorde. Quand ce moment d'audience ne ſeroit qu'une fiction du Philoſophe, il ſuffit pour mon ſujet qu'il l'ait décrit avec tant d'imagination.

Si les Philoſophes qui nous exhortent à nous méfier toujours d'elle, ont beſoin comme les autres de ſon ſtile; combien doit-il être néceſſaire à ceux qui cherchent à plaire par elle, c'eſt-à-dire, aux Orateurs & aux Poëtes? Les Prédicateurs qui ne ſongent qu'à convaincre, ne l'employent pas comme ceux qui cherchent à émouvoir. Le ſtile du P. Bourdaloue n'eſt pas celui du P. Maſſillon. L'un parle pour répandre la lumiere dans les eſprits, il éclaire, il inſtruit; l'autre ne veut jamais qu'attaquer le cœur. Que d'images, que de figures il met en uſage! Quelle fécondité & quelle ſageſſe d'imagination! Il y a toujours cependant entre les Orateurs les plus vifs & les Poëtes, une grande différence. Les Orateurs ayant à perſuader,

ne doivent pas paroître emportés par la seule imagination, ce qui leur feroit perdre la confiance qu'ils veulent s'attirer. C'est pour cela que lorsqu'ils employent des figures hardies, ils en demandent la permission par ces phrases ordinaires, *Pour ainsi dire ; il me semble ; s'il m'est permis de parler ainsi.* Mais les Poëtes qui ne veulent qu'étonner & enchanter, ne demandent point de pareilles permissions : les figures les plus hardies sont comme familieres à leur stile, qui est le langage des passions, comme je l'ai fait voir dans le précédent Chapitre.

Je ne prétens pas nommer toutes les figures ; leur nombre est infini : je ne prétens pas non plus instruire de la maniere dont on les doit employer : c'est la nature qui l'apprend. Je ne veux que donner quelques exemples de celles qui distinguent particuliérement la Poësie de la Prose, comme la *Périphrase*, la *Métaphore*, & la *Comparaison.*

§. I. *De la Périphrase.*

J'EN parle, non-seulement parce qu'elle embellit beaucoup la Poësie, mais parce qu'elle est nécessaire à toute Poësie, & surtout à la nôtre, qui par un caprice bizarre ne veut point admettre un très-grand nom-

bre de mots. Il ſemble qu'elle dédaigne d'appeller les choſes par leurs noms. Combien d'animaux ne pouvons-nous nommer dans les Vers nobles, dont les noms ornoient la Poëſie Grecque & Latine ? La *geniſſe* a un privilége que la *vache* n'a pas : un *courſier* annoblit un vers que le *cheval* deshonoreroit. Quoique le mot de *charrue* ne ſoit ni bas ni rude, un Poëte qui diroit aux laboureurs,

Que j'entende gémir vos bœufs ſous la charrue,

ne nous rendroit pas l'harmonie de ce Vers de Virgile :

Depreſſo incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere.

Pourrions-nous décrire toutes les parties d'un char, comme l'ont fait Homére & Virgile, en nommant en détail, le timon, les jantes, les moyeux des roues ? &c. Nous nommons les armes des Anciens, les fléches, les dards, le bélier. Notre artillerie n'eſt pas ſi heureuſe en Vers : nous ne nommons dans le ſtile pompeux, ni *le fuſil*, ni *la poudre à canon*. Boileau ſe ſert de ces périphraſes.

Le plomb vole à l'inſtant...
Du ſalpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.

Affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre ſa tête.

Cette figure eſt très-néceſſaire aux Poëtes, qui pour ſe faire une langue particuliere, affectent de ne point parler d'une maniere commune. *Non loin de ces lieux* leur paroit plus noble que *près de ces lieux*. Ils comptent par les ſaiſons plutôt que par les années ; par trente hyvers plutôt que par trente ans. Au lieu du nombre qu'ils veulent déſigner, ils nomment le ſuivant ou le précédent.

Plus de douze attroupez craindre le nombre impair.

Boileau qui ſe ſert de cette périphraſe pour dire *treize*, au lieu de nommer ſa Satire douziéme, veut que cette Satire

Se vienne en nombre pair joindre à ſes onze ſœurs.

C'eſt ainſi que Virgile déſigne la douziéme année,

Alter ab undecimo jam tùm mihi cœperat annus

& que dans Ovide le dixiéme nombre eſt celui qui ſuit le neuviéme, & précéde le onziéme.

Poſterior nono eſt, undecimoque prior.

Cette figure n'eſt pas toujours employée par mépris pour les mots propres, elle eſt très-utile pour éviter la répétition des mêmes mots; & par elle les Poëtes qui préſentent ſouvent les mêmes objets, peuvent les préſenter ſous des images nouvelles. Rouſſeau, au lieu de nommer *Horace*, le *Zéphir*, l'*Aquilon*, *Epictéte*, *Alexandre*, ſe ſert de ces périphraſes, l'*amant de Glycere*, *le volage amant de Clytie*, *le fougueux Epoux d'Orythie*, *l'Eſclave d'Epaphrodite*, *le fier meurtrier de Clitus*. Dans la Tragédie de Britannicus, où Néron eſt nommé *Céſar*, *Empereur*, *Domitius*, Agrippine lui trouve un autre nom, quand elle veut le rendre mépriſable :

D'un côté l'on verra le fils d'un Empereur
Redemandant la foi jurée à ſa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille :
De l'autre, l'on verra le fils d'Enobarbus.

Dans ces Vers, Britannicus eſt le fils d'un Empereur; Agrippine eſt la fille de ce Germanicus, tant chéri des Romains; & Néron n'eſt que le fils d'un Enobarbus.

§. II. *De la Métaphore.*

C'EST par elle que tout eſt vivant dans la Poëſie. Moyſe, non content de donner

des armes à Dieu, donne du ſentiment à ſes armes.

Oui, ma colere enfin va punir leurs forfaits :
De leur ſang criminel j'enivrerai mes traits :
Mon glaive n'épargnant ni le ſexe ni l'âge
Sera raſſaſié de meurtre & de carnage. *Deut.* 32.

Dans la Poëſie d'Homére, non-ſeulement les fléches ont des aîles, l'ardeur de la vengeance les anime.

Et la fléche en furie, avide de ſon ſang,
Part, vole à lui, l'atteint, & lui perce le flanc.

Lorſque de tant de traits lancés contre Ajax, les uns percent ſon bouclier, les autres tombent en chemin : ces derniers ſont en fureur.

Et ſur la terre épars, de leur rage fruſtrés
Ils demandent le ſang dont ils ſont altérés.

L'Araxe paroît à Virgile indigné du pont que fait conſtruire le vainqueur, *pontem indignatus Araxes.*

Cette hardieſſe qui donne du ſentiment aux étres qui n'en ont point, eſt ordinaire aux paſſions : ce que n'ont point obſervé ceux qui ont critiqué ce Vers :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

La

La douleur, disent-ils, ne cherche pas les ornemens. Ce n'est pas non plus un ornement que cherche Téramène, il parle le langage de la douleur qui lui fait croire que toute la nature a horreur comme lui de ce monstre.

Par ce style qui personifie tout, les choses les plus communes deviennent nobles dans la bouche des Poëtes. Que de Poësie Rousseau employe pour faire entendre qu'on ne doit pas compter sur un de ces beaux jours qui semblent annoncer la fin de l'hyver ! Il s'adresse à un arbrisseau.

Jeune & tendre arbrisseau, l'espoir de ce verger,
Fertile nourrisson de Vertumne & de Flore,
Des fureurs de l'hyver redoutez le danger,
Et retenez vos fleurs qui s'empressent d'éclorre,
Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Aux conseils il ajoute les exemples :

Imitez la sage Anémone;
Craignez Borée & ses retours;
Attendez que Flore & Pomone
Vous puissent prêter leur secours.
Philoméle est encor muette;
Progné craint de nouveaux frissons,
Et la timide Violette
Se cache encor sous les gazons.

Le même Poëte nous préſente ſouvent des métaphores qui nous ſurprennent par leur agréable nouveauté, comme quand il fait dire à un Rimeur qui ſe vante de ne rien devoir aux Anciens :

Mon Apollon ne régle point ſa note
Sur le clavier d'Horace & d'Ariſtote.

Et quand il lui dit :

Trouveras-tu, raiſonnons de ſang froid,
Dans les tiroirs de ton génie étroit
Ces grands pinceaux ? &c.

Tant d'autres exemples qu'on peut tirer de ſes Ouvrages, prouvent que notre langue n'eſt pas ſi timide qu'on le croit, & que ſa hardieſſe dépend de l'habileté de ceux qui s'en ſervent, comme je le ferai voir dans la ſuite.

Il eſt vrai que certaines images peuvent être agréables dans une langue, & deſagréables dans une autre ; nous n'oſerions pas donner des pieds au tonnerre, & dire à Dieu, comme Pindare :

Puiſſant Maître des cieux, dont les mains redoutables
Font rouler le tonnerre aux pieds infatigables.

Nous ne dirons point avec l'Auteur du

Pſeaume 4. *Mes larmes ſont mon pain :* & ce Vers d'Ovide qui rend la même métaphore, *cura, dolorque animi, lacrimæque alimenta fuere,* ne plairoit pas en notre langue : *mes chagrins & mes pleurs furent mes alimens.*

Nous faiſons courir la flamme de l'amour dans les veines ;

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme, &c.
Boileau.

mais nous ne pouvons la faire couler juſques dans la moëlle des os, comme a fait Virgile, *it flamma medullas*, & ces expreſſions d'une de nos Hymnes, *totis amor æſtuans medullis*, ne peuvent être rendues littéralement en notre langue.

Telle image déplaît à un peuple, & plaît à un autre, ſans qu'on puiſſe en donner d'autre raiſon, que le caprice des langues. Quelquefois auſſi des opinions particulieres à un peuple en ſont la cauſe. L'Auteur du Pſ. 17. peint la colere de Dieu, en diſant : *La fumée monte à ſes narines*, ce que Buchanan a traduit :

Flammeus afflato de naribus æſtus anhelo
Undabat.

Cette image ne choquoit ni les Hébreux ni les Grecs, qui regardoient le nez com-

me le ſiége de la colere ; mais comme nous n'avons pas la même opinion, & que d'ailleurs le *nez*, par une de ces bizarreries de langue dont j'ai parlé, & dont on ne peut rendre raiſon, ne peut être nommé dans le ſtyle noble, comme le *front*, les *yeux*, &c. cette image ne peut plaire dans nos Vers, & nous ne pouvons goûter aujourd'hui la maniere dont Marot a rendu cet endroit du Pſeaume :

En ſes nazeaux lui monta la fumée,
Feu âpre iſſoit de ſa bouche allumée,
Si enflambé en ſon courage étoit
Qu'ardens charbons de toutes parts jettoit.

Quoique l'image ſous laquelle le Prophéte repréſente Dieu faiſant boire la coupe de ſa colere aux pécheurs, ſoit heureuſement rendue dans Athalie :

Ils boiront dans la coupe affreuſe, inépuiſable,
Que tu préſenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

cette image eſt cependant moins naturelle aujourd'hui que dans les tems reculés, parce qu'elle faiſoit alors alluſion à ces Rois des feſtins, qui forçoient les conviés à boire.

Comme la force des taureaux eſt dans

les cornes, ces expreſſions *cornua peccatorum, cornua juſti* ſont fréquentes dans les Pſeaumes. Le vin, dit auſſi Horace, *addit cornua pauperi.* Cette métaphore qu'ont encore employée Pétrarque & le Taſſe, nous eſt interdite, & nous ne parlons pas même des cornes des fleuves, quoiqu'ils en ayent de poétiques, que Malherbe a voulu leur conſerver.

Qui n'a vu dans leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas?

Indépendamment des opinions particulieres à certains peuples, il eſt certain que notre imagination, moins vive que celle des Orientaux, rejette des images qui leur paroiſſoient belles. Nous ne dirions pas, pour exprimer la famine, *Dieu a briſé le bâton du pain*, métaphore qu'on trouve dans le Pſ. 104. Et la maniere dont Job dépeint l'Eclipſe, quoiqu'elle repréſente la facilité avec laquelle Dieu fait les plus grandes choſes, ne plairoit pas dans notre langue.

Ce Dieu tient dans ſa main l'aſtre de la lumiere:
Il la ferme, & pour nous le ſoleil eſt perdu.
Il la rouvre: à nos yeux le ſoleil eſt rendu. *Job.* 36.

La deſcription d'un poiſſon monſtrueux

que fait Job c. 41. ne peut jamais être agréable dans notre langue. *Qui oſera ouvrir les portes de ſa gueule ? la terreur habite autour de ſes dents. Ses écailles ſont comme des boucliers d'airain fondu. Lorſqu'il éternue, il jette des éclats de feu qui brillent comme la lumiere du matin : il vomit des lampes qui brillent comme des torches ardentes : ſes narrines jettent une fumée pareille à celle de l'eau qui bout ſur un braſier : ſon haleine allume les charbons, & la famine marche devant lui.* Cette deſcription poëtique nous fait connoître juſqu'où les Orientaux pouſſent l'Hyperbole & la Métaphore.

Chardin, qui dans ſes voyages ſoutient que la Poëſie eſt le talent des Perſans, & la partie de la Littérature dans laquelle ils excellent, rapportent quelques endroits de Sadhy, leur fameux Poëte. On y trouve cette même hardieſſe de Métaphore. Selon lui, *Dieu met à l'un la couronne ſur la tête, jette l'autre dans la boue ; pare l'un d'un manteau de félicité, couvre l'autre d'un ſac de malheur, du bout du doigt porte le ſoleil d'Orient en Occident, d'un ſouffle fait voguer les grands navires, & de l'abîme du néant, fait revenir dans les plaines de l'être.*

§. III. *De la Comparaiſon.*

Notre imagination, moins vive que celle des Orientaux, emploie cette figure avec plus de ménagement. Un amas de comparaiſons entaſſées les unes ſur les autres nous fatigueroit. Rouſſeau, dans ſa belle Imitation du Cantique d'Ezéchias, ne rend pas non plus toutes celles de l'original, dont quelques-unes ne ſeroient pas de notre goût. Nous ne dirions pas, *ma vie eſt roulée, comme la tente que roule un berger pour l'emporter. Le fil de mes jours eſt coupé par le Seigneur, comme le fil de la toile eſt coupé par le tiſſerand.* Le même Poëte, dans ſon Imitation du Pſ. 18. n'a pû rendre dans toute leur étendue les deux comparaiſons qui peignent dans l'original le lever & la marche du ſoleil. *Cet aſtre paſſe la nuit dans la tente que Dieu a dreſſée pour lui à une extrémité du ciel. Le matin il en ſort, comme un époux brillant ſort de ſa couche; enſuite il part d'une extrémité du ciel pour arriver à l'autre, comme une athlète qui vient diſputer le prix de la courſe, & entrer en lice.* Quelque majeſtueuſes que ſoient ces comparaiſons, elles le ſont moins pour nous que pour les Hébreux, parce qu'elles n'ont plus rien de conforme à nos coutumes.

Les Poëtes tirent ordinairement leurs

images des objets qui leur ſont les plus familiers. C'eſt par cette raiſon que dans la Poëſie des Hébreux, les montagnes, les cédres, les taureaux, les tentes, & tous les objets de la campagne, fourniſſent ſi ſouvent des images. La Poëſie d'Homére eſt admirable par le nombre & la variété des comparaiſons : il ſemble qu'Homére mette à contribution toute la nature, pour qu'elle lui fourniſſe à tout moment de nouveaux objets. Ceux qui lui reprochent de trop étendre ſes comparaiſons, & de les charger de détails inutiles, ne font pas attention que dans les récits que fait le Poëte, il peut s'arrêter à ces détails. Une comparaiſon eſt un tableau qu'il préſente, & pourvû que les principales figures du tableau ayent avec l'objet un juſte rapport, le rapport exact des autres parties du tableau n'eſt pas néceſſaire. Le Peintre ajoute des objets qui ne ſervent que d'ornemens.

C'eſt avec la même injuſtice qu'on reproche à Virgile la baſſeſſe de quelques-unes de ſes comparaiſons : il les choiſit à deſſein pour délaſſer le Lecteur par la variété des objets. Quand il parle de grandes choſes, il tire ſes comparaiſons de choſes très-ſimples qu'il ennoblit par l'expreſſion ; il compare les travaux immenſes d'un peuple qui bâtit une ville, aux tra-

vaux des abeilles. Mais quand il parle de petites choſes, il tire ſes comparaiſons des plus grands objets, & il compare les abeilles aux Cyclopes.

Les comparaiſons étant employées pour répandre plus de lumiere, elles ſont très-condamnables quand elles ſont obſcures, & ce défaut eſt commun à celles de Milton, qui d'ailleurs déſigne ſouvent les choſes par des périphraſes que les Sçavans ſeuls peuvent entendre. Lorſqu'il compare la matiere du ſoleil à l'or potable; en comparant enſemble deux objets inconnus, il appelle l'or potable, cette *compoſition que les Philoſophes cherchent vainement, quoiqu'ils ayent pouſſé le grand art juſqu'à fixer le mercure volatile, & qu'ils faſſent ſortir de l'Océan, ſous des formes différentes, le vieux Protée deſſéché.*

Non-ſeulement les objets comparés doivent être inconnus; mais leurs rapports doivent l'être auſſi; & quels rapports peut-on trouver dans cette comparaiſon que va chercher le Taſſe Chant XVII? *De même*, dit-il, *qu'un Muſicien, avant le concert, prélude à baſſe voix pour diſpoſer les oreilles de l'auditeur à l'harmonie; de même Armide avant que de parler à Renaud, prélude par des ſoupirs, pour le diſpoſer à entendre ſes reproches.* Tout eſt faux dans cette comparaiſon.

La juſteſſe des rapports, toujours néceſſaire, n'empêche pas que deux objets d'une nature toute différente ne puiſſent être comparés enſemble, lorſque l'habileté du Poëte y fait trouver un rapport de fiction : ces comparaiſons allégoriques ſont même plus agréables que les autres, parce qu'elles ſont moins attendues. On voit avec plaiſir dans la Henriade la vertu toujours pure d'un homme qui vit à la Cour, comparée à cette fameuſe fontaine qui coule dans la mer, au rapport des Poëtes, ſans y perdre la douceur de ſes eaux.

Jamais l'air de la Cour, & ſon ſouffle infecte,
N'altéra de ſon cœur l'auſtére pureté.
Belle Arethuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphytrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

L'immobilité d'un homme, qui, quoiqu'agité intérieurement à la vue d'un grand danger, paroît tranquille, parce qu'il ſonge au parti qu'il doit prendre, eſt ingénieuſement comparée par Homére, à ce calme qui regne ſur la mer, malgré la noirceur qui ſe répand ſur ſa ſurface, un moment avant l'orage. *Iliade* 14.

Nestor, que tant de maux frappent d'étonnement,
Immobile & muet, les contemple un moment.
Ainsi lorsque les vents méditant le ravage,
Pour forcer leur prison réunissent leur rage,
Et sont prêts à s'ouvrir un chemin dans les airs:
Quoique dans cet instant qui menace les mers,
Une épaisse noirceur couvre l'onde immobile,
Son empire jamais ne parût plus tranquile.
Les vents partent, la mer se souléve en fureur:
Son empire est celui du trouble & de l'horreur.

On sent assez que les comparaisons étendues ne peuvent trouver place dans la Tragédie, quoiqu'on en trouve dans les Tragédies Angloises & Italiennes. Elles ne conviennent pas entre des personnes qui s'entretiennent: c'est au Poëte à les faire, quand il parle lui-même, & quand il est dans l'enthousiasme. Quoiqu'Homére en soit si prodigue, sa sagesse est remarquable; il n'en met aucune dans le premier Livre de l'Iliade; il n'est pas encore assez animé: mais dans la suite, & sur-tout lorsqu'il décrit les combats, il les entasse les unes sur les autres. Dans l'Odyssée, où il raconte tranquillement, on ne trouve presque point de comparaisons, excepté dans le Livre 22. parce qu'il est plein de combats. La comparaison qui orne infiniment la Poësie Epique, convient aussi à l'enthousiasme de la Poë-

ſie Lyrique : une Ode peut commencer heureuſement par une double comparaiſon, comme celle d'Horace L. 4. *Qualem miniſtrum fulminis alitem*, &c. Boileau commence un Chant de l'art Poëtique par une comparaiſon. *Telle qu'une bergere aux plus beaux jours de fête*, &c. & j'ai vû pluſieurs perſonnes ne pas déſapprouver ce début d'un Chant d'un autre Poëme.

Tel que brille l'éclair qui touche au même inſtant
Des portes de l'Aurore aux bornes du Couchant ;
Tel que le trait fend l'air ſans y marquer ſa trace,
Tel & plus prompt encor part le coup de la Grace.

Je n'ai rapporté cet exemple, que parce que je n'en connois point d'autre, d'un Chant Didactique, commençant par une double comparaiſon.

§. IV. *Le ſtyle figuré eſt néceſſaire à toute Poëſie.*

Tous les Poëtes doivent pratiquer le conſeil que leur donne Boileau.

De figures ſans nombre égayez vos ouvrages,
Que tout y faſſe aux yeux de riantes images.

Ce ſtyle de fiction qui doit regner dans les Poëmes de tout genre releve la ſéchereſſe de la Poëſie Didactique, comme je

le ferai voir lorſque je parlerai des Poëmes de ce genre. C'eſt par ce ſtyle plein d'images, qui ſe trouve rarement dans Lucrèce, & toujours dans Virgile, que tout paroît vivant dans les Géorgiques, de même que dans les Epîtres d'Horace, où ſans l'harmonie d'une verſification nombreuſe, nous trouvons une agréable Poëſie. Les comparaiſons étendues ne conviennent point à la Tragédie; mais les comparaiſons abrégées, c'eſt-à-dire, les métaphores, y ſont néceſſaires, & elle fait uſage de toutes les figures les plus vives que la paſſion puiſſe inſpirer, comme la Proſopopée, l'Apoſtrophe, &c. Cornelie, dans la douleur, s'adreſſe à l'urne de Pompée. Phédre croit que les voutes de ſon palais vont prendre la parole pour l'accuſer: elle s'imagine auſſi deſcendre aux enfers pour y être jugée, & elle croit que Minos, effrayé de la voir, laiſſe tomber de ſes mains l'urne terrible. Clytemneſtre, lorſqu'on lui enleve ſa fille, apoſtrophe la mer, le ſoleil, & croit entendre la foudre. Ces grandes figures ne doivent être placées que dans les peintures des grandes paſſions; mais les autres doivent regner dans toute la Tragédie, qui languit, quelqu'intéreſſant que ſoit le ſujet, ſi le Poëte ne réveille point par un ſtyle rempli d'images,

C'eſt aux défauts du ſtyle qu'on doit, à mon avis, attribuer la diſgrace étonnante de tant de Tragédies, qui, quoique bien conduites, n'ont pas eu un ſuccès durable. Leur naiſſance fut heureuſe; la nouveauté y fit courir; le ſujet intéreſſa; la repréſentation les ſoutint quelque tems, & elles tomberent enſuite dans l'oubli, parce qu'apparemment l'expreſſion ne les grava point dans notre mémoire.

Il me ſuffit pour le prouver de tirer un moment de ſes ténébres l'Iphigénie de Le Clerc, & de comparer un endroit de cette Piéce avec un endroit de l'autre Iphigénie, où la même choſe ſoit exprimée.

L'Agamennon de Le Clerc décrit ainſi le calme qui arrêta l'armée en Aulide:

Les Grecs, prêts à partir, brûloient d'impatience
D'aller faire ſur Troïe éclater leur vengeance,
Lorſqu'un calme ſoudain répandu ſur les eaux,
Près ce triſte rivage arrêta nos vaiſſeaux.

L'autre Agamennon décrit ainſi le même événement:

Nous partions, & déja par mille cris de joie
Nous menacions de loin les rivages de Troïe,
Un prodige étonnant fit taire ce tranſport.
Le vent qui nous flattoit nous laiſſa dans le port.

Il fallut s'arrêter, & la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.

Si l'on veut comparer encore l'endroit où Clytemneſtre ſe jette aux pieds d'Achille, on verra comment deux Poëtes peuvent, en diſant la même choſe, parler tout différemment. Lorſque l'Hyppolite de Pradon s'exprime ainſi :

Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous ;

il ne ſçait que dire ſon état : & l'autre Hyppolite ſçait le peindre.

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune,
Et mes couſiers oiſifs ont oublié ma voix.

On eſtime la conduite de quelques Tragédies de Campiſtron ; mais il languit preſque par-tout par l'expreſſion. Iréne, forcée par ſon devoir de ſe ſéparer d'Andronic, ſe contente de lui dire :

Où m'entraîne une force inconnue ?
Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue ?
Partez, Prince, c'eſt trop prolonger vos adieux.

Monime, que le même devoir oblige

à ſe ſéparer de Xipharès, décrit ainſi le combat qui ſe paſſe en elle:

Je ſçais qu'en vous voyant, un tendre ſouvenir
M'arrachera du cœur quelque indigne ſoupir;
Que je verrai mon ame en ſecret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée, &c.

Iréne parle en Proſe: tout ce que dit Monime eſt de la Poëſie.

On a reproché à Quinaut la foibleſſe de ſes Vers, parce qu'en effet, quoique fécond en ſentiment, & ſouvent heureux en penſées, il ne s'éléve preſque jamais par l'expreſſion. Je n'examine point ici s'il auroit dû s'élever davantage, & ſi les Vers faits pour être mis en Chant, doivent avoir une certaine molleſſe. Je me contente d'obſerver que la verſification de Quinaut, pleine de ſentiment, eſt preſque toujours dépouillée d'images. Il fait dire au vieux Théſée qui ſe flatte que ſes victoires doivent, aux yeux de celle qu'il aime, cacher ſa vieilleſſe:

Je ne ſuis plus au tems de l'aimable jeuneſſe;
Mais je ſuis Roi, belle Princeſſe,
Et Roi victorieux.

Mithridate, plein de cette même idée, la rend par ces images:

Jusqu'ici la fortune & la victoire même
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadêmes ;
Mais ce tems là n'est plus, je regnois, & je suis.
Mes ans se sont accrus, mes honneurs sont détruits,
Et mon front dépouillé d'un si noble avantage,
Du tems qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.

On croit voir tomber à terre tous les diadêmes que portoit Mithridate ; on croit voir paroître ses cheveux blancs, & les rides de son front. Ce style est, comme je l'ai dit, le style poëtique, parce que la Poësie emploie les figures plus fréquemment & plus hardiment que la Prose ne les emploie.

ARTICLE II.

De la Langue Poëtique.

LOrsque ceux qui étudient une langue étrangere, après avoir fait assez de progrès pour entendre les Historiens & les Orateurs, viennent aux Poëtes, ils se trouvent quelquefois dans un pays si inconnu, qu'ils ont besoin de nouveaux guides. Celui qui commence à entendre la Genèse, est surpris de ne plus rien entendre, quand

il arrive aux bénédictions de Jacob, parce que de la langue ordinaire il passe à la langue poëtique : & par la même raison, il peut ne point entendre le style des discours de Job, quoiqu'il entende le commencement & la fin du même Livre. Celui qui étudie le Grec éprouve la même chose, & lorsqu'après avoir lû Hérodote & Démosthéne, il vient à Eschyle, à Sophocle, à Pindare, il se trouve à tout moment arrêté, & sur-tout dans les Chœurs des Tragédies. Dans le 2e. Livre de Cicéron de l'Orateur, Antoine, après avoir porté son jugement sur les Historiens Grecs, étonné de ce qu'on le félicite de sa science dans cette langue, répond modestement qu'il a lû ceux qui ont écrit l'histoire dans cette langue ; mais qu'il n'a jamais osé approcher de ses Poëtes : *Poëtas omnino, quasi aliena linguâ locutos, non cogor attingere.* La différence entre la Prose & la Poësie Latine est moins grande : on entend cependant plus aisément Cicéron & Tite-Live, que les Odes d'Horace, que Catulle, Properce, Juvenal, & Perse. On trouve la même différence entre la Prose & la Poësie Italienne. Quoiqu'on lise sans peine Bentivoglio & Guichardin, on se trouve arrêté quelquefois dans le Tasse & dans l'Arioste, plus souvent dans Pétrarque, & presque à chaque

pas dans le Dante. Plusieurs Anglois avouent qu'ils ont de la peine à entendre Milton ; ensorte que dans toute les langues, la Poësie paroit avoir toujours sa langue particuliere ; & dans la nôtre même, les Poëtes paroissent plus difficiles aux étrangers, que nos Ecrivains en Prose.

Puisque les Poëtes se vantent de parler le langage des Dieux, le langage du ciel ne doit pas être le même que celui qu'on parle sur la terre : aussi quand Homére nomme quelque chose il dit souvent, *c'est le nom que les Dieux lui donnent, & les hommes lui en donnent un autre.* Mais comment se peut-il faire que la Poësie qui est soumise à la même syntaxe que la Prose, & qui emploie les mêmes mots, ait une langue différente ?

Il est vrai qu'elle emploie ordinairement les mêmes mots, mais elle les range dans un autre ordre ; & quoiqu'elle soit soumise à la même syntaxe, elle n'est point obligée à la même obéissance, *parce que son style affranchi des liaisons ordinaires, marche par des vives & impétueuses saillies*, suivant le passage de M. Bossuet, que j'ai déja cité. Comme elle a besoin de tours & de locutions convenables à sa vivacité, elle a des priviléges que n'a point la Prose, & ces priviléges ne sont pas les mêmes chez toutes les nations.

Ils furent grands chez les Grecs, dont les Poëtes pouvoient employer à la fois (1) plusieurs dialectes, allonger, racourcir les mots, en inventer de nouveaux, & même changer quelquefois la quantité des syllabes. Les Romains qui suivoient, comme dit Martial, des Muses plus sévéres, *qui Musas colimus severiores*, ne permirent pas à leurs Poëtes de changer le nombre des syllabes ; mais Horace ne croit pas pouvoir leur refuser la liberté de faire des mots nouveaux, *pourvû*, dit-il, *qu'ils en usent sobrement, & que ces mots composés du Grec*, parcè detorta, *ayent une origine connue.*

Les priviléges qu'on accorde à la Poësie doivent toujours être conformes au génie de chaque langue ; & faute d'avoir consulté le génie de la leur, ceux que nos anciens Poëtes voulurent s'attribuer furent ridicules. Ronsard qui croyoit pouvoir composer un mot de deux autres mots réunis, à l'exemple des Grecs, appelloit une meule de moulin, *du moulin brise-grain, la pierre ronde-platte.* Son

(1) Les ennemis d'Homére ont dit qu'il lui étoit aisé de faire des Vers dans une langue composée à sa fantaisie. Il ne nous est point permis de faire une pareille objection, puisqu'elle a paru ridicule à Aristote, bon juge de sa langue. Il détruit cette objection dans sa Poëtique, C. 23.

ſtyle pédanteſque fut regardé quelque tems comme notre langue poëtique. Ronſard fut admiré de ſon ſiécle, & même des Sçavans. Le Cardinal du Perron diſoit que les autres Poëtes étoient venus dans une langue faite, mais que Ronſard étoit venu lorſque la nôtre étoit encore à faire, enſorte qu'il l'en appelloit le pere. Ronſard s'étoit acquis une ſi grande autorité, qu'offenſer ſa langue, c'étoit en offenſer le maître, ce qui donna lieu au proverbe *donner un ſoufflet à Ronſard.* Il en a bien eſſuyé depuis ; la liberté qu'il ſe donnoit d'allonger & d'accourcir les mots, & d'en faire de nouveaux, ceſſa d'éblouir : on reconnut le ridicule de ſon ſtyle ; les Poëtes, qui par le même amour pour l'antiquité, voulurent faire des Vers François ſuivant la quantité des ſyllabes breves ou longues, n'eurent pas un ſort plus heureux.

Chaque langue a ſon ſtyle & ſon harmonie ; Malherbe s'apperçut le premier de celle qui convenoit à notre verſification, & nous apprit à la goûter. Le ſtyle de Ronſard Grec & Latin en François devint barbare : nous rejettâmes des graces étrangeres & forcées, réſolus de nous contenter des nôtres, qui, quoique moins brillantes que celles des Grecs & des Romains, ſont toujours des graces, lorſqu'elles ſont

naturelles. Malherbe, il eſt vrai, loin d'admirer notre langue, diſoit qu'elle n'étoit propre qu'à faire des chanſons : une oreille auſſi délicate que la ſienne, ne trouvoit pas notre langue aſſez harmonieuſe ; il avoit tort cependant de la mépriſer : quoique nous cultivions des Muſes bien plus ſévéres que celles des Latins, nos Muſes ne ſont pas mépriſables.

Comment, dira-t-on, peuvent-elles avoir un ſtyle qui leur ſoit propre dans une langue qui ſuit en eſclave une ſyntaxe timide & ſcrupuleuſe ? Le P. Du Cerceau prétendoit que notre Poëſie n'étoit différente de notre Proſe que par l'inverſion : quoiqu'il eût fait beaucoup de Vers, il ne connoiſſoit pas bien ſon art. L'inverſion ajoute beaucoup de nobleſſe, lorſque ſans cauſer la moindre obſcurité, dont notre langue eſt toujours ennemie, elle tient l'attention ſuſpendue, comme à la fin de cette Stance de Malherbe :

Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

Mais l'inverſion eſt ſi peu néceſſaire, qu'on n'en trouve aucune dans les deux fameuſes Stances qui précédent celle-ci. Tous les mots y ſont rangés dans leur or-

dre naturel, ainſi que dans ces beaux Vers de Boileau, où tous les mots ſuivent l'ordre de la ſyntaxe.

La Canicule en feu déſola les campagnes;
L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes;
Le Chardon importun hériſſa les guérets;
Le Serpent vénimeux rampa dans les forêts.

Le premier Vers d'Athalie, *Oui, je viens dans ſon temple adorer l'Eternel*, n'eſt pas plus poëtique que le ſeroit celui-ci : *Oui, je viens adorer l'Eternel dans ſon temple*; & le ſecond Vers, *Je viens ſelon l'uſage antique & ſolemnel*, ne l'eſt pas moins que le ſeroit celui-ci : *Je viens ſelon l'antique & ſolemnel uſage*. L'inverſion qui regne dans nos meilleurs Vers, eſt rarement plus forte que celle que la Proſe admet, parce que notre langue toujours amie de la clarté, rejette tout ce qui peut cauſer quelque obſcurité.

Cependant, dira-t-on, ſi nos Poëtes qui n'ont pas le privilége qu'ont pris ceux des autres nations, & que prennent auſſi les Anglois, de raccourcir, ou d'allonger les mots, d'en adopter de nouveaux, & de renverſer l'ordre de la ſyntaxe, ne peuvent pas même s'en écarter par une inverſion qui cauſe la moindre obſcurité, ils parlent donc comme nous, & nous n'avons pas une véritable Poëſie.

Dans une langue auſſi ſage que la nôtre, la Poëſie ne doit point avoir avec la Proſe, une différence ſi ſenſible que dans les autres langues. C'eſt pour cela que cette différence ne nous frappe pas, mais elle frappe les étrangers. Les hardieſſes de notre Poëſie ſont ſages, à la vérité; mais elle a auſſi ſes hardieſſes, & nous avons une langue poëtique, qui ſçait quelquefois s'affranchir des liaiſons ordinaires du diſcours, & qui eſt remarquable, ſurtout, par des tours de phraſe, conformes à ſa vivacité, & par une alliance heureuſe & nouvelle de mots ordinaires: c'eſt ce que je prouverai dans la ſuite par des exemples. Il eſt important d'éclaircir auparavant ce que je viens d'avancer.

Comme ce n'eſt point dans une ſtérile abondance de mots que conſiſte la beauté d'une langue, mais dans ces tours de phraſe qui expriment la vivacité, & la force des penſées; ceux qui poſſédent bien la langue dans laquelle ils écrivent, ne cherchent point à inventer des mots nouveaux, ils n'étudient que l'ordre dans lequel ils doivent ranger ceux qu'ils trouvent établis par l'uſage. L'art de les mettre à leur place, qui eſt l'art de bien écrire, ne s'apprend ni dans la grammaire ni dans les dictionnaires, & n'eſt point connu des médiocres Auteurs. Faute de ſentir

tir la force des expreſſions, & d'en faire un bon choix, ils ne font qu'un biſare aſſemblage de mots, qui ſont, comme dit Rouſſeau, le clinquant du diſcours.

Et qui par force, & ſans choix enrollés,
Hurlent d'effroi de ſe voir accouplés.

Mais les grands génies leur trouvent leur place, & par des alliances heureuſes enrichiſſent la langue. Cicéron, dans le Livre de l'Orateur, dit que la langue eſt une cire molle, entre les mains qui la ſçavent tourner (1). Les mots ſont à tout le monde, mais tout le monde n'en ſçait pas faire uſage. C'eſt ce que Montagne a ſenti de même, quoique la langue de ſon tems fût encore imparfaite. *Le maniement & emploitte des beaux eſprits*, dit-il, *donne prix à la langue, non pas l'innovant, mais la rempliſſant de plus vigoureux & divers ſervices : ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichiſſent les leurs, leur apprenant des mouvemens inaccoutumés, mais prudemment & ingénieuſement.* Ce que Montagne a enviſagé de loin, & a commencé, nos grands Ecrivains l'ont

(1) *Ea nos, cùm jacentia fiſtulimus e medio, ſeu: molliſſimam ceram, ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus.*

exécuté dans la ſuite, & ce ſont ſur-tout les Poëtes qui portent les langues à leur perfection, parce que non-ſeulement ils étudient le pouvoir d'un mot mis à ſa place ; mais ils ſçavent encore, par une liaiſon fine & juſte de mots déja connus, inventer des tours nouveaux, & par là ils donnent à la langue ſa juſteſſe, ſa grace, ſa force & ſon harmonie.

La langue Grecque, qui reçut ſes premiers charmes de la plume d'Homére, fut portée à ſon plus haut point de perfection par Ariſtophane, Sophocle & Euripide ; mais la langue d'Homére n'a point changé: ſon harmonie a fait, tant de ſiécles après lui, l'admiration d'habiles Maîtres en cette langue, de Platon, de Denis d'Halycarnaſſe, de Longin ; enſorte que le pere de la Poëſie, eſt auſſi le pere de cette langue, qui ſemble faite particuliérement pour la Poëſie. La langue Latine, que Lucréce & Plaute commencerent à polir, fut perfectionnée par Térence, Virgile, & Horace ; & la langue Italienne fut redevable de ſa beauté au Dante & à Pétrarque.

Quelque ancien que ſoit le Dante aujourd'hui, il eſt regardé par les Italiens éclairés comme un modéle pour la force de l'expreſſion. *Jamais Poëte*, dit Gravina, *ne s'exprima avec plus de vivacité & d'énergie, parce qu'il concevoit plus profondément*

qu'un autre, & que la force avec laquelle on s'exprime, vient de celle avec laquelle on conçoit. Le même Critique ajoûte, que non-ſeulement la grandeur du génie du Dante lui inſpiroit ſes expreſſions; mais que la grandeur de ſon ſujet les lui inſpiroit auſſi : au lieu qu'après lui Pétrarque & Bocace n'ayant traité que des ſujets d'amour, l'un pour chanter Laure, l'autre pour plaire à la Fille du Roi de Naples, pluſieurs des termes du Dante furent oubliés & hors d'uſage : *ce qui fut cauſe*, dit-il, *que notre langue perdit ſa vigueur, & que ce divin Poëme devint obſcur.* Il répéte la même plainte dans une Lettre Latine adreſſée à M. Maffei : » Si » l'uſage, dit-il, n'a point, pour notre » malheur, adopté tant de tours que le » Dante avoit fournis, n'en accuſons que » la molleſſe efféminée des Ecrivains qui » l'ont ſuivi. « *Muliebrem Scriptorum, qui ei ſucceſsêre, mollitiem.*

Notre langue a été portée & fixée à ſon point de perfection & par nos grands Poëtes, & par de graves & ſolides Ecrivains. Qui n'admire, dans le ſtyle de M. Paſcal, la juſteſſe des expreſſions, l'élégance des tours, l'exactitude des rapports dans les membres d'une phraſe; & qui n'eſt étonné de ce qu'aucun des mots, dont il ſe ſervoit, il y a près de cent ans, n'eſt hors

d'uſage aujourd'hui ? On admire encore la pureté & la force du ſtyle des *Eſſais de Morale*, & toutes les richeſſes du ſtyle de la *Recherche de la Vérité*. Lorſque M. Rollin ſe mit à écrire en François à 50. ans, on fut étonné qu'un homme qui n'avoit paru juſqu'alors verſé que dans les langues Grecque & Latine, fût ſi habile dans la ſienne : M. Paſcal, M. Nicole, le P. Mallebranche, & M. Rollin, n'ont appris la langue, ni dans les réflexions des Puriſtes, ni dans l'uſage de ce qu'on appelle le beau monde, qu'ils ne fréquentoient point, ni dans l'Académie, dont ils n'étoient pas. Mais comme ils penſoient mieux que d'autres, ils s'exprimoient mieux que d'autres. L'habileté à manier ſa langue, eſt le fruit, non pas de l'étude, mais du génie. Quiconque conçoit profondément, & écrit ce qu'il poſſéde bien, les tours & les expreſſions viennent ſous ſa plume.

Gardons-nous bien d'accuſer de vieilleſſe le ſtyle de Corneille, à cauſe de quelques vieux mots qui s'y trouvent encore : ſoyons perſuadés au contraire que Corneille a contribué auſſi à la perfection de notre langue. Cet eſprit mâle & vigoureux ſçavoit s'exprimer comme il penſoit, & nous pouvons lui appliquer ce que Gravina dit ſur le Dante ; Il ne fait point

de mots nouveaux, & ſon autorité n'a fait paſſer ni *invaincu*, ni *exorable*; mais quelle énergie dans l'expreſſion, & que de mots heureuſement unis enſemble pour la premiere fois!

Quoi qu'*aſpirer* ſignifie prétendre à quelque choſe d'élevé, il l'unit à *deſcendre*, pour dépeindre la vanité de l'ambition de l'homme.

Il ſe raméne en ſoi n'ayant plus où prétendre,
Et monté ſur le faîte, *il aſpire* à deſcendre. *Cinna.*

Avec quelle force il nous peint les trois favoris du vieux Galba! Ses expreſſions ſont encore plus fortes que celles de Tacite. *Servorum manus avidas, & tanquam apud ſenem feſtinantes.*

Je les voyois tous trois ſe hâter ſous un maître,
Qui chargé d'un long âge, a peu de tems à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empreſſer ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment. *Othon.*

Quel autre avoit dit avant lui, *dévorer un regne?* Quelle hardieſſe d'expreſſions, pour dire qu'Attila ne peut plus parler, parce que le ſang le ſuffoque;

Ce n'eſt plus qu'en ſanglots qu'il dit ce qu'il croit dire.

& dans cette même Tragédie,

Quoi ! ta vertu qui craint de trop paroître au jour,
Attend, les bras croisés, qu'il t'immole à ton tour.

Attila.

il faut un Corneille pour dire une vertu *qui attend les bras croisés*, & pour dire encore des *chefs en idée*. Sertorius dit à Pompée qu'il sera son Lieutenant, & Pompée lui répond :

De pareils Lieutenans n'ont des chefs qu'en idée.

Je ne crains point que le reproche que Gravina fait aux successeurs du Dante, d'avoir énervé la langue Italienne, en ne parlant que d'amour, soit jamais fait au successeur de Corneille. Loin qu'il ait énervé la langue Françoise, voici le jugement que porte de son style un Poëte *, dont l'éloge n'est pas suspect, & dont les termes sont remarquables. *Il s'étoit fait*, dit-il, *par une intelligence particuliere, une langue qui n'appartenoit qu'à lui seul. Combien d'alliances de mots, inusitées jusqu'à lui, dont on n'a presque pas apperçu l'audace ? Ce qu'il inventoit sembloit plutôt manquer à la langue que la violer.* Nous ne sentons plus aujourd'hui, parce que

* *La Mothe, Discours sur la Tragédie.*

nous y sommes accoutumés, ces alliances de mots, qui furent d'abord *une audace*. En voici quelques exemples.

Chatouiller la foiblesse du cœur.

Ce nom de Roi des Rois, & de Chef de la Gréce,
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
Iphig.

Une *servitude* qui *fatigue* le tyran même,

Leur prompte servitude a fatigué Tibére.

parce qu'en effet, comme dit Tacite, *Tiberium tam projectæ servientium patientiæ tædebat.*

Avertir la cour de nous *quitter.*

Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez pas la cour de vous quitter. *Brit.*

Sentir son cœur qui s'*éloigne de soi.*

Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner.
Beren.

Dicter un *silence.*

Sa réponse est dictée, & même son silence. *Brit.*

Affliger la misére.

J'ai tantôt sans respect affligé sa misére. *Iphig.*

Quoiqu'on puisse demander comment *un naufrage* peut être *élevé au-dessus d'une*

gloire, on ne s'apperçoit pas dans ces Vers de Mithridate, de cette alliance de mots, parce que tout eſt clair.

Et qu'il n'eſt point de Rois, s'ils ſont dignes de l'être,
Qui ſur leur trône aſſis n'enviaſſent peut-être
Au-deſſus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.

Si l'on me demande à qui il eſt permis d'écrire de cette maniere, je répondrai que c'eſt à celui qui a ſçu la faire approuver.

Nous diſons à la mort du dernier deſcendant d'un homme illuſtre, que ſa maiſon eſt éteinte ; mais nous ne diſons pas que le chef de cette maiſon eſt éteint : cependant lorſque le grand Prêtre, dans Athalie, fait eſpérer que Dieu, un jour, doit tirer Joas du tombeau,

Et de David éteint rallumer le flambeau.

Cette épithéte qui accompagneroit mal tout autre nom, ſemble faite pour celui de David, la lumiere d'Iſraël, d'où doit ſortir la lumiere des nations.

Cette expreſſion, *marcher ſon égal*, ne conviendroit pas entre deux rivaux communs ; entre deux grands Prêtres, elle rend l'*Incedo Regina* de Virgile.

Je ceignis la thiare, & marchai ſon égal.

Lorſque Longe-Pierre, dans ſa Médée, a dit ſur les liens du ſang,

Nœuds tout-puiſſans, on ne vous rompt jamais,
Et l'on n'efface point d'ineffaçables traits,

il a voulu imiter ce Vers d'Athalie, *pour réparer des ans, l'irréparable outrage*, & il a fait voir dans cette imitation, qu'il ignoroit l'uſage d'un mot mis à ſa place.

Une ſeule épithéte, ſuivant qu'elle eſt placée, dit beaucoup plus que bien des mots, comme dans ce Vers de la Tragédie de Bérénice.

Dans l'Orient deſert, quel devint mon ennui !

La vivacité de la Poëſie rend frequens dans la nôtre, ces tours que nous nommons des Galliciſmes, dont on ſçait que le même Poëte a fait tant d'uſage ; & l'on admire ſouvent ces tours, quoiqu'on n'y trouve pas une exacte conſtruction.

Ne contraignons point les habiles Poëtes, ni même les habiles Orateurs à ſuivre timidement une ſyntaxe timide. C'eſt à eux à parler en maîtres. Les régles ſont établies pour qu'on écrive bien ; ceux qui ſçavent bien écrire n'ont pas beſoin d'elles. *Eſt quædam negligentia diligens*.

dit Cicéron. Ce qu'on croit faute, eſt quelquefois ce que le même Cicéron appelle *non ingratam negligentiam hominis de re magis quàm de verbis laborantis.* C'eſt ce que je pourrois prouver par un grand nombre d'exemples tirés des Oraiſons Funébres de M. Boſſuet ; mais pour ne point quitter les Poëtes, ce Vers d'Hermione, dans Andromaque,

Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait fidelle ?

celui de Mithridate,

Et mes derniers regards ont vû fuir les Romains.

& celui de Malherbe, que Boileau répétoit ſouvent dans ſa vieilleſſe,

Je ſuis vaincu du tems, je céde à ſes outrages.

ſeroient tous trois moins beaux, s'ils étoient plus réguliers. Les hardieſſes, qui ſans ôter à la phraſe ſa clarté, la rendent plus vive, ſont favorables dans la Poëſie, qui rejette ſouvent l'exactitude grammaticale. Ce n'eſt pas que je veuille que la langue Poëtique ſoit ſans régles. Le principe de Boileau eſt certain,

Sans la langue, en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un méchant Ecrivain.

On doit obéir aux régles; mais cette obéiſſance n'eſt point un eſclavage pour ceux qui cherchent à plaire dans une langue vivante, parce que tant qu'elle eſt ſoumiſe à l'uſage, elle peut recevoir des exceptions à ſes régles, & qu'elle les reçoit ſurtout des Auteurs, qui l'ayant étudiée avec ſoin, ſe ſont acquis ſur elle une eſpéce d'autorité dont ils n'uſent qu'à ſon avantage; & quand nous jugeons ces Auteurs ſur la ſeule rigueur des régles, il nous arrive ſouvent de condamner ce qui n'eſt pas condamnable.

Je ne puis, à cette occaſion, me diſpenſer de parler de deux Ouvrages connus; le rapport qu'ils ont à cette matiere m'y oblige.

§. Obſervations ſur le Livre intitulé, Notes Grammaticales ſur les Tragédies de R. *& ſur la Réponſe à ce Livre, intitulée*, R. vengé.

Lorsque le premier Ouvrage parut, quelques Lecteurs furent étonnés qu'un Poëte, dont ils avoient entendu vanter la pureté de ſtyle, eût cependant donné lieu à tant de Notes critiques. Les uns me dirent qu'il étoit de mon devoir de prendre ſa défenſe; les autres, au contraire, ſoutinrent que je ne pouvois me charger de

cette cauſe, parce qu'il s'agiſſoit, diſoient-ils, d'un Auteur qu'il ne m'etoit permis ni de louer, ni de reprendre.

Ce dernier ſentiment ſeroit vrai, ſi ſes Tragédies n'étoient expoſées au jugement du public que depuis quelques années : comme le ſuccès en ſeroit encore incertain, ce ſeroit à moi à l'attendre en ſilence ; mais aujourd'hui le jugement eſt prononcé, & lorſque des Ouvrages d'eſprit vivent avec gloire depuis quatre-vingts ans, * on ne doit plus douter qu'ils ne ſoient du petit nombre de ceux que le tems a marqué du ſceau de ſon approbation. Il ne s'agit donc plus d'examiner ſi ces Tragédies ſont dignes d'eſtime ou non: le tems, ce ſouverain juge, a fait cet examen ; ainſi je puis, comme un autre, remarquer les beautés qui ont rendu leur ſuccès conſtant ; & je puis auſſi remarquer, à ce que je crois, puiſqu'aucune production de l'eſprit humain n'eſt parfaite, ces fautes legéres,

Quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. *Hor.*

Ces fautes ne font point de tort à la réputation de l'Auteur ; & loin que l'intention de M. l'Abbé d'Olivet ait été de la

* *Andromaque fut jouée en 1668.*

diminuer, l'exactitude avec laquelle il ſuit cet Auteur pas à pas, prouve l'eſtime qu'il en fait.

Le fils de Cicéron qui n'eſt connu que par la violence qu'il exerça contre un homme qui parloit mal de ſon pere, fut d'autant plus condamnable en cette occaſion, qu'on ne doit jamais s'offenſer des diſcours d'un ennemi mépriſable. Les jugemens dictés par la jalouſie, ou par l'ignorance, ne peuvent nuire aux bons Ouvrages, qui reçoivent au contraire un nouveau luſtre des critiques les plus ſévéres, quand elles ſont éclairées.

Si nos célébres Auteurs revenoient parmi nous, charmés de voir toujours leurs Ecrits entre nos mains, quel plaiſir auroient-ils de ſe voir cités encore au tribunal de la Critique? Ils ſe ſoumettroient ſans peine à des cenſures où l'envie n'a plus de part, comme à la naiſſance de ces Ouvrages, & ils avoueroient des négligences que peut-être ils n'oſoient avouer pendant leur vie, quoiqu'en ſecret ils s'en fiſſent des reproches.

Les grands hommes ſont ceux qui apperçoivent le mieux leurs fautes, & qui ſe les pardonnent le moins. *Les critiques que je crains le plus, ſont celles que je me fais à moi-même*, diſoit Boileau. Celui qui approche le plus près de la perfec-

tion, voit mieux que les autres ce qui lui manque pour y atteindre ; & comme il travaille toujours pour y arriver, il eſt toujours mécontent de lui-même. Virgile, en mourant, condamna au feu, un Ouvrage admirable à nos yeux, & imparfait aux ſiens. Ovide ſe plaint de ce qu'on lui a enlevé ſes Métamorphoſes ſans lui laiſſer le tems d'y mettre la derniere main. Le Taſſe corrigeoit ſans ceſſe ſa Jéruſalem ; & emporté même par un excès de ſévérité, il défigura ſon Poëme, en voulant y apporter une trop grande réforme. La mort empêcha l'Arioſte d'exécuter le deſſein qu'il avoit de corriger ſon Roland. Sannazar, qui étoit, ſuivant l'Auteur de ſa vie, *Lucubrationum ſuarum triſtis ac moroſus cenſor*, laiſſa vingt ans ſous la lime ſon Poëme *de partu Virginis*. Dans les examens que Corneille a fait de ſes Tragédies, on voit par les endroits qu'il s'attache à juſtifier, qu'il eſt comme ces peres qui parlent avec avantage de ceux de leurs enfans, dont ils ſont quelquefois le moins contens ; & qui par une tendreſſe naturelle, cherchent à en cacher les défauts. Les Notes Grammaticales de M. l'Abbé d'Olivet auroient été moins nombreuſes, ſi nous n'avions pas perdu un exemplaire des Tragédies qu'il a critiquées : cet exemplaire, que l'Au-

teur avoit rempli de corrections, fut brulé par ſon ordre deux jours avant ſa mort: il crut devoir faire alors à la Religion le ſacrifice d'un travail qui n'avoit pour objet qu'une gloire frivole. Il ne fut jamais du nombre de ceux que l'amour propre aveugle ſur leurs productions, puiſque dans ſa jeuneſſe il ſacrifia à une ſage réflexion de Boileau, une Scéne entiere de Britannicus, quoique cette Scéne, qui n'a jamais été imprimée, & que je rapporterai dans une autre occaſion, répondît par les ſentimens & par la verſification au reſte de la Tragédie.

Soyons donc perſuadés que rien n'eſt parfait, & que l'attention continuelle que les Ecrivains, jaloux de leur réputation, donnent aux différentes parties de leurs Ouvrages, eſt cauſe qu'occupés uniquement des choſes importantes, ils laiſſent quelquefois échapper des fautes de ſtyle: dans le même Ouvrage où Boileau recommande un ſi grand reſpect pour la langue, en déclarant que la pompe d'un Vers n'excuſe pas un ſolléciſme, il en laiſſa lui-même ſubſiſter un, dont pendant trente ans, ni ſes amis, ni ſes ennemis s'apperçurent. Au lieu de dire *que vos mœurs peintes dans vos Ouvrages*, il avoit laiſſé ſubſiſter dans toutes les éditions, *que votre ame & vos mœurs peints dans tous vos Ouvrages*.

Convaincu de ces négligences qui échappent aux Ecrivains les plus attentifs, lorſque M. l'Abbé Desfontaines oppoſa à M. l'Abbé d'Olivet ſa Réponſe intitulée *R. vengé*, malgré toute la reconnoiſſance que je lui devois, il me parut un défenſeur quelquefois trop zélé, & je trouvai que ces deux adverſaires alloient trop loin, que l'un critiquoit avec trop de ſévérité, & que l'autre juſtifioit avec trop d'indulgence. Heureux ſans doute les Ecrits qui, ſi long-tems après leur naiſſance, méritent un pareil critique, & un pareil vengeur. Je crois auſſi que, ſans faire aucun tort à ces mêmes Ecrits, on y peut reconnoître quelques petites fautes, comme dans ces Vers.

Ne vous informez pas ce que je deviendrai....
Mais comme vous ſçavez, malgré ma diligence,
Un long chemin ſépare & le camp & Byſance.

Bajazet.

Mais je ne réprendrois pas ce Vers de Bérénice,

Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornemens.

à la place duquel il étoit ſi aiſé de mettre celui-ci : *Que m'importent, hélas ! tous ces vains ornemens !* ni ce Vers d'Andromaque,

Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

qu'il étoit si aise de rendre plus correct, en disant, *Me vois-je condamnée ?* parce que ceux de l'Auteur me paroissent beaucoup plus vifs, & que vouloir gêner ainsi nos Ecrivains, c'est moins leur faire tort qu'à la langue même, qui deviendroit trop timide, si on la resserroit toujours dans de telles entraves. On doit lui laisser une sage liberté. Nos grands Poëtes n'en abusent pas : & lorsque nous voyons que ni la contrainte de la mesure, ni celle de la rime, n'a exigé d'eux un tour qui ne paroît pas exact, nous devons croire qu'ils l'ont employé moins pour se donner des libertés, que pour en donner à la langue, qui leur a obligation de ces fautes apparentes que relève un Grammairien, qui n'est que Grammairien.

Lorsqu'on reprend ce Vers dans Mithridate, *Et des indignes fils qui n'osent le venger*, j'avoue la faute, & je crois que l'Auteur, par l'indifférence qu'il a toujours eue pour les éditions de ses Oeuvres, y a laissé subsister la faute d'impression de la premiere, dans laquelle on avoit dû mettre, *& deux indignes fils* ; mais quand des Puristes critiquent ces Vers,

Je ne me pique point du scrupule insensé
De benir mon trepas quand ils l'ont prononcé.
Bajazet.

parce qu'on ne dit pas *prononcer le trépas*, mais l'arrêt du trépas, de même que quand ils critiquent ceux-ci,

Et deja quelques-uns couroient épouvantés
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportés.

parce que la syntaxe demande *qui les avoient apportés*, je crois qu'on peut leur répondre, ce que répondoit Boileau à de pareils critiques, *Vous n'entendez point la Langue Poëtique.*

On peut remarquer, par exemple, sur ces deux Vers d'Athalie,

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os & de chair meurtris, & traînés dans la fange,

que si l'épithéte *meurtris* se rapporte à *chair*, elle ne doit être ni au masculin, ni au pluriel, & qu'elle ne peut se rapporter à *os*, parce qu'on ne dit point des os meurtris. Pour moi je ne la rapporte à aucun des deux mots séparément, mais à tous deux à la fois, & je crois que le Poëte a voulu par cette espéce de confusion, peindre celle dont il parle; & de même dans ces Vers, *Allez, sacrés vengeurs de vos Princes meurtris*, je crois que quand il rend au verbe *meurtrir* son ancienne & naturelle signification, il rappelle à dessein ce vieux mot, parce que les vieux

mots ſont quelquefois nobles en Vers, comme le dit Quintilien, *dignitatem dat antiquitas.*

Ce que nos bons Poëtes ont fait, ne doutons pas que ceux de l'antiquité ne l'ayent fait auſſi. Horace, qui n'inventoit pas des mots nouveaux, eſt cependant appellé par Quintilien *verbis feliciſſime audax*, & ſon ſtyle paroît à Pétrone *curioſa felicitas.* Il a mérité ces éloges par ſon habileté à inventer des tours heureux, & confirmés à la vivacité de la Poëſie.

Les Poëtes n'ont pas ſeuls ce privilége: les Orateurs, emportés par le feu de leur éloquence, ſont quelquefois auſſi hardis. M. Boſſuet, le Démoſthéne de la France, tantôt raméne à deſſein un vieux mot, comme, *ô nuit deſaſtreuſe*, tantôt rend noble un mot qui ne l'eſt pas ordinairement comme *fracas.* Dans cette réflexion ſur l'Hiſtoire Univerſelle, *Quand vous voyez les Aſſyriens, les Médes, les Perſes, les Grecs & les Romains, tomber, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, ce fracas effroyable, &c.* On croit entendre un fracas d'empires qui tombent; & quand il dit dans une Oraiſon funébre, *Sortez du tems & du changement, aſpirez à l'Eternité*, on entend qu'il veut dire *détachez-vous des choſes temporelles*, & on ſent qu'il le dit beaucoup mieux.

Les expreſſions doivent ſouvent leur beauté à la vivacité de la paſſion qui les fait employer. Boileau défendoit ces Vers de ſon Art Poëtique : *Approuve l'eſcalier tourné d'autre façon*, par l'exemple de celui d'Hermione, *Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait fidelle ?* La même défenſe ne me paroît pas convenir à tous les deux, parce que celui-ci eſt mis dans la bouche d'une femme emportée par la colere, qui peut ſacrifier à ſa vivacité quelques liaiſons ordinaires ; mais l'autre eſt dit ſans paſſion, dans un récit que fait le Poëte. Cependant ce qu'il écrivoit à ce ſujet à ſon Commentateur mérite attention. *Ces ſortes de petites licences de conſtruction, non-ſeulement ne ſont pas des fautes, mais ſont même aſſez ſouvent un des plus grands charmes de la Poëſie, principalement dans les narrations, où il n'y a point de tems à perdre. Ce ſont des eſpéces de Latiniſme dans la Poëſie Françoiſe, qui n'ont pas moins d'agrémens que les Helléniſmes dans la Poëſie Latine.*

Ces réflexions doivent rendre plus circonſpects ceux qui aiment tant à critiquer. Ils ſont maintenant en grand nombre. Nous devenons trop difficiles, & nous nous attachons trop à critiquer les Ouvrages du ſiécle précédent, ce qui nous eſt plus facile, que de leur oppoſer

des Ouvrages auſſi parfaits. Quand je vois tant d'acharnement contre Boileau, qu'on voudroit pouvoir raïer du nombre de nos Poëtes, ce n'eſt pas pour Boileau que je crains, je crains pour nous-mêmes, & j'appréhende que cet eſprit philoſophique, que nous voulons étendre ſur-tout, n'éteigne parmi nous le génie. A force de raiſonner ſur la Poëſie, nous n'en aurons plus. Que de ſentimens ſinguliers a-t-on avancé depuis quelques annees ! On a oſé ſoutenir que la rime étoit un ornement frivole, & qu'il falloit élargir la chaîne, ſi on ne pouvoit pas la rompre entiérement : on a cité à ce ſujet l'exemple des Anglois, & des Italiens modernes. Tantôt on a prétendu qu'il y avoit des Poëmes en Proſe, & que la verſification n'étoit pas néceſſaire à la Poëſie ; tantôt, enfin, on a avancé que l'harmonie de la verſification n'étoit qu'un préjugé. Le Chapitre ſuivant fournira des réponſes à ces étonnans Paradoxes.

CHAPITRE IV.

DE LA VERSIFICATION.

UN arrangement plus vif & plus concis, & un ſtyle plus rempli d'images & de figures, que ne l'eſt le diſcours ordinaire, ne ſuffit pas à la Poëſie : elle doit être encore renfermée dans l'étroite priſon d'une meſure preſcrite. Je vais donc chercher les raiſons qui ont engagé les hommes à captiver ainſi les penſées, & examiner pourquoi ils ſe ſont forgés des chaînes volontaires, qu'ils ont rendues ſi néceſſaires, que la Poëſie eſt inſéparable de la Verſification.

Quoique l'une ſoit l'ouvrage de la nature, & que l'autre ſoit l'ouvrage de l'art, leur union eſt devenue inſéparable; parce que l'art ne fait que ſuivre les intentions de la nature, quand il en perfectionne les ouvrages. La Muſique fut d'abord ſans régles. Des tranſports de joie inſpirerent

les chants ; & pour rendre ces chants harmonieux, l'art en vint régler la cadence. Des transports pareils inspirerent la Poësie naturelle, c'est-à-dire, un discours plein de figures hardies & d'expressions vives : l'art pour rendre ce discours plus harmonieux vint en régler la mesure, & par les mêmes raisons qu'il avoit établi les loix de la Musique, il établit celles de la Versification.

Ne nous imaginons pas que le caprice ait inventé ces régles, & qu'on ne les ait imposées aux Poëtes que pour leur rendre leur travail plus difficile. Ce paradoxe a été avancé par des personnes qui ont prétendu que dans les loix de la Versification, on avoit moins consulté la beauté qui plaît, que la difficulté qui étonne, ensorte que, suivant leur sentiment, nous n'admirons les Vers que parce que nous admirons la peine qu'ils ont coutée à l'Auteur, & notre plaisir ne consiste que dans la réflexion que nous faisons sur la difficulté vaincue.

L'expérience détruit tous les jours cette opinion. Il est plus aisé de danser sur la terre, que sur une corde tendue en l'air. Cependant la grace d'un Danseur ordinaire nous fait plus de plaisir que l'adresse d'un Danseur de corde. Ce dernier nous étonne, mais le plaisir qu'il

nous cauſe ne nous arrête pas long-tems, & nous eſtimons médiocrement le mérite de celui qui nous le procure. Qu'un homme exécute parfaitement ſur un inſtrument une piéce de Muſique très-difficile, mais ſans harmonie, nous vanterons l'habileté de la main qui exécute, mais nos oreilles ſeront mécontentes. Ce n'eſt pas ce qui nous étonne qui nous procure du plaiſir, mais ce qui nous affecte.

Si nous n'admirions les Vers qu'à cauſe de la difficulté vaincue, en multipliant les difficultés de la Verſification, on auroit auſſi multiplié les ſujets d'admiration. Le contraire eſt arrivé. On a toujours mépriſé ces Vers Tecniques, enfans du mauvais goût; les Rophaliques, Rétrogrades, Leonins, Numeraux, Soladiques, Acroſtiches, &c. & ces Piéces anciennes (car le mauvais goût eſt de tous les tems) que leurs formes myſtérieuſes ont fait nommer, la *flute*, l'*autel*, l'*œuf*, les *aîles*, la *hache*, &c. que leur antiquité ne rend pas plus reſpectables. Nous avons eu, auſſi-bien que les Anciens, nos puérilités poëtiques: on eſt fâché de voir Marot digne d'un meilleur ſiécle, chercher des rimes artificielles, & tantôt répéter au commencement d'un Vers le dernier mot du précédent.

Dieu

Dieu gard ma maîtreſſe & régente,
Gente de corps & de façon.
Son cœur, &c.

tantôt finir ſes Vers par des ſyllabes répétées.

Ma blanche Colombelle belle,
Souvent je vais priant, criant;
Mais deſſus la cordelle d'elle, &c.

Nos bouts rimés, depuis leur défaite chantée par Sarrazin, n'ont plus amuſé que des eſprits très-oiſifs. Nos Lays, Virelays, Ballades & Rondeaux, n'ont eu qu'une mode paſſagere. Les Danſes, qui donnerent peut-être la naiſſance à ces petites Piéces, furent auſſi la cauſe de leurs refrains, qui n'ont par eux-mêmes aucune grace; & ſi quelques anciens Rondeaux ſe ſont ſauves du naufrage, ſi Rouſſeau en a fait quelques-uns qui nous plaiſent, ils doivent leur bonheur à un mérite véritable, plutôt qu'à la froide répétition d'un mot, qui ne pouvoit faire plaiſir qu'au tems de Benſerade. A la tête des Comédies de Plaute, on en trouve les argumens en acroſtiches, qui ſont très-anciens, & peut-être de Plaute même. Un miſérable faiſeur de Vers Latins, qui s'appelloit *Petrus Porcius*, fit une Piéce de deux cents Vers, dont tous les mots com-

mençoient par la lettre P, & un Religieux en dédia une à Charles le Chauve, dont chaque mot commençoit par la lettre C. Les Poëtes Perſans, au rapport de Chardin, cherchent une beauté toute oppoſée à celle-ci. Ils compoſent des Piéces dans leſquelles l'entrée eſt interdite à une lettre de l'alphabet. Un de ces Poëtes liſoit au Roi un Poëme dans lequel la lettre A ne ſe trouvoit jamais. Le Roi, que la Piéce ennuyoit, dit au Poëte qu'il eût mieux fait de retrancher encore les autres lettres.

Nos Poëtes fameux n'ont point perdu leur tems dans des travaux puériles : il paroît même qu'ils ont fort négligé le Sonnet, autrefois ſi eſtimé. S'il a mérité de l'être, ce n'eſt point

Parce qu'en deux quatrains de meſure pareille
La rime avec deux ſons frappe huit fois l'oreille,

& que ſes Vers ſont partagés en deux tercets ; mais parce que ce petit Poëme fut conſacré particuliérement à la nobleſſe des penſées, & au choix des mots, juſques là que le retour du même mot y fut défendu ; & quelque éloge que Boileau faſſe d'un Sonnet, il donne l'épithéte de *Biſare* au Dieu qui en inventa les loix.

On dit à ce propos qu'un jour ce Dieu bisarre
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix.

Un Rimeur, qui ne trouvoit point ces loix assez rigoureuses, adressa à Louis XIV. un Sonnet en acrostiches & en échos. C'est acheter bien chérement le mépris.

Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.

Tout ce qui sent l'artifice ne peut plaire, parce que rien n'est beau que ce qui imite la nature, dans le sein de laquelle nos plaisirs prennent leur source. Les loix de la Versification en sont sorties, & c'est dans cette source que je vais chercher la cause du plaisir qu'elle nous procure.

Notre ame & notre corps sont si étroitement unis ensemble, que leurs plaisirs & leurs peines sont presque toujours inséparables. Les paroles frappent d'abord nos oreilles qui sont chargées de les recevoir, & de les faire arriver à l'ame : il faut donc que pour y arriver heureusement, & en être bien reçues, elles soient agréables à celles qui sont chargées du soin de les introduire. Si elles déplaisent dans le vestibule, dit Quintilien, elles ne seront pas introduites. *Nihil intrare potest in affectum, quod*

in aure velut quodam veſtibulo ſtatim offendit. La néceſſité de plaire aux oreilles eſt donc indiſpenſable ; mais comme elles ſont difficiles, dédaigneuſes, & même inconſtantes, que les mots qui leur ont plu pendant un tems, quelquefois dans un autre tems peuvent les choquer, ce ſont ces caprices différens qu'étudient ceux qui veulent nous plaire, & l'étude qu'ils en ont faite, a donné lieu aux régles de la verſification, qui ne tend qu'à la perfection de l'harmonie.

Le bruit d'un eau qui tombe d'un rocher, fait un certain plaiſir à notre oreille, par la meſure qu'elle obſerve dans ſa chûte ; mais l'uniformité de cette même meſure nous endort ſi nous l'écoutons long-tems. L'harmonie des ſons conſiſte dans le rapport qu'ils ont entre eux : ſi ce rapport étoit uniforme il ſeroit ennuyeux ; leur variété en rend le plaiſir plus durable. Quand les ſons expriment des penſées, ils doivent non-ſeulement avoir entr'eux ce rapport juſte & varié qui contente l'oreille: pour contenter encore notre ame, ils doivent avoir un rapport avec les penſées qu'ils expriment. Voilà le fondement de tout ce que je dirai ſur la Verſification.

L'harmonie du diſcours conſiſte donc en deux choſes : dans l'arrangement des mots, ce que j'appellerai l'*Harmonie mé-*

chanique ; & dans le rapport de cet arrangement avec les penſées, ce que j'appellerai l'*Harmonie Imitative*.

L'unique but des régles de la Verſification dans toutes les langues a été la réunion de ces deux harmonies, pour contenter à la fois l'oreille & l'ame. C'eſt ce que je vais tâcher d'éclaircir.

ARTICLE I.

De l'Harmonie Méchanique.

LEs loix de tous les Arts, qui ont pour objet l'imitation, furent le fruit de nos obſervations ſur la nature, *notatio naturæ peperit artem*, dit Cicéron. Les premiers Poëtes chantoient leurs Vers, & les mêmes obſervations qui firent régler la meſure des airs, firent auſſi régler la meſure des paroles qui accompagnoient ces airs. Les régles de la Poëſie & de la Muſique ſortant de la même ſource, eurent la même fin ; mais celles de la Poëſie ne furent pas les mêmes, à cauſe de la différence des langues.

On remarqua d'abord que pour rendre le diſcours harmonieux, il falloit lui donner une meſure, & rendre cette meſure

ſenſible à l'oreille. Le moyen de la rendre ſenſible étoit d'établir des repos dans la prononciation ; ce qui fit établir la céſure, qui eſt commune à toutes les langues. Il ne fut pas ſi aiſé de fixer la meſure : il falloit la régler ou ſur le nombre, ou ſur la valeur des ſyllabes. Les peuples qui purent la régler ſur la valeur des ſyllabes, furent les peuples particuliérement favoriſés des Muſes. Les autres qui, dans leur prononciation, ne faiſoient pas ſentir ſi diſtinctement la valeur de toutes leurs ſyllabes furent obligés de les compter. On fixa le nombre qu'on en donneroit à chaque qualité de Vers, & on releva la ſimplicité de cette méchanique par l'ornement de la rime. Il eſt remarquable que les Chinois, quoique leur langue, par la meſure des ſyllabes & les diverſes inflexions des tons, ſoit la plus muſicale & la plus harmonieuſe de toutes (1), ont cependant réglé leur Poëſie par le nombre des ſyllables & par la rime.

Si dans notre Poëſie Françoiſe nous avons ſuivi les mêmes loix, ce n'eſt qu'après avoir tenté les premieres. Quelques Poëtes, dans le ſeiziéme ſiécle, aveuglés

(1) C'eſt ce que M. Freret aſſure dans ſa Diſſertation imprimée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome 3.

par une fauſſe érudition, entreprirent de donner à notre Poëſie une meſure pareille à celle des Grecs & des Latins. Ils firent voir en François des Vers héxamétres, pentamétres & ſaphiques; mais leur travail ne ſervit qu'à faire connoître que l'art travaille en vain, quand il s'écarte de la nature. On ne peut contraindre une langue à recevoir une harmonie qui ne lui convient pas.

Cette obligation à régler nos Vers par le nombre des ſyllabes, nous força à n'avoir pour ainſi dire, que deux ſortes de Vers, le grand Vers, dont la céſure partage l'Hémiſtiche, & le petit Vers, qui ſemble deſtiné à la Poëſie Lyrique, dont la vivacité demande les Vers plus courts. Les Grecs & les Romains plus riches que nous, outre l'héxamétre majeſtueux, conſacré au Poëme Epique, le pentamétre deſtiné à la plainte, & l'iambe au Poëme Dramatique, avoient encore différens Vers pour la Poëſie Lyrique: l'alcaïque plein de force, le ſaphique plein de douceur, & le phaleuque fait pour le badinage. Je n'en dirai pas davantage, parce qu'il eſt inutile de nous arrêter à admirer des richeſſes que nous ne pouvons poſſéder. Revenons aux nôtres: tâchons d'en connoître le prix, & examinons quel eſt l'ornement de notre rime.

§. *De la Rime.*

MALGRE' les plaiſirs que nous procure la Rime, elle a parmi nous beaucoup d'ennemis, & le nombre en augmente tous les jours. Lorſque nos grands Poëtes s'en ſont plaint, comme ils lui ſont toujours reſtés fidéles, on a regardé leurs plaintes comme celles des amans, qui, en accuſant la peſanteur de leurs chaînes, les veulent toujours porter. Boileau, qui appelloit cette Rime *Ouinteuſe*, pouvoit bien dire d'elle, ce que Tibulle diſoit de Délie, *perfida, ſed quamvis perfida, cara tamen.* Les plaintes qu'on fait contre elle aujourd'hui ſont d'une nature différente.

« Pourquoi, dit-on, regarder comme » un ornement un ennuyeux tintement de » finales monotones, froide & puérile in- » vention des peuples du Nord, chez leſ- » quels tout eſt auſſi glacé que le climat? » Le retour des mêmes ſons que les Grecs » & les Romains, maîtres de la délica- » teſſe, évitoient avec ſoin, n'a jamais » pû plaire qu'à des peuples groſſiers. Si » par reſpect, pour l'antiquité de la loi, la » Rime eſt malheureuſement néceſſaire à » notre foible Poëſie, oſons du moins la » rendre plus facile. Ne ſommes-nous pas » déja aſſez accablés de notre chaîne?

» pourquoi vouloir encore l'appéſantir ?
» Les Anglois & les Italiens, qui dans
» pluſieurs occaſions ſecouent le joug, ſe
» moquent de notre conſtance ; & lorſque
» dans nos ouvrages ſérieux ils trouvent
» pluſieurs Rimes riches, ils regardent
» cette richeſſe comme une affectation ri-
» dicule. «

Telles ſont les déclamations qu'on répéte ſans ceſſe ; & il eſt fâcheux que l'illuſtre Auteur du Télémaque ait enhardi nos beaux Eſprits à tenir ce langage. C'eſt ainſi qu'il parle de la Rime dans ſa Lettre ſur les travaux de l'Académie : *Notre Verſification perd plus, ſi je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les Rimes : elle perd beaucoup de variété, de facilité & d'harmonie.... La Rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui eſt ennuyeuſe, & qu'on évite dans la Proſe, tant elle eſt loin de flatter l'oreille.... Je n'ai garde néanmoins de la vouloir abolir : ſans elle notre Verſification tomberoit ; mais je crois qu'il ſeroit à propos de mettre nos Poëtes plus au large.*

N'avons-nous donc pas déja aſſez de Rimeurs, & pourquoi les mettre au large ? ils ne s'y mettent que trop depuis quelque tems : leur exemple rendra leurs ſucceſſeurs encore plus hardis : quand on a commencé à élargir ſa chaîne, on va

bientôt jusqu'à la briser tout-à-fait. Ceux qui secoueront le joug de la Rime, se diront autorisés par des Poëtes Italiens & Anglois, dont les Vers, quoique non rimés, ont été bien reçus; & si Apollon ne nous protége, notre Poësie déja ébranlée, tombera entiérement. Il s'agit donc de répondre à ces accusations, & de faire voir que M. de Fenelon, quoique si habile dans le style poëtique, n'a pas bien parlé de notre Versification, dans laquelle il n'eût pas réussi selon les apparences, comme on en peut juger par l'Ode qu'on a imprimée à la fin de son Télémaque.

La premiere réponse est l'exemple des grands Poëtes de l'Italie & de la France. L'Arioste, le Tasse, le Dante & Pétrarque se sont soumis au joug sans paroître esclaves, & seront toujours les premiers Poëtes de leur nation. Les premiers Poëtes de la nôtre ont été de scrupuleux observateurs de la Rime, mais jamais ses esclaves : loin d'être gênés par elle, il semble que ce soit elle qui leur obéisse, & qui vienne à leurs ordres. Pourquoi leurs successeurs, s'ils veulent mériter de l'être, demanderont-ils des priviléges dont leurs maîtres n'ont pas eu besoin ? voit-on que l'Auteur d'Athalie aille chercher bien loin les Rimes les plus riches ?

Par moi Jérusalem goûte un calme profond,
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
Comme au tems de nos Rois, désoler ses rivages.
Le Tyrien me traite & de Reine & de sœur,
Enfin de ma maison le superbe oppresseur,
Qui vouloit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jehu, tremble dans Samarie, &c.

L'oreille est satisfaite par la consonance de ces syllabes qui viennent terminer les Vers si naturellement, qu'il ne paroît pas qu'on les appelle. Si des Italiens & des Anglois ne sentent pas l'agrément de cette consonance, nos Poëtes ne travaillent pas pour des oreilles étrangeres qui ne peuvent être les juges de notre harmonie. Je suppose qu'au lieu de lire ainsi ces Vers de Boileau,

Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épics chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trésors submergés

on les lise de cette maniere :

Cérès s'enfuit conſternée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épics chargés,
Et ſous les urnes fangeuſes
Des hyades pluvieuſes
Tous ſes tréſors emportés.

Ce changement de trois mots qui ne frappera point une oreille étrangere, frappera ſi fort nos oreilles délicates, qu'elles ne retrouveront plus l'harmonie de cette Strophe.

Après avoir oppoſé aux ennemis de la Rime l'exemple de nos fameux Poëtes, je crois qu'on peut leur oppoſer de ſolides raiſons.

La Rime, qui placée à la fin des Vers, en rend la chute plus marquée, & tient l'attention ſuſpendue juſqu'au retour du même ſon, loin d'être un tintement ennuyeux, forme une conſonance qui a été de tout tems agréable à preſque tous les peuples. Je ſuis étonné d'entendre répéter ſi ſouvent à des gens de Lettres, que la Rime eſt une invention des peuples du Nord dans les ſiécles d'ignorance, puiſqu'elle n'a jamais été tant recherchée que dans l'Orient. (1) Tous les Sçavans con-

(1) Voyez la Diſſertation de M. Fourmont ſur la Poëſie des Hébreux, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome 4.

viennent aujourd'hui que la Poëſie des Hébreux eſt pleine de Rimes. Nous pouvons à celles des anciens Hébreux joindre celles des Perſes, des Chinois, des Tartares, des Afriquains, & de pluſieurs peuples de l'Amérique : ce plaiſir eſt donc commun aux peuples de l'Orient comme à ceux du Nord. Il eſt vrai que ceux-ci, dans les ſiécles d'ignorance, rechercherent la Rime juſqu'au ridicule excès de régler par elle leurs Vers Latins ; & ſans cette affectation pluſieurs de nos anciennes Proſes paroîtroient plus belles. Les Romains étoient trop riches de leur propre fonds pour avoir beſoin de cet ornement ; cependant ils ne le haïſſoient pas à la céſure du Vers : loin de l'éviter toujours, comme l'a cru Voſſius, qui a prétendu que Virgile, en diſant *timidi damæ*, quoique *dama* ſoit féminin, avoit voulu éviter la Rime dans ce Vers, *cùm canibus timidi venient ad pocula damæ.* Virgile a-t-il évité la Rime dans tant de Vers ?

Cæsâ jungebant fœderâ porcâ.
Turnus ut infractos adverſo marte Latinos
Et premere & laxas ſciret dare juſſus habenas.

Lucain eût-il commencé ſon Poëme par une Rime très-marquée, ſi la Rime eût choqué les oreilles Romaines ?

Bella per Emathios pluſquàm civilia campos.

Enfin Tibulle, l'harmonieux Tibulle, la recherche à la céſure du Vers pentamétre. On compte juſqu'à vingt-cinq Vers rimés dans ſa troiſiéme Elégie.

Quin fleret, noſtras reſpiceretque vias....
Tellus in longas eſt patefacta vias....
Ipſa Venus campos ducet in Elyſios....
Floret adoratis terra benigna roſis....

Des Rimes ſi fréquentes dans une petite Piéce, compoſée par un Verſificateur auſſi délicat, nous prouve que les oreilles Romaines étoient flattées de cette conſonance ſobrement ménagée.

Elle doit être ménagée par nous-mêmes ; elle nous déplait à la céſure des grands Vers, & nous fatigue lorſque les Vers ſont ſi courts, qu'ils n'ont plus de meſure ſenſible, comme dans ceux de Scaron,

Sarrazin,
Mon voiſin, &c.

ou dans ceux-ci faits contre la Rime même.

Cher Hilas,
Je ſuis las

De l'eſcrime
De la Rime.
Tous ſes traits,
Sans attraits,
M'évertuent
Et me tuent :
Ses appas
Sont-ils pas
Une amorce,
Dont l'écorce
Te ſéduit
Jour & nuit, &c.

Une longue Piéce en Vers pareils ſeroit tres-fatiguante, parce que les Vers étant trop courts pour être cadencés, la rime ne ſert qu'à les faire ſautiller, & c'eſt alors qu'elle n'eſt qu'un tintement ennuyeux & puérile, quelque riche qu'elle ſoit.

Nous mépriſons auſſi avec raiſon le retour affecté des mêmes Rimes. L'affectation & la beauté ne s'accordent pas. Ce badinage ſans agrément, ſi recherché par Chapelle & l'Abbé de Chaulieu, ne l'a été ni par La Fontaine, ni par Rouſſeau. Le retour précipité des mêmes ſons fatigue ; & pour l'éviter dans la Poëſie Lyrique, dont les Vers plus courts que les autres, raménent plus aiſément la Rime, on

entrelaſſe la Rime maſculine & la féminine. Reconnoiſſons donc que la loi qui rend la Rime néceſſaire à notre Poëſie eſt, comme toutes les autres loix de la verſification, priſe dans le ſein de la nature.

Soyons fidelles obſervateurs de cette loi. On n'eſt pas obligé de rimer : mais quand on fait des Vers, il faut qu'ils ſoient bien rimés. Dans les longs ouvrages, il n'eſt pas toujours néceſſaire que la Rime ſoit riche ; mais il eſt toujours néceſſaire qu'elle ſoit exacte. Pécher en Vers François contre la Rime, c'eſt pécher en Vers Latins contre la quantité : le crime eſt égal : mal rimer, c'eſt mal faire des Vers.

On peut cependant rimer très-richement, & n'être pas Poëte. La pratique des régles ne ſuffit pas ; & comme dit fort bien un Poëte fameux par la richeſſe des Rimes, en comparant l'art des Vers au jeu des échecs :

Sçavoir la marche, eſt choſe très-unie ;
Sçavoir le jeu, c'eſt le fruit du génie.

La ſcience de ce jeu oblige de joindre à l'harmonie méchanique, l'harmonie imitative, dont je vais parler.

ARTICLE II.

De l'Harmonie imitative.

UN ſeul demi-Vers de Virgile ſera comprendre la différence que je mets entre l'harmonie méchanique & l'imitative. Si au lieu de lire *navem in conſpectu nullam*, nous liſons *nullam in conſpectu navem*, notre oreille ſera également ſatisfaite, par un arrangement de mots conforme aux loix de la verſification : mais Virgile nous procure une autre ſatisfaction, & lorſqu'après ce mot *conſpectu* notre prononciation s'arrête ſur celui-ci *nullam*, nous croyons être à la place d'un homme qui jette au loin ſes regards, & ne découvre rien. Voilà l'effet de l'harmonie imitative, lorſqu'au rapport meſuré que les mots ont entr'eux, ſe trouve joint le rapport que ces mots ont avec les idées qu'ils préſentent.

C'eſt cette ſcience ſi difficile de réunir les plaiſirs de l'oreille & ceux de l'ame, qui a rendu dans toutes les nations les grands Poëtes très-rares. Homere & Virgile ſeront toujours à leur tête, parce que dans les plus petites choſes l'harmonie de

leurs Vers imite toujours ce que disent leurs Vers. Lucain & Claudien sont harmonieux, si l'on veut entendre seulement par harmonie un arrangement mesuré de mots sonores; mais leur harmonie nous fatigue, parce qu'elle n'imite point, & que ce n'est pas contenter notre ame, en Poësie comme en Musique, que de remplir seulement notre oreille d'un son bruyant, qui n'imite rien. Le premier Vers de Lucain, *Bella per Emathios plusquàm civilia campos*, & ces premiers Vers de Claudien sur l'enlévement de Proserpine,

Inferni raptoris equos, afflataque cursu
Sidera Tænareo, caligantesque profundæ, &c.

déplaisent par leur pompe; & l'*arma virumque cano* de Virgile nous plaît par l'imitation dans l'harmonie de la simplicité que doit avoir un exorde.

Pour mieux faire connoître encore la différence de l'harmonie de Virgile & de celle de Claudien, je vais comparer un morceau de l'un & de l'autre sur le même sujet. Voici les Vers pompeux par lesquels Claudien décrit le supplice d'Encélade accablé du mont Etna.

(1) In medio scopulis se porrigit Etna perustis,

(1) Dans ces deux premiers Vers, Claudien n'a point évité la Rime, ce que je remarque pour

Etna giganteos nunquam tacitura triumphos...
Enceladi buſtum, qui ſaucia terga revinctus
Spirat inexhauſtum flagranti pectore ſulphur :
Et quoties detrectat onus cervice rebelli,
In dextrum lævumque latus, tunc inſula fundo
Vertitur, & dubiæ nutant cum mœnibus urbes.

Nous trouvons dans ces Vers beaucoup d'emphaſe, & dans ceux de Virgile beaucoup d'imitation. Sitôt qu'il commence à parler du mont Etna, il imite le tonnerre,

Honorificis juxta tonat Etna ruinis.

Quand il vient au ſupplice d'Encélade.

Fama eſt Enceladi ſemiuſtum fulmine corpus
Urgeri mole hâc.

L'éliſion de ce monoſyllabe placé à la céſure, exprime la peſanteur du fardeau qui accable le géant.

Et feſſum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriana.

La prononciation arrêtée à *latus*, &

---

confirmer ce que j'ai dit dans le précédent Article, pour répondre à ceux qui croient que la rime à la céſure choquoit les oreilles des Latins.

précipitée par les dactiles ſuivans, nous rend l'objet préſent. Quand on a commencé à ſentir & à goûter ces beautés de Virgile, on devient très-indifférent à l'harmonie de Claudien & de Lucain.

On croit voir une perſonne mourante ſe ſoulever avec peine ſur ſon lit, & retomber avec promptitude en liſant dans Virgile

Ter ſeſe attollens, cubitoque innixa levavit
Ter revoluta toro eſt.

Il ſçait peindre la frayeur d'une homme qui ſe réveille, par cette cadence coupée.

Olli ſomnum ingens rupit pavor.

Une voix qui ſe perd dans l'éloignement.

Vox quoque per lucos vulgo exaudita ſilentes
lugens.

La grandeur d'un géant étendu par terre.

Jacuitque per antrum
Immenſus.

Notre langue ne peut imiter une pareille harmonie, mais elle a d'autres beautés, comme je le dirai bientôt.

Un choc de ſyllabes rudes, & la répétition de la conſonne R, nous fait plaiſir

dans ces Vers *Tùm ferri rigor, &c. Ergo ægre raſtris terram rimantur*, parce que l'harmonie conſiſtant dans la juſteſſe des rapports, les ſons, quoique rudes à notre oreille, nous plaiſent quand nous connoiſſons la cauſe de leur rudeſſe.

Virgile ſi habile imitateur, avoit puiſé ſa ſcience dans Homére, plus parfait imitateur encore. Homére fait entendre par ſon harmonie le bruit des flots, le choc des vents, le cri des voiles déchirés, & peint tous les objets dont il parle. Ces exemples ne ſont inconnus qu'à ceux qui ne connoiſſent pas la belle Poëſie : je n'en citerai qu'un. Dans ces trois mots dont la prononciation eſt ſi rude à cauſe des deux ω, λααν ἀνὰ ἄξεσκε, qui ne ſent la peine de Siſyphe portant un rocher au haut d'une montagne ? & qui ne voit retomber rapidement ce rocher ? Dans ce Vers ſi rapide par les dactyles Αὖθις ἔπειτα πέδονδε κυλινδετο λαας ἀναιδης, Ariſtote, dans ſa Poëtique c. 23. fait remarquer le tort qu'on feroit à Homére ſi l'on changeoit un de ſes mots, & ſi au lieu de dire comme lui Ηιονες βοόωσιν on liſoit Ηιονες χραζουσιν. En effet l'harmonie imitative de ce mot dans lequel ces trois lettres οοω imitent le mugiſſement des flots, eſt ſi admirable, qu'on prétend que ce ſeul Vers fit perdre à Platon l'envie d'être Poëte.

Cette beauté d'imitation qui consiste dans l'arrangement des mots, est aussi remarquée dans la Poësie de l'Ecriture Sainte, comme, par exemple, dans le verset 3. du ch. 24. d'Isaïe : il est ainsi traduit dans notre vulgate *Dissipatione dissipabitur terra, & direptione prædabitur.* Mais le son des mots dans l'Hébreu exprime le bouleversement général (1), le tremblement de la terre, & le bruit du tonnerre. *Hibbok, thibbok, haaretz, vehibbos, thibbos.*

Pour prouver l'effet de la justesse des rapports entre les sons & les pensées, prenons un exemple de la Musique, & supposons que des Bergers, pour s'animer à chanter, donnent à ces paroles

Chantons, chantons, ne nous lassons jamais,
Qu'à nos travaux l'Echo réponde

les mêmes tons que le Musicien a donnés à ces paroles du Prologue de l'Europe Galante.

Frappons, frappons, ne nous lassons jamais,
Qu'à nos travaux l'Echo réponde.

---

(1) Un de mes amis, très-sçavant dans l'Hébreu, m'a fourni cette Remarque. Je ne prétens pas me parer de ce qui ne m'appartient pas. Je ne sçais point l'Hébreu.

La premiere harmonie nous paroîtra auſſi biſarre, que la ſeconde nous paroît naturelle, parce que ces tons joints aux paroles *frappons*, qui s'adreſſent aux Cyclopes, imitent les ſons d'un marteau tombant ſur une enclume.

Dans ce fameux monologue de Roland, qui commence par ces paroles, *Ah! j'attendrai long-tems*, on ne peut aſſez admirer l'art avec lequel Lully a ſçu imiter tous les mouvemens d'une ame agitée tour à tour de ſentimens oppoſés. La fureur de Roland eſt amenée par degrés par le Muſicien comme par le Poëte. Les premiers chants expriment la confiance & la tendreſſe; ils ſont lents lorſque Roland répéte avec réflexion les mots qu'il trouve écrits ſur les arbres; ils ſont emportés, *Elle m'auroit flatté d'une vaine eſpérance*, & redeviennent gais lorſque Roland, pour diſſiper ſon inquiétude, va ſe prêter à la fête champétre qui arrive. Quand il eſt convaincu, par la vûe du bracelet, de la trahiſon d'Angélique, il lui échappe quelques ſons tendres, mais d'une tendreſſe qu'inſpirent les reproches & les remords: *Je l'aimois d'une amour ſi tendre, ſi fidelle, &c.* & enfin il ſe livre à cette terrible fureur que calmera Logiſthille, dont l'harmonie eſt d'autant plus admirable qu'elle eſt douce ſans être volupteuſe, ce qu'on

remarque en la comparant à l'harmonie par laquelle Armide enchante Renaud : l'une ſemble faite pour calmer les ſens, & entretenir l'ame dans une douce tranquillité ; l'autre ſemble faite pour inſpirer la molleſſe, & plonger l'ame dans la volupté.

Je n'ai aucune ſcience dans la Muſique ; mais puiſque l'harmonie poëtique m'a conduit à en parler, je dirai les impreſſions qu'ont faites ſur moi quelques morceaux de Lully. Dans ce même air de Logiſthille, & dans le ſommeil de Renaud, il ſemble que l'objet du Muſicien ait dû être le même : il s'agit dans l'un de répandre le calme dans les ſens d'un homme violemment agité ; il s'agit dans l'autre d'endormir un homme, c'eſt-à-dire, de répandre en lui le calme du ſommeil. L'une & l'autre Muſique eſt en effet douce, lente, & d'un mouvement égal ; mais dans celle de Logiſthille, qui doit remettre dans un cours tranquille des eſprits en déſordre, les ſons ſe ſuccédent les uns aux autres avec autant de variété que de douceur ; au lieu que dans celle de Renaud, où la même variété ſeroit contraire au ſujet, parce que l'uniformité des ſons nous endort, Lully toujours diſciple de la nature, la ſuit juſqu'à faire chanter ſur les mêmes notes pluſieurs mots, comme ceux-

ci,

ci, *un ſon harmonieux*, & ces mots répétés, *Tout invite au repos.*

Dans ce même monologue, *plus j'obſerve ces lieux*, Renaud après ces paroles va toujours en abaiſſant ſon chant, parce que le ſommeil s'empare de lui par degré. Lorſqu'Armide vient pour tuer Renaud endormi, la vivacité avec laquelle elle a chanté, *je vais percer ſon invincible cœur*, s'éteint à ces mots, *qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?* Quelle vérité dans les tons que Lully donne à ces paroles, *Achevons, je frémis; vengeons-nous, je ſoupire*, & à ces dernieres qu'Armide prononce foiblement, *que s'il ſe peut, je le haiſſe.*

Ce n'eſt pas ſeulement dans ces endroits paſſionnés que Lully eſt étonnant. Son attention à imiter ſe remarque par-tout, & dans les plus petites choſes, comme dans Homére. Lorſqu'Hydraot exhorte Armide à choiſir un époux, il chante d'abord lentement; mais quand il trouve en elle de la réſiſtance, il reprend vivement, *par vous quand il vous plait, &c.* Quand il voit qu'Armide réſiſte encore, il chante avec feu, *Bornez-vous vos deſirs, &c.* Voilà l'image d'une converſation qui s'échauffe; & dans la réponſe d'Armide, *le vainqueur de Renaud, (ſi quelqu'un le peut être,)* on admire l'art du Muſicien qui

ſçait auſſi renfermer ces derniers mots, comme dans une paranthéſe. Lorſqu'au commencement du cinquiéme Acte Renaud chante, *Armide, vous m'allez quitter*, on entend un homme amolli par la volupté : il reléve ſa voix à ces mots, *Que j'étois inſenſé de croire qu'un vain laurier, &c.* & retombe dans les tons de tendreſſe, en diſant, *Vaut-il un regard de vos yeux ?*

Les ennemis de Lully l'accuſoient de devoir le ſuccès de ſa Muſique aux Vers de Quinaut. Ce reproche lui fut fait un jour par ſes amis même, qui lui dirent en plaiſantant, qu'il n'avoit pas de peine à mettre en chant des Vers foibles, mais qu'il trouveroit un autre travail, ſi on lui donnoit des Vers pleins d'énergie. Lully, animé par cette plaiſanterie, & comme ſaiſi de l'enthouſiaſme, court à un clavecin ; & après avoir un moment cherché ſes accords, chante ces quatre Vers d'Iphigénie, dont les deux derniers ont une rudeſſe imitative, & qui tous quatre font des images, ce qui les rend plus difficiles pour la Muſique, que des Vers de ſentimens.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle
Portera ſur ma fille une main criminelle,
Déchirera ſon ſein, & d'un œil curieux
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux.

Un des Auditeurs m'a raconté qu'ils se crurent tous préſens à cet affreux ſpectacle, & que les tons que Lully ajoutoit aux paroles, leur faiſoient dreſſer les cheveux à la téte. Ce que certains hommes font ainſi ſur le champ, lorſque leur imagination eſt vivement échauffée, eſt quelquefois préférable à tout ce qu'ils font dans leur cabinet avec étude. On rapporte que Mr. Le Brun voyant paſſer une criminelle qu'on conduiſoit à la Gréve pour y être brûlée, crayonna ſes traits ſur un papier, & ce crayon fut regardé comme ſon chef-d'œuvre. Cet objet d'horreur étoit, comme le chant de Lully, dont je viens de parler, admirable par l'imitation.

Quelques perſonnes ſçavantes en Muſique trouvent celle de Lully trop ſimple: pour moi je ſuis charmé de n'avoir pas des oreilles ſi ſçavantes, & je regarde Lully dans la Muſique, comme Homére dans la Poëſie, & Raphaël dans la Peinture.

Une Muſique, quoique parfaite par les accords, ſi elle n'imite point, ne plaîra jamais; parce qu'en Muſique, comme dans les Vers, la vérité de l'imitation doit ſe trouver dans l'harmonie. A ceux qui ne ſentent point cette beauté, j'adreſſe ces paroles de Cicéron, *quas aures habeant, aut quid in his hominis ſimile ſit, neſcio.*

§. I. *Si notre Langue a une véritable Harmonie.*

« POUVONS-NOUS nous vanter, disent » quelques personnes, d'avoir une véritable harmonie, nous qui ne parlons » qu'un jargon formé de la corruption de » la langue Latine dans les siécles de la » barbarie ? Il étoit permis aux Grecs & » aux Romains de vanter leur Poësie. » Celle même des Orientaux est préférable à la nôtre : Chardin assure que celle » des Persans est si harmonieuse, qu'un » homme même qui n'entend pas cette » langue, est sensible à la cadence & à » l'harmonie des Vers Persans. «

A ceux qui parlent ainsi je commence par leur demander d'où leur vient ce mépris pour leur propre bien, *tam insolens domesticarum rerum fastidium.* Si en lisant une Ode de Malherbe ils ne sentent pas une harmonie, je n'ai rien à leur prouver : ce seroit parler de Musique à qui n'a point d'oreilles ; mais s'ils sentent dans cette Ode un arrangement de mots harmonieux, ils doivent donc avouer que notre langue a, comme une autre, son harmonie.

Cicéron.

J'avoue que l'harmonie des Vers dans une langue où ils ne sont réglés que par

le nombre des ſyllabes, eſt beaucoup inférieure à celle des Vers réglés par la valeur des ſyllabes ; & ſi les Romains diſoient que les Muſes avoient particuliérement favoriſé les Grecs du don de parler *ore rotundo*, nous avons plus ſujet de nous plaindre nous qui ſommes encore bien moins favoriſés que les Romains. Il eſt vrai que les Muſes prodiguerent leurs bienfaits à ces deux peuples ; mais s'enſuit-il de là qu'elles n'ayent traité les autres qu'avec rigueur ? Ne ſongeons point à ce qu'elles nous ont refuſé, ſongeons à ce qu'elles nous ont donné. Que dirions-nous d'un homme, qui dans une fortune plus que ſuffiſante pour ſe procurer les principaux agrémens de la vie, ſoutiendroit qu'il eſt pauvre, parce qu'il pourroit nommer deux hommes plus riches que lui ? Pourquoi, lui diroit-on, voulez-vous envier le ſort de ces favoris de Plutus ? regardez plutôt le nombre de ceux dont la fortune eſt moins avantageuſe que la vôtre.

Nos plaintes contre notre langue ſont également injuſtes, & nous ſerions contens de notre ſort, ſi au lieu de le comparer à celui des Grecs & des Romains, nous le comparions à celui de ces peuples du Nord, dont tous les mots ſont hériſſés de conſonnes, tandis que notre langue flatte

l'oreille par une douce abondance de voyelles. C'eſt par un heureux choix de mots pleins de voyelles, que Malherbe eſt ſi harmonieux.

Quand l'imitation demande de la rudeſſe dans les ſons, nos bons Poëtes ſçavent appeller les conſonnes à leur ſecours, & dire, pour dépeindre un monſtre,

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux. *Phédre.*

ou faire entendre les ſerpens ſur la tête des Euménides, en multipliant la conſonne qui imite le ſifflement.

(1) Pour qui ſont ſes ſerpens qui ſiffient ſur vos têtes?
Andr.

En liſant ces deux Vers de Boileau,

N'attendoit pas qu'un bœuf preſſé de l'éguillon
Traçât à pas tardifs un pénible ſillon.

---

(1) Ce Vers, où la lettre S eſt multipliée, m'en rappelle un autre, où la lettre H eſt auſſi multipliée à deſſein, parce que la Phyſique de Newton eſt remplie de calculs algébriques. *L'Algebre avec honneur débrouillant ce cahos, de ſes hardis calculs hériſſe ſon Héros.* C'eſt un pareil exemple de ſons imitatifs; mais après les Vers que j'ai cités, ceux-ci ne peuvent paroître que dans une Note.

on eſt contraint de les prononcer lentement, au lieu qu'on eſt emporté malgré ſoi dans une prononciation rapide par celui-ci.

Le moment où je parle, eſt déja loin de moi.

Et cet autre Vers du même Poëte,

Le chagrin monte en crouppe, & galoppe avec lui.

n'eſt-il pas plus rapide dans ſa cadence, & plus expreſſif par la double image que celui d'Horace, *Poſt equitem ſedet atra cura?*

Chaque langue a ſes richeſſes & ſes beautés : les habiles Ecrivains les font connoître. Quoique la langue Italienne ne ſemble faite que pour la douceur, le Dante ſçait lui donner une force convenable aux grands ſujets. On croit entendre le bruit de la trompette infernale, dans ces Vers du Taſſe, ch. 4.

Chama gli habitutori de l'ombre eterne
Il rauco ſuon de la Tartarea tromba,
Treman le ſpacioſe atre caverne
E l'aer cieco à quel rumor rimbomba.

& le bruit d'une tempête dans ceux-ci :

La pioggia, à i gridi, à i venti, à i tuoni s'accorda
D'horribile armonia, ch'l mondo aſſorda.

N'appellons donc point jargons barbares, des langues comme l'Italienne & la Françoiſe, qui ſçavent exprimer tout ce qu'elles veulent. Admirons leurs richeſſes, quoiqu'inférieures à celles des langues Grecque & Latine, & reconnoiſſons l'avantage de notre E muet qui procure à notre verſification l'harmonieux mélange des rimes féminines & maſculines, variété qui rend la rime plus agréable encore dans notre langue que dans les autres. Cette charmante variété manque à la rime Italienne, qui, quoique plus riche que la nôtre, parce qu'elle demande les deux dernieres ſyllabes, fatigue par la répétition continuelle des quatre ſons que produiſent ces quatre voyelles A, E, I, O.

§. II. *Si nous pouvons juger de l'harmonie des Langues mortes, & ſi nous devons faire des Vers dans ces Langues.*

TOUT ce que je viens de dire ſur l'harmonie ne perſuade point ceux qui étendent leur eſprit de Pyrrhoniſme juſques ſur les matieres de ſentiment. „ Ce n'eſt, „ diſent-ils, que par préjugé & par habi- „ tude qu'un certain arrangement de „ mots nous paroît plus harmonieux qu'un „ autre. Comment pouvons-nous juger „ de l'harmonie des Vers Grecs & Latins,

„ puiſque nous ignorons la véritable pro-
„ nonciation de ces langues ? Nous n'é-
„ levons Homére & Virgile au-deſſus des
„ autres Poëtes, que parce qu'on nous a
„ nourris dans cette opinion. Ceux de
„ leurs Vers que nous admirons le plus,
„ ne nous paroiſſent plus beaux que les
„ autres, que par une ſuite du même pré-
„ jugé. "

Nous ignorons ſans doute la véritable prononciation des langues mortes, & par conſéquent toute la délicateſſe de leur harmonie ne nous eſt pas connue ; mais elles nous affectent toujours par une harmonie principale, & nous en jugeons, non par préjugé, mais par ſentiment. Les Vers d'Ennius, & ceux de Lucréce, ne flattent point notre oreille comme ceux de Virgile. L'eſtime que nous faiſons de Properce pour l'Elégie, ne nous empêche pas de ſentir dans ſa Verſification une dureté que nous ne trouvons pas dans celle de Tibulle. En liſant ce Vers de Térence, *Tædet formarum harum quotidianarum*, nous ſentons ce que le Poëte veut exprimer, & chaque nation le ſent, quoique chaque nation prononce le Latin à peu près comme elle prononce ſa langue propre. Suppoſons qu'un Italien, un Anglois & un François prononcent enſemble ces deux Vers de Virgile :

Monſtrum horreadum, informe, ingens...
Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum...

A la vérité, ils les prononceront tous trois d'une façon ſi différente, que peut-être ils ne s'entendront pas : ils conviendront néanmoins qu'ils prononcent deux Vers admirables par leur harmonie, quoique tous deux oppoſés par leur harmonie ; ils diront tous que le premier leur paroît auſſi lent, que le ſecond leur paroît rapide : ce n'eſt donc pas par préjugé qu'ils en jugent.

Il eſt certain que nous ſentons l'harmonie des langues mortes ; mais il faut avouer auſſi que nous n'en pouvons ſentir pluſieurs beautés particulieres qui dépendoient de la prononciation ; & nous pouvons dire la même choſe de toutes les langues vivantes. Le Taſſe eſt harmonieux à mon oreille, mais ne l'eſt pas tant qu'à une oreille Italienne. Ceux qui ſçavent bien prononcer une langue, ſont ceux qui en connoiſſent toute l'harmonie : le plus beau Vers François récité par une bouche étrangere perdra toute ſa grace, qu'il peut perdre encore par le ſeul dérangement d'un mot. Si au lieu de lire dans Malherbe, *Que direz-vous races futures?* on liſoit,

Que direz-vous futures races ? cette tranſpoſition qui ne produira pas un effet ſenſible ſur une oreille étrangere, révoltera d'abord nos oreilles les moins délicates.

La tranſpoſition d'un mot qui peut changer toute l'harmonie d'un Vers, peut auſſi altérer la pureté du ſtyle, défigurer la beauté de l'image, & même changer le ſens, *tantùm ſeries junctúraque pollent.* C'eſt l'art avec lequel les mots ſont joints enſemble, & l'ordre dans lequel ils ſont placés, qui fait l'harmonie, la grace, & la clarté du ſtyle ; & comme toutes ces fineſſes dépendent des caprices de l'uſage, on ne les peut connoître que dans les langues vivantes, & même dans celles dont on a fait un long uſage.

Suppoſons qu'un Allemand n'ayant jamais eu aucun commerce avec les François, après avoir fait dans ſon cabinet une longue étude de notre langue avec le ſecours de nos Dictionnaires & de nos meilleurs Livres, entreprenne de faire des Vers François : quand il les aura remplis des tours & des expreſſions qu'il aura tirées de nos plus célébres Poëtes, il s'applaudira : cependant il aura mis en piéces ces mêmes Poëtes qu'il aura cru parfaitement imiter ; & quoiqu'il n'ait employé que les mots qu'il aura pris d'eux, il aura reſſuſcité Ronſard, faute d'avoir ſçu ran-

ger ces mots à leur place, & ces Vers harmonieux à ſon oreille, ſeront barbares aux nôtres. Quel eſt donc le danger auquel nous nous expoſons, quand nous écrivons dans une langue, non-ſeulement étrangere, mais morte depuis pluſieurs ſiécles? Combien de nos Vers Latins qui nous paroiſſent dans le ſtyle de Virgile, ne ſeroient pas entendus de Virgile s'il revenoit parmi nous?

Nous ne comptons dans notre langue que quatre ou cinq grands Poëtes. Puiſqu'il eſt ſi difficile d'exceller dans ſa langue naturelle, eſt-il croyable qu'on excelle ſi aiſément dans une langue qui ne vit plus? Cependant quel nombre prodigieux de grands Poëtes, ſi nous voulons donner ce nom à tant de Sçavans qui nous ont paru faire de beaux Vers Latins? Pourquoi les Muſes Latines, depuis dix-ſept cents ans que leur langue eſt morte, auront-elles prodigué leurs faveurs à tant d'Ecrivains, très-étrangers pour elles, tandis que dans le ſiécle d'Auguſte, le tems de leur gloire, elles n'en ont immortaliſé que quatre ou cinq, ſans daigner favoriſer les autres, quoiqu'ils fuſſent leurs vrais enfans?

D'où vient cette paſſion de s'exprimer dans une langue où peu de perſonnes nous peuvent entendre? On ne ſoupçonne pas

Mrs. Fraguier, Huet, & M. le Cardinal de Polignac, d'avoir ignoré les délicateſſes de la leur : les deux derniers avoient vécu à la Cour, & tous les trois étoient de l'Académie Françoiſe : Pourquoi tous trois, ſi élégans dans leurs Vers Latins, n'en ont-ils point haſardé de François ? On ne peut douter que Santeuil ne fût né Poëte, & le plus heureux de tous les Poëtes, puiſqu'il ſemble né particuliérement pour célébrer les grandeurs de Dieu & de ſes Saints, dans la langue que l'Egliſe conſacre à ſes Chants : mais étoit-il obligé dans tous les autres ſujets qu'il a traités, d'écrire dans la même langue ? Pourquoi parler Latin à une Princeſſe dans une Piéce badine ſur ſon chien ? La peine de ranger des mots François ſuivant les loix de la verſification, & de leur chercher des rimes, eût-elle éteint tout l'enthouſiaſme de Santeuil ? Les loix de la verſification Latine paroiſſent plus difficile que les nôtres : elles ne cauſent cependant aucune peine à Santeuil, qui non content de l'harmonie ordinaire, ſçait auſſi y trouver cette harmonie imitative dont j'ai parlé. Comme dans ces deux Vers ſur la fontaine placée au bas de la rue S. Jaques,

Dum ſcandunt juga montis anhelo pectore nymphæ,
Hîc una è ſociis vallis amore ſedet.

pour imiter dans le premier Vers les Nymphes qui montent la montagne, il a rangé les mots dans une telle meſure, qu'il ſemble qu'en prononçant le Vers on perde la reſpiration, au lieu qu'on ſe repoſe dans la douce prononciation du ſecond Vers.

Un homme qui ſçait ſi bien parler une langue étrangere, peut-il être muet dans la ſienne ? Les expreſſions qui, ſuivant Horace & Boileau, nous viennent avec abondance pour les ſujets que nous poſſédons bien, ne nous doivent jamais venir plus naturellement que dans notre langue. Pourquoi donc les allons-nous chercher dans une langue étrangere ? n'eſt-ce point parce qu'alors nous avons moins de Juges à craindre ? au lieu que dans notre langue, ſi une expreſſion n'eſt pas juſte, ou ſi elle eſt mal placée, que de Juges prêts à nous condamner ! Mr. de la Monnoye a marqué pluſieurs expreſſions dans les Hymnes de Santeuil, qu'il trouvoit contraires à la belle Latinité : un Romain du ſiécle d'Auguſte en releveroit bien d'autres. Nos Sçavans ont porté leur amour pour les langues mortes, juſqu'à traduire en Latin pluſieurs Ouvrages de notre Poëſie Françoiſe. On a inſéré dans le Menagiana une Satire de Boileau traduite en Vers Grecs : trouvera-t-elle des Lecteurs, lorſque la Paraphraſe des Pſeaumes en Vers Grecs

par le P. Pétau, n'en trouve pas, quoiqu'elle ait été tant admirée par Grotius ?

Le P. Commire, qui étoit intéreſſé à défendre la cauſe des Poëtes Latins modernes, prétend qu'une langue morte doit être celle des Poëtes, parce qu'elle n'eſt plus ſujette à l'inconſtance de l'uſage : *au lieu*, dit-il, *qu'un malheureux Ecrivain, qui travaille a plaire dans une langue vivante, cherche des graces, qui bientôt ſeront hors de mode.*

Nam quas nunc miſerè anxius
Scriptor quærere amat delicias, brevi,
Uſus ſi volet inſolens,
Spretas rejiciet non ſine nauſeâ ...
At certus Latiis honos
Et vani haud metuens tædia ſæculi
Perſtat gratia vatibus.

Par cette même raiſon Horace eût dû choiſir quelque langue morte : il n'ignoroit pas que la ſienne ne vivroit pas toujours : il ſçavoit qu'elle auroit le ſort de toutes les choſes humaines. Toute gloire périt, diſoit-il ; à plus forte raiſon celle des mots, *necdum ſtet honos & gratia verbis.* Ni lui, ni Virgile, ne furent par cette crainte dégoûtés de leur langue, qui

reçoit aujourd'hui une nouvelle vie par leurs Ecrits. Nos excellens Ecrivains rendront peut-être de même la nôtre immortelle ; au lieu qu'elle n'aura jamais aucune obligation à nos Sçavans qui ont fait des Vers Latins. Et qui aura obligation à Mr. de la Monnoye d'avoir traduit en Vers Grecs le premier Livre de l'Enéide ?

ARTICLE III.

Que tout Poëte, dans une traduction en Proſe, n'eſt rendu qu'imparfaitement, & qu'il n'y a point de Poëſie en Proſe.

IL eſt glorieux aux Anciens d'avoir eu pour admirateurs parmi nous, tous ceux qui poſſédoient bien leur langue, & de n'avoir été mépriſés que par ceux, ou qui l'ignoroient, ou qui n'en avoient qu'une connoiſſance imparfaite. Quiconque juge d'un Poëte ſans en ſçavoir la langue, en juge ſans le bien connoître. Un Poëte enchante par l'harmonie des Vers, & l'arrangement des mots. Il faut donc l'entendre parler lui-même ; quand il nous parle par interpréte, ce n'eſt plus lui que nous entendons. Pouvons-nous dans notre langue faire ſentir cette harmonie de Virgile,

Jacuitque per antrum
Immensu?

Trouverons-nous des expreſſions qui répondent à celle-ci d'Horace, *vultus nimium lubricus aſpici?* Pourrons-nous imiter cet arrangement de mots, *ruſticus urbanum murem mus? &c.* Cette fable eſt ſi admirable dans Horace, que La Fontaine n'oſant l'imiter, s'eſt contenté de la narrer très-ſimplement. La Fontaine a des graces qu'on ne peut faire paſſer dans la langue Latine; & la langue Latine a les ſiennes auſquelles la nôtre ne peut atteindre. Quoique dans les morceaux des Anciens que je traduis en Vers dans cet Ouvrage, je ſente combien je ſuis inférieur aux originaux, j'avoue qu'on peut quelquefois rendre heureuſement un endroit dont on eſt frappé; mais qui de nous, quelque habile Verſificateur qu'il ſoit, pourroit nous rendre parfaitement en Vers François tout Homére?

Loin d'eſpérer de notre Proſe ce que notre Poëſie ne peut nous donner, ſoyons perſuadés qu'une traduction en Proſe ne peut rendre qu'imparfaitement un bon Poëte. Je lis avec plaiſir la traduction d'Homére par Madame Dacier; mais je n'y cherche pas ce que je n'y puis trou-

ver, c'eſt-à-dire, tout Homére. Elle ne prétend pas elle-même nous le donner: elle compare ſa traduction au cadavre d'Heléne, ſur lequel on remarqueroit ſeulement les reſtes défigurés de cette beauté qui fit tant de bruit. Toute traduction en Proſe d'un excellent Poëte, eſt l'eſtampe du Tableau d'un excellent Peintre. J'aime l'eſtampe d'un Tableau de Rubens: quoique je n'y trouve pas Rubens, j'y vois ſon invention, ſon deſſein, ſon ordonnance; mais comme je n'y vois pas ſon admirable coloris, qui anime tout, l'ouvrage eſt mort.

Pour prouver la vérité de cette comparaiſon, examinons la traduction d'un endroit d'Homére, & choiſiſſons ce morceaux fameux, *Iliad.* 20. où le Poëte dépeint la frayeur que cauſe à Pluton le coup de trident, dont Neptune a frappé la terre: je n'en rapporterai pas la traduction Latine; une pareille citation ſeroit trop ennuyeuſe: elle doit, à la vérité, puiſqu'elle rend les Vers mot pour mot, conſerver les mêmes images; mais quelles images dans un pareil arrangement de mots! Ceux qui la voudront lire y trouveront le cadavre d'Homére: ce cadavre commence à reprendre de la vie dans cette traduction de Madame Dacier: *Le Roi des Enfers, épouvanté au fond de ſon palais, s'élance de ſon*

trône, & s'écrie de toute sa force, dans la frayeur où il est que Neptune d'un coup de son trident n'entr'ouvre la terre qui couvre les ombres, & que cet affreux séjour, demeure éternelle des ténébres & de la mort, abhorré des hommes, & craint même des dieux, ne reçoive pour la premiere fois la lumiere, & ne paroisse a découvert. Cette Prose harmonieuse seroit une Poësie, si la Poësie ne consistoit que dans la hardiesse des images & des figures; mais je n'y vois encore que le cadavre d'Homére, où la vie commence à se répandre. Voici Homére ressuscité.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Stix la rive désolée;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des dieux.

La Poësie de Boileau, quoique très-harmonieuse, ne rend pas toute celle d'Homére. Le Vers qui présente trois images; la frayeur de Pluton; la promptitude avec laquelle il s'élance de son trône, & le cri qu'il pousse, est moins vif que le Vers

Grec qui préſente les mêmes images en moins de mots, & qui d'ailleurs eſt remarquable par les deux dactyles qui précédent ce mot ἰαχὴ ſur lequel tombe la céſure. On reconnoît dans cette cadence l'harmonie imitative. Δείσας δ' ὃν θρόνον ἆλτο καὶ ἴαχε. Quoique le Vers François n'imite pas parfaitement ce demi-Vers Grec, & que même *ſort de ſon trône*, ſoit trop foible; Boileau rend mieux Homére que Madame Dacier; & ſi nous avions dans notre langue une traduction entiere d'Homére pareille à ce morceau, ce ſeroit alors que ceux de nous qui ne ſçavent pas le Grec, pourroient ſe flatter de connoître Homére: de même que les Anglois, malgré la grande différence d'harmonie entre leur Langue & la Grecque, ſe flattent de le connoître dans la traduction de M. Pope, parce que M. Pope a, dit-on, trouvé le ſecret de faire parler à Homére la langue Angloiſe, avec toute l'harmonie qu'elle peut avoir. Les Anglois eſtiment encore beaucoup la traduction de Virgile en leur langue, par Dryden.

La traduction de l'Eneïde par Annibal Caro, eſt auſſi très-eſtimée des Italiens. Virgile cependant leur parle-t-il avec toute l'harmonie qu'il pourroit avoir dans leur langue, lorſqu'il leur parle en Vers

non rimés ? La rime eſt auſſi néceſſaire à la Poëſie Italienne qu'à la nôtre. Il ne m'appartient pas de juger du mérite d'Annibal Caro, je me contente de dire que quand je lis dans ſa traduction,

Tre volte ſoprà il cubito riſurſe
Tre volte cadde, & la terza giacque,
Et gli occhi volti al ciel quaſi cercando
Veder la lume ; poiche viſta l'hebbo
Ne ſoſpiro.

je ne ſuis point frappé, comme je le ſuis en liſant ces trois Vers de Virgile.

Ter ſeſe attollens, cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro eſt, oculiſque errantibus, alto
Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

La comparaiſon que j'ai faite d'un morceau d'Homére, traduit par Boileau, avec la traduction du même morceau, par Madame Dacier, fait honneur à la Poëſie, & prouve que la Proſe ne lui peut jamais diſputer ſon rang : de même qu'un habile Deſſinateur, qui n'aura que craïonné l'ordonnance d'un Tableau, quoiqu'il ait l'honneur de l'invention & du deſſein, ne ſera jamais mis au rang des Peintres. On ne mettra jamais au rang des Poëtes, celui qui aura craïonné en Proſe l'ordon-

nance d'un Poëme, quand il auroit tout le mérite de l'Auteur de Télémaque.

Le conſentement unanime des nations confirme ce que j'avance. Apulée & Lucien, quoique tous deux fertiles en fictions & en ornemens poëtiques, n'ont jamais été comptés parmi les Poëtes. La Fable de Pſyché auroit été appellée Poëme, s'il y avoit des Poëmes en Proſe. Le Songe de Scipion, quoique fiction très-noble, écrite en ſtyle poëtique, ne fera jamais mettre le nom de Cicéron parmi ceux des Poëtes Latins; de même que parmi ceux de nos Poëtes François, nous ne mettons point celui de Fenelon.

L'éloquence & la Poëſie ont chacune leur harmonie, mais ſi oppoſées, que ce qui embellit l'une, défigure l'autre. L'oreille eſt choquée de la meſure du Vers, quand elle la trouve dans la Proſe. Chaque plaiſir a ſa place comme ſon tems. La Proſe emploie quelquefois les mêmes figures & les mêmes images que la Poëſie; mais le ſtyle eſt différent, la cadence eſt toute contraire. Dans la Poëſie même, chaque eſpéce a ſa cadence propre: il eſt inutile d'en chercher la raiſon; ce n'eſt pas la raiſon qui a établi toutes ces différences, c'eſt le ſentiment. *Verſus*, dit Cicéron, *non ratione eſt cognitus, ſed naturâ atque ſenſu.*

Je ne me ſerois pas étendu ſur une pareille queſtion, ſi elle n'avoit point été, pendant quelque tems, agitée parmi nous avec chaleur. La Proſe eut ſes partiſans, à la tête deſquels ſe mit un homme qui avoit toute ſa vie fait des Vers en tout genre de Poëſie, & qui cependant oſa dire, en parlant du mérite de la Verſification, * *Qu'eſt-ce que ce prétendu mérite? le vrai mérite de la difficulté. Extravagance de la part de ceux qui impoſent ce joug, & de la part de ceux qui le reçoivent.*

Il eſt extravagant ſans doute de ne point chercher un autre mérite; mais il faut bien qu'il y en ait un autre, & qu'il ſoit très-rare, puiſque de tant de Barbouilleurs de papier, qui dans toutes les nations ont fait des Vers dans l'exactitude des régles, il en eſt un ſi petit nombre, à qui le nom de Poëte ait été donné.

Quoiqu'il ſoit aſſez ſingulier qu'un homme qui avoit compoſé tant de Vers, ait écrit contre l'harmonie poëtique, nous n'en ſerons plus ſurpris, ſi nous jugeons de ſon oreille & de ſon goût, par cette Strophe de ſon Ode ſur le Goût.

Du vrai, la raiſon nous aſſure;
Elle en eſt ſeule le flambeau:
Le Goût, préſent de la nature,
Eſt le ſeul arbitre du Beau;

* *La Motthe, Diſcours ſur la Tragedie.*

Sur quelque forme qu'il ſe trouve
Il le reconnoît, & réprouve
Ce qui pourroit le démentir :
Mais ce goût du Beau, c'eſt peut-être
Moins ce qui nous le fait connoître,
Que ce qui nous le fait ſentir.

A ces Vere ſi durs, dans leſquels trois *ce qui* déchirent l'oreille, oppoſons pour faire connoître l'harmonie poëtique par le précepte & par l'exemple, cette Strophe d'une Ode fameuſe de M. de la Faye.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert une force heureuſe
Qui l'éléve au plus haut dégré.
Telle dans les canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éléve dans les airs,
Et la régle qui ſemble auſtere,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux Vers.

Cette Strophe confirme & fait ſentir la vérité de tout ce que j'ai dit ſur la Verſification, ſur la Rime, & ſur l'Harmonie Poëtique.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

DE L'IMITATION DES MOEURS & des Caractéres.

L'IMITATION qui nous plaît jusques dans l'arrangement des mots, comme je l'ai fait voir en parlant de l'*Harmonie imitative*, plaît bien davantage, lorsqu'elle se trouve dans les objets. La Poësie peint toute la nature; elle se transforme, pour ainsi dire, en tous les étres: *Omnia transformat sese in miracula rerum*; & elle change en merveilles les plus petites choses. Lorsqu'Homére nous dit, *Odyssée* 1. que Télémaque va se coucher, *une vieille femme qui l'a élevé, le conduit; porte devant lui deux flambeaux: quand il a quitté sa robbe, elle la nettoye, la plie, & l'attache à une cheville au mur près du lit: elle sort, tire l'anneau de la porte, en lâchant la courroye où est suspendu le levier qui sert à la fermer.* Lorsque dans le Livre 23.

on demande à Pénéloppe l'arc d'Uly ſſe, elle va le chercher : *elle monte, ouvre la porte du cabinet, tire le vérouil, hauſſe le bras, prend l'étuy, & tire l'arc de ſon étuy.* Ces détails nous paroiſſent petits ; ils le ſont auſſi : mais la belle verſification annoblit tout ; & les mêmes choſes dites dans notre langue, en beaux Vers, nous plairoient autant que les Vers de Boileau, lorſque dans ſon Lutrin il décrit un vieux & gros Livre de droit,

Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.

Ce n'eſt pas l'objet qui nous plaît, c'eſt l'imitation, comme dans le repas du même Poëte, lorſqu'un convive eſquive l'aſſiette qu'on veut lui jetter au viſage, & que

L'aſſiette volant
S'en va frapper le mur, & revient en roulant.

Virgile n'eſt pas dans les petites choſes un ſi grand peintre qu'Homére : il tâche cependant de l'imiter. Quand Laocoon, *Eneïde, l.* 2. lance ſa javeline contre la machine fatale, on voit la javeline qui entre dans le bois, & qui tremble quand

elle s'arrête, *stetit illa tremens*, & l'on entend retentir du coup, la concavité profonde de la machine.

Uteroque recuſſo
Inſonuêre cavæ, gemitumque dedêre cavernæ.

La nature qui nous porte à imiter, nous porte auſſi à admirer tout ce qui eſt bien imité. Ce plaiſir eſt le fondement de ceux que nous cauſent la Poëſie, la Peinture, la Muſique, &c. Mais l'Imitation toujours agréable, quand elle nous préſente les moindres objets, l'eſt bien plus quand elle nous préſente les hommes, en nous peignant leurs mœurs, leurs caractéres, & leurs paſſions. C'eſt par là que les Poëtes Epiques & Dramatiques ont plus que les autres le droit de nous plaire, & le pouvoir de nous attacher.

Je parlerai des paſſions, lorſque je parlerai de la Tragédie : je parle ici des mœurs & des caractéres, c'eſt-à-dire, de la reſſemblance que les Poëtes donnent aux perſonnages qu'ils veulent nous faire reconnoître.

L'Hiſtoire nous apprend, par un récit fidelle, les événemens paſſés, & les actions des hommes qui nous ont précédés : la Poëſie rend les mêmes actions & les mêmes événemens préſens à nos yeux par

l'Imitation ; & c'eſt par là qu'elle eſt ſouvent plus utile que l'hiſtoire même, comme Ariſtote l'a remarqué. L'Imitation inſtruit mieux que la réalité, quand le Poëte, non content de repréſenter une action, ſçait dévélopper tous les reſſorts qui en ont été les cauſes. L'Hiſtoire, par exemple, nous apprend que Néron, après avoir paru quelque tems vertueux, empoiſonna Britannicus, & devint bientôt après un monſtre. La Tragédie, qui a pour ſujet la mort de Britannicus, nous dévéloppe le cœur de Néron, & nous fait voir comment ce Prince retenu d'abord par l'éducation que des maîtres ſages lui avoient donnée, s'abandonne peu à peu au penchant qui l'entraîne ; & en jettant quelques regards vers la vertu, ſe livre au crime de maniere qu'il n'aura plus dans la ſuite de remords, qu'il ira de crime en crime, & deviendra un monſtre. Que de réflexions nous fait faire le Poëte qui ſçait nous préſenter ainſi Néron ! Voilà l'utilité de l'Imitation.

L'habileté du Poëte conſiſte à rendre reſſemblans les perſonnages qu'il introduit. Les Peintres, qui ne parlent qu'aux yeux, ne peuvent nous faire connoître les perſonnes dont ils imitent la reſſemblance, que par les traits de leurs viſages, & par leurs habillemens. c'eſt par là

qu'ils nous apprennent leur âge, leur ſexe, leur condition, leur pays, leur ſiécle, & qu'ils nous font quelquefois entrevoir leurs vertus & leurs vices. Les Poëtes, qui parlent à l'eſprit, doivent nous découvrir tout l'intérieur des hommes, & nous les faire connoître à fond par leur maniere d'agir & de parler, c'eſt-à-dire, par leurs *mœurs* & par leurs *caractéres*. Il faut donc qu'ils ayent toujours devant les yeux le grand modéle qu'Horace leur recommande.

Reſpicere exemplar vitæ, morumque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.

Mais en imitant la nature, ils doivent ſouvent l'embellir : comme un habile Peintre, qui a l'art de peindre en beau, en conſervant la reſſemblance.

Ce principe établi, je vais parler de la maniere dont les Poëtes doivent imiter les mœurs & les caractéres des hommes. Je parle ici des Poëtes ſérieux, & non des Poëtes comiques.

J'appelle *mœurs* ces inclinations communes qui dépendent de l'âge, du ſexe, de la condition, des pays, & des tems. J'appelle *caractéres*, les inclinations particulieres à chacun de nous, & qui nous diſtinguent les uns des autres. Le Poëte

qui ſçait bien imiter ces deux choſes, Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique.

ARTICLE I.

Des Mœurs.

JE commence par les Mœurs qui dépendent de la foibleſſe de l'âge, c'eſt-à-dire, par celles de l'enfance, de la jeuneſſe, & de la vieilleſſe.

Mœurs de l'enfance. Dans la belle peinture que Boileau fait des différens âges dans ſon Art Poëtique, il ne parle point, comme Horace, de celles de l'enfance; parce que ces Mœurs trouvent rarement place dans les Ouvrages ſérieux. Les Anciens aimoient cependant à voir ſur le théatre des enfans, qui ſans proférer une ſeule parole, les attendriſſoient par leur préſence. Iphigénie dans Euripide, en ſe jettant aux genoux de ſon pere, excite le petit Oreſte ſon frere à joindre ſes larmes aux ſiennes. Les enfans d'Hercule dans les Tyndarides, contribuent par leur préſence à l'action. Quel ſpectacle tragique de voir Oedipe, après qu'il s'eſt crevé les yeux, étendre les bras au milieu de ſes enfans, en les cherchant pour les embraſſer, & Créon obligé de les lui arracher! Nos Poëtes ont peut-être été

trop timides quand ils ont craint d'orner notre théatre de ces Acteurs muets, dont la vûe peut augmenter le trouble & la pitié. La Scéne dans laquelle Andromaque prête à mourir, recommande son fils à sa confidente, ne seroit-elle pas plus touchante, si ce fils étoit présent, & si Andromaque lui disoit, en le serrant entre ses bras, *O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mere!* Ce même Astyanax devoit produire un effet admirable dans la Troade de Sénéque, quand sa mere l'appellant du tombeau, où elle l'avoit caché, lui ordonnoit de se jetter aux pieds d'Ulysse, d'oublier Hector & ses aïeux; & s'il étoit encore trop jeune pour sentir ses malheurs, d'imiter du moins les pleurs de sa mere.

Si tua nondum funera sentis,
Matris fletus imitare tuæ.

Les Anciens font aussi quelquefois parler les enfans dans leurs Tragédies, mais toujours en peu de mots, & pour exprimer leur crainte ou leur douleur, sentimens conformes à cet âge. Quand Médée court après ses enfans pour les tuer, on les entend qui s'écrient: *Nous sommes perdus.* Les enfans d'Alceste mourante l'environnent, & dans le moment qu'elle rend le

dernier ſoupir, l'un d'eux s'abandonne aux pleurs, en montrant à ſon pere ce viſage dont la mort s'eſt emparé. Joas, dans Athalie, dit des choſes plus relevées; mais l'Hiſtoire ſainte, dont il eſt rempli, lui fournit ſes réponſes.

Mœurs de la Jeuneſſe.

L'âge qui ſuit l'enfance eſt trop imprudent pour fournir de nobles imitations. On aime cependant à voir dans Virgile, Aſcagne à la chaſſe devançant tout le monde.

Gaudet equo, jamque hos curſu jam præterit illos.

Il eſt dans cet âge dont Horace a dit :

Gaudet equis, canibuſque, & aprici gramine campi.

L'imprudence & la vivacité de cet âge eſt bien dépeinte dans Britannicus. Ce jeune Prince eſt bien moins occupé de ſes malheurs paſſés, & de ceux qu'il doit craindre pour l'avenir, que de ſon amour. Il ne ſe méfie de perſonne, ni d'Agrippine, ni même de Narciſſe, dont il fait ſon confident. Junie, quoique dans le même âge, eſt d'un caractére très-oppoſé : elle l'aime auſſi; mais elle n'eſt occupée de ſon amour qu'en tremblant; elle ſe méfie de tout le monde; & quand elle peut parler à Britannicus, c'eſt pour lui dire :

Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux.

Le Poëte a connu la différence qu'il devoit mettre entre les mœurs d'une jeune fille, & celles d'un jeune homme : ce que je remarquerai encore en parlant des mœurs des femmes.

Mœurs de la vieillesse.

Les Poëtes comiques peignent la vieillesse avec ses défauts : les autres Poëtes doivent la peindre en beau. Homére semble avoir voulu imiter la coutume qu'ont les vieillards de dire des proverbes, quand il fait dire à Ulysse caché sous la figure d'un vieillard, *Odyssée* 14.

Malgré tous mes malheurs, & malgré ma vieillesse,
Vous connoîtrez encor quelle étoit ma jeunesse :
Le chaume vous fera juger de la moisson.

Ulysse compte ses malheurs avec ses années, parce que, comme Homére l'a dit autre part, *les chagrins font encor plus vieillir que les ans.* Si l'on excepte cet endroit, Homére peint toujours la vieillesse du beau côté, qui est celui de la prudence & de la sagesse. Les discours de son Nestor sont quelquefois longs, mais toujours si sages, qu'Agamennon voudroit avoir plusieurs hommes comme lui. Les vieillards qu'Homére rassemble sur la tour des portes de Scée, admirent la beauté d'Heléne ; mais ils voudroient, malgré cette beauté, qu'elle retournât prompte-

ment dans la Gréce : chacun de ces vieillards peut dire ce que disoit Horace, *integer laudo.*

Un vieillard amoureux est aussi ridicule dans l'imitation que dans la vérité. Lorsque le grand Visir dans Bazajet, parle d'épouser Attalide, il écarte de lui le soupçon de l'amour.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens ?

Mithridate traîne après lui une passion dont il rougit : il avoue qu'au lieu de s'armer contre les poisons, il eût dû bien plutôt

Ne point laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années.

Il s'accuse le premier, & se condamne.

Ce cœur nourri de sang, & de guerre affamé,
Malgré le faix des ans, & du sort qui l'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime.

En s'accusant lui-même, il mérite qu'on le plaigne, & qu'on l'excuse. Corneille fait faire à son vieux Syphax cette réflexion,

Que c'eſt un imbécille & ſevére eſclavage
Que celui d'un époux ſur le penchant de l'âge,
Quand ſur un front ridé qu'on a droit de haïr,
Il croit ſe faire aimer à force d'obéir.

Les Poëtes, dans la peinture des mœurs de la vieilleſſe, font reconnoître la foibleſſe de l'âge, & celle du ſexe dans la peinture des mœurs des femmes : elles ſont moins propres que les hommes, ſoit à cauſe de la délicateſſe des fibres, ſoit à cauſe de la frivole éducation qu'on leur donne, à ſoutenir des inclinations fortes & égales. C'eſt apparemment ce qu'a entendu Ariſtote, quand il a dit dans ſa Poëtique, que *les femmes ſont communément plutot mauvaiſes que bonnes.* Il n'y a pas d'apparence qu'un auſſi grand Philoſophe ait voulu dire qu'elles ſont communément plus vicieuſes que vertueuſes. *Mœurs des Femmes.*

On a remarqué qu'Euripide en avoit introduit ſur le théatre plus de criminelles que d'eſtimables ; & comme il rempliſſoit ſes Tragédies d'invectives contre elles, il fut appellé l'ennemi des femmes, titre qui ne prouveroit pas ſa haine contre elles ; puiſqu'au rapport d'Athénée il n'étoit leur ennemi que ſur le théatre. Sophocle les a plus épargnées ; mais elles n'en ſeroient pas plus contentes, s'il étoit vrai

qu'il eût fait cette réponſe qu'on lui attribue : *je les repréſente telles qu'elles doivent être ; Euripide les repréſente telles qu'elles ſont.* Elles ſeront encore moins contentes d'Ariſtophane qui dans la Comédie même, où il leur livre Euripide pour être jugé par elles, les noircit par les accuſations les plus atroces : elles ne ſe loueront pas non plus de l'Arioſte, qui les attaque ſouvent, & même dans le moment où il paroît vouloir prendre leur défenſe, Rodomont dans un mouvement de colére, les accuſe d'être toutes perfides. *Il avoit tort*, répond gravement l'Arioſte, en interrompant ſa narration par cette réflexion, *la colére l'emportoit. Il eſt vrai que je n'en ai jamais vû une fidelle; mais c'eſt un effet de mon malheur. Je chercherai tant que je ne déſeſpere pas d'en trouver une ; & je m'engage à la célébrer hautement, de vive voix, & par écrit, en Proſe & en Vers.* La Fontaine, dont la Muſe étoit ſi douce, les a bien peu ménagées : il faut avouer que les Poëtes de tous les tems, & de toutes les nations, ſemblent s'être réunis contre elles : il faut avouer auſſi qu'elles donnent elles-mêmes la vogue aux Vers & aux Romans qui leur ſont le moins favorables, & qui ſeroient moins nombreux ſi elles ne les liſoient pas avec tant d'ardeur. La Fontaine étonné de leur indulgence, & de l'honneur qu'el-

les lui faiſoient de lire tous ſes Ecrits, a cru devoir les en remercier par des Vers qui ſont aſſez connus.

Si notre théatre ne leur eſt pas plus favorable que celui de la Gréce ; ſi avec les Phédres, les Médées, & les Clytemneſtres, on y trouve encore les Cléopatres, les Agrippines, les Emilies, les Roxanes, les Hermiones, les Athalies ; & ſi Pauline méme, une des plus vertueuſes, a fait dire à un grand Prince, que peu de maris voudroient l'avoir pour femme, elles peuvent répondre qu'Euripide, leur cruel ennemi, doit une de ſes belles Piéces à Alceſte, la gloire de leur ſexe ; que ſi l'on veut examiner à la rigueur les hommes qui paroiſſent ſur le théatre, le nombre des vicieux l'emportera ſur le nombre des vertueux, & que les Burrhus ſont plus rares que les Andromaques & les Pénéloppes ; qu'enfin quelqu'injurieux que ſoient les portraits que les hommes ont fait d'elles, elle ſont le plus grand ornement de leurs Ouvrages.

Il ſemble en effet qu'on ne puiſſe s'en paſſer ; & je ne connois point de Tragédie intéreſſante ſans perſonnages de femmes, que le Philoctéte de Sophocle. Les Poëtes Epiques, qui n'ont pas en cela ſuivi l'exemple d'Homére, ont été juſqu'à les faire paroître dans les armées & dans

les combats. La Camille de l'Enéide fait voir cependant que la guerre n'eſt pas leur métier. De belles armes, dont elle a un deſir puérile, lui inſpirent une témérité qui cauſe ſa mort, *fœmineo, prædæ armorumque, ardebat amore.* C'eſt ainſi que Virgile, en lui conſervant l'eſprit de femme au milieu de ſa valeur, ſe rapproche de la nature; mais le Taſſe s'en éloigne, loſque pour rendre ſa Clorinde admirable, il dit qu'elle paſſa ſa jeuneſſe dans les forêts, où elle paroiſſoit un homme aux bêtes, & une bête aux hommes, *fera à gl' huomini parve, huomo à le belve.* Il a voulu jetter dans ſon Poëme un merveilleux extraordinaire par l'avanture de Tancréde, qui prêt à baptiſer cette Clorinde, reconnoît qu'il a long-tems combattu contre une femme, & qu'il a tué ſa maîtreſſe. Ce n'eſt point à de telles merveilles, preſque contraires à la nature, quoique poſſibles, qu'Homére a recours. Il lui étoit d'autant plus facile de trouver une ſemblable Héroïne, qu'il connoiſſoit les Amazones dont il parle dans l'Iliade, & que Penhéſilée leur Reine alla, dit-on, au ſecours des Troïens, où Virgile la fait briller. Mais quoique la valeur dans les armes ait rendu quelques femmes célébres, Homére qui n'emprunte pas d'ornement hors de la nature, a coutume de

les renvoyer à leurs fuſeaux, & à leurs occupations ordinaires.

On a vû auſſi des femmes célébres dans les ſciences : ce qui n'empêche pas qu'Euripide n'ait péché contre la vraiſemblance, en leur faiſant débiter des diſcours ſouvent dignes de Socrate, ſur-tout dans cette Tragédie dont parle Ariſtote, intitulée *Ménalippe Philoſophe*, où tous les principes de la Philoſophie d'Anaxagore étoient expliqués par une jeune Princeſſe. Ne peut-on pas toujours dire aux ſçavantes comme aux guerrieres, ce que Jupiter, *Iliade* 5, dit à Vénus en ſoûriant de la bleſſure que dans le combat elle a reçue de Dioméde ?

Contentez-vous des jeux, des ris, & des appas :
Préſidez aux amours, & laiſſez les combats.

Les intrigues de l'amour ſont leur partage ordinaire & leur triomphe. Comme elles ne ſont pas diſtraites par les paſſions plus ſérieuſes qui occupent les hommes, elles ſe livrent entiérement à celle-ci, qu'elles ſçavent exprimer avec cette vivacité de ſentiment qui ne fait que trop l'ornement de nos ouvrages poëtiques. Virgile ſemble glacé quand il veut faire parler ſon Héros tendrement ; mais avec quel feu il fait parler Didon ! Le Poëte qu'on dit avoir

mieux connu que les autres les reſſorts du cœur humain, ne fait jamais mieux jouer ces reſſorts que dans le cœur des femmes. Quelques perſonnes accuſent de froideur les perſonnages de Titus, Xipharès, Bazajet, Pyrrhus, &c. Comme on juge des choſes par comparaiſon, ces perſonnages ne peuvent paroître froids, que quand on les compare à ceux de Monime, Bérénice, Roxane, Attalide, Hermione, &c. Auprès de cette Hermione, Oreſte lui-même paroît tranquille.

Le ſoin avec lequel on apprend aux jeunes filles à cacher leurs ſentimens, & à ne pas croire ſincéres tous les diſcours qu'on leur tient, les rend plus diſſimulées que les hommes, & par conſéquent plus ſoupçonneuſes; ce qui eſt bien imité dans la Tragédie de Britannicus. Ce jeune Prince éloigné de toute diſſimulation croit tout ce qu'on lui dit; il croit Néron ſincére, & court avec empreſſement au feſtin deſtiné en apparence à leur réconciliation. Mais Junie, à qui l'âge ne donne pas plus d'expérience, & qui ne connoît la Cour que d'un jour, entrevoit déja la perfidie de cette Cour; elle ſoupçonne une réconciliation ſi prompte & ſi peu attendue; elle retient Britannicus le plus long-tems qu'elle peut; elle veut qu'il attende qu'on vienne le chercher, & elle

pleure en le voyant partir. La confiance du jeune Prince eſt auſſi conforme à la nature, que la méfiance de la jeune Princeſſe.

Les femmes ſe mêlent ſouvent des intrigues d'Etat, & ſont quelquefois capables de gouverner; mais leurs paſſions les plus nobles ſont ſouvent ſujettes à de grandes foibleſſes. Lorſque l'ambitieuſe Agrippine voit ſon crédit diminuer, Néron eſt un ingrat, qui va devenir un tyran; elle plaint l'État qu'elle veut ſecourir; elle paroît pleine de l'amour du bien public: ſitôt que Néron lui a rendu quelques marques de confiance, celui dont elle venoit de faire un portrait ſi affreux, n'eſt plus le même.

Non, il le faut ici confeſſer à ſa gloire,
Son cœur n'enferme pas une malice noire.

Athalie a toutes les qualités d'une Reine capable des grandes entrepriſes. Cependant un ſonge la trouble, & fait dire à Mathan:

Ce n'eſt plus cette Reine éclairée, intrépide,
Elevée au-deſſus de ſon ſexe timide,
Qui d'abord accabloit ſes ennemis ſurpris,
Et d'un inſtant perdu connoiſſoit tout le prix.
La peur d'un vain remord trouble cette grande ame:
Elle flotte, elle héſite; en un mot, elle eſt femme.

Mœurs de la Condition. Je ne m'étendrai pas ſur les mœurs qui ſont propres à chaque condition : on conçoit aiſément que la nobleſſe, ou la baſſeſſe de la naiſſance, doit à cauſe de la différence de l'éducation, contribuer à la nobleſſe ou à la baſſeſſe des ſentimens. La nourrice de Phédre, dans la Tragédie Françoiſe, débite une morale qu'une femme de ſa ſorte doit plutôt débiter, que ces raiſonnemens philoſophiques qu'elle fait dans Euripide. Narciſſe, qui a été longtems eſclave, eſt un digne miniſtre des paſſions de Néron. La flatterie & la perfidie n'étonnent point dans un homme ſorti des fers. Non-ſeulement l'Epiſode de la molleſſe eſt heureuſement amené dans un Poëme dont les Acteurs ſont des Chanoines; mais la peinture des mœurs de ces pieux fainéans, de leurs fréquens repas, de leurs lits plus doux que leurs hermines, & tous les diſcours que le Poëte leur fait tenir, conviennent à ceux qu'on accuſe de vivre dans l'oiſiveté & dans la molleſſe. Le Poëte a peint les mœurs qu'on dit être communément celles de leur état.

L'on eſt agréablement ſurpris dans Athalie d'entendre un homme de guerre, plein d'humanité & de compaſſion, confondre un Prêtre qui a débité des maximes ſanguinaires & horribles. L'Auteur a voulu montrer que rien n'eſt ſi méchant qu'un

Prêtre ambitieux, qui a perdu les ſentimens de ſon état.

Eh quoi ! Mathan, d'un Prêtre eſt-ce là le langage?
Moi nourri dans la guerre aux horreurs du carnage ;
Des volontés des Rois, miniſtre rigoureux,
C'eſt moi qui prête ici ma voix au malheureux.
Et vous qui lui devez des entrailles de pere ;
Vous, miniſtre de paix dans les tems de colere,
Couvrant d'un zéle faux votre reſſentiment,
Le ſang à votre gré coule trop lentement.

Des mœurs des Pays.

Si nos mœurs dépendent de l'âge, du ſexe & de la condition ; elles dépendent auſſi du pays où nous vivons. Cette régle n'eſt pas générale ; mais lorſqu'un caractére eſt reconnu pour le caractére général d'une nation, les Poëtes doivent s'y conformer ; & l'on a eu raiſon de railler Campiſtron, moins comme plagiaire de deux Vers de Britannicus, que pour le mauvais uſage qu'il fit de ſon vol en mettant ces deux Vers dans la bouche d'Alcibiade.

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne ſçait point farder la vérité.

Burrhus avoit raiſon de dire à Agrippine :

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un ſoldat qui ſçait mal farder la vérité.

Burrhus, qui ne se pique pas d'être homme de Cour, se fait honneur de la franchise d'un soldat, parce qu'il est homme de guerre; mais Alcibiade ne peut vanter la franchise d'une nation qui a été appellée menteuse, *Græcia mendax.*

La valeur devoit être plus commune chez les Grecs que chez les Phrygiens accoutumés à la mollesse. Tous les Capitaines Grecs, dans l'Iliade, sont autant de Héros, & les Troïens n'ont qu'Hector. La valeur d'Argan, dans le Tasse, a quelque chose en apparence de plus étonnant que celle de Godefroy, le Héros du Poëme: mais une valeur féroce & brutale est celle d'un Sarrasin; une valeur réglée & prudente est celle d'un François.

Les Poëtes Tragiques d'Athénes n'avoient point à étudier cette différence que les pays apportent dans les mœurs. Contens des grands Hommes que leur nation fourniſſoit, & riches de leur propre fonds, ils ne cherchoient pas des Héros étrangers. Nous n'avons pas le même amour pour les nôtres, ni même pour ceux des nations contemporaines. Soit que nous soyons moins portés à admirer ce qui est près de nous, soit que les noms modernes ne soient pas si harmonieux, nous ramenons presque toujours sur notre théatre les Héros de la Gréce & de Rome. Il faut

donc imiter les mœurs des Grecs & des Romains, mais non pas jusqu'au scrupule. La distance des tems permet quelque liberté.

Il n'en est pas de même quand nous faisons paroître les Héros des nations contemporaines ; & si la critique de ceux qui n'ont pas cru trouver dans Bajazet les mœurs Turques, étoit une critique juste, la Piéce seroit défectueuse. La distance des lieux ne donne pas la même liberté que la distance des tems. Il est aisé d'en rendre raison. C'est la lecture qui nous apprend les mœurs des Grecs & des Romains. Les Sçavans connoissent la différence de ces mœurs aux nôtres ; mais elle n'est pas connue du commun des hommes, pour qui les Poëtes écrivent. Un Sçavant peut trouver à redire qu'Achille sur le théatre soit habillé comme Auguste & Mithridate. Il sçait que ces trois Princes étoient habillés différemment : mais le peuple qui l'ignore n'est pas même choqué de leur voir à tous trois des perruques & des chapeaux, au lieu qu'il seroit choqué d'en voir sur la tête des Turcs ; parce que sans avoir été à Constantinople, nous avons conversé avec des gens qui y ont été, ou nous avons vû des Turcs parmi nous : ainsi on ne les fait point paroître sur le théatre sans des robbes longues & des turbans ; &

le Poëte doit observer leurs mœurs, comme l'Acteur prend leurs habillemens.

C'est encore par l'ignorance des usages anciens, que nous ne sommes point choqués de voir sur notre théatre Achille seul avec Iphigénie. Dans Euripide, sitôt qu'il voit Clytemnestre, il s'écrie, *O loix de la pudeur*, & veut se retirer. Suivant nos mœurs, la bienséance ne défend pas à des Princesses de s'entretenir seules avec des hommes, mais nous sçavons que les loix de la Turquie les en empêchent, & dès le second Vers de Bajazet la surprise d'Osmin qu'on laisse entrer dans le Serrail, & qui demande :

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'aspect étoit même interdit à nos yeux ?

prévient la surprise du Spectateur, qui en apprend la raison par la réponse d'Acomat. De même que l'Auteur de cette Tragédie n'auroit pû violer les usages d'une nation si connue sans nous révolter, il n'auroit pû, sans nous choquer, en violer les mœurs communes ; & les sentimens tendres répandus dans la Piéce ne sont pas contraires à ces mœurs, puisque nous sçavons que les intrigues de l'amour & de la politique regnent dans le Serrail, & que les Sultanes n'oublient aucun artifice pour

gagner le cœur de leur maître. Roxane & Attalide peuvent donc employer les mêmes artifices, & exprimer leurs sentimens avec une délicatesse pareille à la nôtre. Le caractére du grand Visir n'a rien de contraire aux mœurs de son pays. Bajazet qui est encore jeune, n'est jamais sorti du Serrail, & en viole les rigoureuses loix quand il parle à des femmes : pourquoi ne veut-on pas qu'un amour que la nature inspire, & que la contrainte augmente, s'explique à Constantinople comme à Paris ? C'est un préjugé de l'enfance qui nous fait croire qu'un Turc est toujours barbare, & qu'un homme ne peut parler avec tendresse, quand il a le turban sur la tête. Ce même Bajazet ne dément pas les mœurs de sa patrie, quand il répond à Roxane, qui lui offre sa grace, *Je ne l'accepterois que pour vous en punir.*

Mœurs des Tems.

Ce que je vais dire sur les changemens que les tems apportent à nos mœurs, servira de réponse à ceux qui méprisent Homére, parce qu'ils y trouvent des Héros & des Princesses faisant des fonctions que nous abandonnons aujourd'hui à nos domestiques, & en même-tems je ferai voir que nos Poëtes ont raison de rapprocher les mœurs anciennes des nôtres.

Je n'examine point si les anciennes sont plus estimables, si leur simplicité est l'effet

de la groſſiéreté du genre humain dans l'enfance du monde, ou le reſte précieux de ſa premiere innocence. Les hommes ont eu de tout tems les mêmes paſſions ; mais les mœurs ſur certains points ont changé, parce que nos idées ſur l'honneur & ſur la grandeur d'ame n'ont pas toujours été les mêmes : l'orgueil a cependant toujours été le même, l'amour des hommes pour la vie n'a point changé ; mais les hommes peuvent dans un tems déguiſer certains ſentimens qu'ils n'ont pas cru dans un autre tems devoir cacher. Nous eſtimons nos mœurs plus que les anciennes, & nous le devons ; mais cette eſtime ſi naturelle ne nous doit pas faire mépriſer les autres ſans examen.

Suppoſons, par exemple, que Thémiſtocle, qu'on n'accuſera pas d'avoir évité la mort par poltronerie, paroiſſe tout à coup parmi nous, & que quelqu'un de nous lui ſoutienne qu'il eſt un lâche, un homme déshonoré, & indigne de ſervir l'Etat, parce qu'il n'a pas tiré raiſon d'Eurybiade qui l'a déshonoré publiquement, en levant un bâton ſur lui ; qu'on le méne enſuite à la repréſentation du Cid pour lui faire remarquer ces paroles :

Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage :
Meurs ou tue.

Thémiſtocle

Thémiſtocle étonné d'une maxime qui lui eſt inconnue, apprend qu'elle eſt très-connue de la nation dans laquelle il ſe trouve; qu'on la met en pratique, non-ſeulement pour une canne levée, ou pour un ſoufflet, mais pour un mot, & pour un geſte; que cette fureur de s'entr'égorger, à peine rallentie par les Ordonnances de nos derniers Rois, étoit bien plus commune autrefois lorſqu'on faiſoit l'honneur à ſes amis de les aſſocier à de pareils combats, & que le Roi même en étoit ſpectateur. Il s'entend dire en même-tems qu'il a vécu dans un ſiécle groſſier, que le tems a adouci la férocité des hommes, & qu'il ſe trouve dans une nation que la douceur & la politeſſe rendent fameuſe. Croyons-nous que cet Athénien en ſeroit ſi convaincu? Il regretteroit peut-être ces tems groſſiers, où les hommes intrépides à la guerre, n'expliquoient entr'eux leurs différens que par des injures, & réſervoient leurs courages pour le ſervice de la patrie.

Achille dans Homére, non content d'avoir appellé Agamennon *inſolent, impudent, homme qui a les yeux d'un chien, & le cœur d'un cerf, Roi qui dévore ſon peuple*, oſe lui dire encore qu'il eſt *lâche juſqu'au point de n'oſer paroître au combat, parce qu'il croit voir toujours la mort à ſes*

côtés. Après de pareilles injures, on se léve, chacun se retire, & l'on ne songe point à veiller pour empêcher entre ces deux Princes les voies de fait, parce qu'alors on ne les connoissoit pas, quelque brave qu'on fût contre les ennemis.

Dans l'Andromaque d'Euripide, Pélée, après avoir menacé Ménélas de le frapper, & lui avoir rappellé toutes les infidélités de sa femme, lui reproche d'être le seul qui soit revenu sans blessure du siége de Troïe. Ménélas écoute tranquillement ces paroles, & chargé d'outrages, sort sans colere. Il semble qu'alors les injures ne dehonorassent que celui qui se livroit à son emportement. Ainsi la scéne entre Phaéton & Epaphus, dans l'Opera de Phaéton, quoiqu'elle ne soit pas vraisemblable dans nos mœurs, est vraie dans les mœurs de l'antiquité, ce qui ne justifie pas Quinaut.

Nous avons encore placé une espéce de grandeur d'ame à témoigner dans nos discours un mépris pour la vie, que les Anciens ne témoignoient pas de même. La mort n'a pas été moins cruelle dans un tems que dans l'autre; mais une maniere de penser qui nous est particuliere, & qui l'est peut-être encore plus aux Anglois, nous rend aujourd'hui moins sincéres que les Anciens sur une crainte si conforme à

la nature. Nous ſommes accoutumés par nos Romans & nos Tragédies, à entendre tous les amans offrir leur ſang pour leurs maîtreſſes : c'eſt le premier & le moindre ſacrifice qu'ils ſont prêts à leur faire, trop heureux qu'elles daignent l'accepter. En combien de maniere avons-nous répété ces ſentimens, que dans un de nos premiers Poëtes tragiques, un amant exprime ainſi devant ſa maitreſſe avant que de ſe tuer :

Vous m'avez commandé de vaincre, & j'ai vaincu ;
Vous m'avez commandé de vivre, & j'ai vécu :
Aujourd'hui vos rigueurs vous demandent ma vie,
Mon bras aveuglément l'accorde à votre envie.
Heureux & ſatisfait dans mes adverſités
D'avoir juſqu'au tombeau ſuivi vos volontés.

Voiture aimoit la vie autant qu'un autre, & étoit fort volage en amour. Il faut cependant qu'il meure pour Uranie.

Mais penſant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre ; & content de mourir,
Je n'oſe murmurer contre ſa tyrannie.

Ce langage, qu'il tenoit en Poëte, nous le faiſons tenir à nos héroïnes. Notre Iphigénie, dans le moment qu'elle ap-

prend qu'elle doit être ſacrifiée, dit à ſon pere :

D'un œil auſſi content, d'un cœur auſſi ſoumis,
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je ſçaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

L'Iphigénie d'Euripide parle d'une maniere bien différente.

La vie eſt le ſeul bien qui nous puiſſe attacher :
Peut-on vanter la mort qui vient nous l'arracher ?
Elle eſt toujours affreuſe, & la plus honorable
Ne vaut pas une vie obſcure & mépriſable.

Ce ſtyle eſt bien contraire au nôtre. Lorſqu'Alceſte dans Euripide repréſente à ſon mari ce qu'elle ſacrifie pour lui, & qu'elle lui en demande la récompenſe : *Elle ne ſera pas égale*, dit-elle ; *quel bienfait peut égaler le ſacrifice de la vie ?* Sophocle n'a point cru que les plaintes d'Antigone aux approches de la mort fuſſent indignes du courage avec lequel elle s'y étoit expoſée. Les gémiſſemens d'Hippolyte mourant, qui ne le deshonoroient pas ſur le Théatre d'Athénes, le deshonoreroient ſur le nôtre : & que penſerions-nous d'un de nos Officiers, qui en quittant le ſervice pour quelque mécon-

tentement, donneroit de sa retraite la même raison qu'Achille donne de la sienne dans Homére, Iliade 9. quand il dit, qu'il ne *veut plus pour l'amour des Grecs retourner au combat, parce que la vie est d'un prix inestimable ; qu'on peut acquérir tous les autres biens, mais que l'ame aussi-tot qu'elle est envolée, ne revient plus?* J'avoue que dans le moment la colere le faisoit parler, & qu'il parut dans la suite avoir oublié ces sentimens ; mais il les reprit dans les Enfers, où bien différent d'un de nos Rois *, qui aimoit mieux mourir Roi, que vivre prisonnier, il répondit à Ulysse qui le félicitoit de ce qu'après une vie si glorieuse, il avoit dans les Enfers l'honneur de commander aux morts :

J'aimerois mieux cent fois, chargé de fers pesans,
Obéir sur la terre aux plus vils artisans,
Que Roi de tous les morts jouir dans ces lieux sombres,
Du chimérique honneur de commander aux ombres.
Odyssée 14.

On ne connoît le prix des choses que quand on les a perdues : Achille avoit sacrifié sa vie à l'opinion des hommes ; après sa mort il reconnoît sa folie. Peut-

* *Charles IX.*

être Homére eût-il mieux fait de ne point mettre dans la bouche d'un héros ſi fameux, un ſentiment, qui, quoique vrai, eſt dangereux pour le commun des hommes, comme Platon l'a remarqué; mais il vaut mieux encore ſuivre, comme Homére, la nature juſques dans ſes foibleſſes, que de s'écarter d'elle trop loin, en cherchant un merveilleux qui lui eſt contraire, comme Corneille, quand il dit que Pompée dans le moment même qu'il eſt percé de coups par des aſſaſſins,

Immobile à leurs coups, en lui-même rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie, & ce qu'on dira d'elle,
Et croit la trahiſon que le Roi leur preſcrit,
Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.

Le plus grand homme n'eſt point indifférent à un pareil moment, il ne croit pas qu'il ſoit au-deſſous de lui d'y penſer: & Voiture, quoiqu'en badinant, diſoit la vérité au grand Condé, malade de la fiévre:

Monſeigneur, en ce triſte état
Avouez que le cœur vous bat,
Comme il fait à tant que nous ſommes,
Et que vous autres demi-dieux,
Quand la mort vient fermer les yeux,
Avez peur comme d'autres hommes.

Il me seroit aisé de montrer par plusieurs passages de l'Ecriture sainte, qu'elle exprime aussi naïvement que les anciens Poëtes Grecs, cette crainte de la mort si naturelle à tous les hommes. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le Cantique d'Ezéchias: il le prononça après sa guérison; mais dans le moment que le Prophéte lui annonce qu'il mourra de cette maladie, l'Ecriture sainte représente ce Roi, qui tourne le visage du côté de la muraille, fait une courte priere, & répand beaucoup de larmes, *& flevit Ezechias fletu magno. Is.* 38.

Les Anciens ne croyoient pas devoir, comme nous, déguiser des sentimens, qu'intérieurement nous avons comme eux. Je n'examine point s'ils avoient raison d'être sur ce point plus sincéres que nous, & si leurs mœurs plus conformes à la nature que les nôtres, sont plus estimables; j'ai voulu seulement prouver que ceux qui mépriſent les Poëtes anciens, où ces mœurs sont dépeintes, ont tort, puisque les Poëtes imitent les mœurs de leur tems, & que par conséquent, quand même nos mœurs ne seroient pas meilleures en elles-mêmes, il suffit qu'elles soient les nôtres, pour que les Poëtes qui travaillent pour nous plaire, rapprochent de nous les héros de l'antiquité, sans leur ôter néanmoins les traits caractériſtiques qui font leur

reſſemblance. Achille eſt violent, Agamennon eſt fier ; voilà leurs traits caractériſtiques : le Poëte François leur conſerve ces traits dans ſa Tragédie d'Iphigénie. Ils ſe querellent, mais non plus comme du tems d'Homére : Achille ne ſe ſert point de ces termes dont la dureté offenſeroit nos oreilles ; & comme une pareille diſpute, quoique moins vive, doit nous faire attendre entre deux guerriers les voies de fait, Achille ſemble les annoncer par ce Vers : *Voilà par quel chemin vos coups doivent paſſer.*

Notre Iphigénie eſt prête à rendre à ſon pere tout le ſang qu'elle a reçu de lui ; mais ſa vertu, ni ſon courage, ne l'empêchent pas de donner à la nature ce qu'elle lui doit.

Peut-être aſſez d'honneurs accompagnoient ma vie,
Pour ne pas ſouhaiter qu'elle me fût ravie, &c.

Si elle fait quelques tentatives pour détourner le coup qui la menace, ce n'eſt point par la crainte de ce coup, c'eſt pour ſa mere & pour Achille.

Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

C'eſt ainſi qu'on rapproche les mœurs anciennes des nôtres, & qu'on accorde

avec la nature nos idées de grandeur d'ame.

Corneille a été ſouvent un peintre trop exact des mœurs de l'antiquité. La ſcéne dans Sertorius, entre Pompée & Ariſtie, eſt admirable pour un homme qui ſçait ſe tranſporter au tems de Pompée ; mais elle ne paroît pas vraiſemblable au plus grand nombre des ſpectateurs, qui ne peuvent comprendre qu'un mari diſe à ſa femme :

Non, ne vous jettez point, Madame, en d'autres bras :
Plaignez-vous, haïſſez ; mais ne vous donnez pas,
Demeurez en état d'être toujours ma femme.

Pompée pour prouver à ſon ancienne épouſe, que la nouvelle qu'il vient de prendre, reſte toujours attachée à ſon premier époux, s'exprime ainſi :

Elle porte en ſes flancs un fruit de cet amour,
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour...
Elle paroît ma femme, & n'en a que le nom.

A ces paroles, qui étonnent un ſpectateur peu inſtruit des mœurs Romaines, Ariſtie fait cette réponſe non moins étonnante pour lui :

Rendez-le moi, Seigneur, ce grand nom que je porte,

Et que ſur mon tombeau ce grand titre gravé,
Prouve à tout l'avenir que je l'ai conſervé.
J'en fais toute ma gloire & toutes mes délices;
Un moment de ſa perte a pour moi des ſupplices:
Vengez-moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou ſouffrez qu'on me venge & de vous & de lui.
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale;
Qu'il me reléve autant que Sylla me ravale,
Non que je puiſſe aimer aucun autre que vous;
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux.

Pour ſentir la beauté de cette réponſe, il faudroit preſque être un ancien Romain. Le tableau eſt reſſemblant, mais il l'eſt trop. Il eſt des occaſions où une reſſemblance trop exacte ne convient pas, comme je le ferai voir encore, en parlant des caractéres.

Pourquoi les Poëtes ſeroient-ils obligés de nous repréſenter exactement les mœurs antiques, puiſque même ils ne peuvent nous repréſenter celles de nos aïeux telles qu'elles ont été. Trois ou quatre ſiécles de différence nous les feroient paroître trop groſſiéres. Nous oſeroit-on repréſenter dans un Poëme François I. appellant en duel Charles-Quint, en ces termes du cartel qu'il lui envoya: *Si vous nous accuſez de choſes qu'un Gentilhomme ne doit faire, nous diſons que vous avez menti*

par la gorge, & qu'autant de fois que vous le direz, vous mentirez. Un Poëte qui prendroit saint Louis pour le Héros de son Poëme, lui feroit-il dire, pour preuve de son zéle pour la Religion : *Que quand un Chevalier en entend parler mal, il faut qu'il la défende à brave épée tranchante, qu'il doit enfoncer dans le corps du médisant, tant qu'elle y peut entrer.* Maxime que ce bon Roi répétoit souvent à Joinville, & qu'il appuyoit de l'exemple d'un vieux Chevalier, qui pour prouver la Religion Chrétienne à un Juif, ayant demandé la permission de disputer contre lui, commença & termina la controverse par les coups de bâton, dont il assomma son adversaire. Ces mœurs qui nous paroîtroient étranges aujourd'hui, si l'on nous en présentoit de fidelles copies, étoient celles d'un tems où le zéle des guerres saintes avoit persuadé les hommes que le grand argument de la Religion étoit au bout de leurs épées.

ARTICLE II.

Des Caractéres.

JE m'étendrai moins ſur les caractéres, parce qu'on peut y appliquer une partie de ce que je viens de dire ſur les mœurs. L'imitation d'un grand caractére toujours ſoutenu, eſt le chef-d'œuvre de la Poëſie. C'eſt par elle que les Poëtes Epiques & Dramatiques ſont au-deſſus de tous les autres Poëtes, & c'eſt par elle que Moliére eſt le premier de tous les Poëtes Comiques; mais je ne parle ici que de l'imitation des caractéres ſérieux.

Homére, non content d'avoir repréſenté tant de caractéres différens, a ſçu encore jetter de la variété dans les mêmes caractéres. La prudence d'Ulyſſe n'eſt pas celle de Neſtor; la valeur d'Hector n'eſt pas celle d'Ajax, ni celle de Dioméde, ni celle d'Achille. Tous ſes Héros ſont remplis de défauts; on ne peut imiter que ce qu'on connoît: les Héros dans le tems d'Homére n'étoient pas plus parfaits. D'ailleurs les premiers Imitateurs ont ſuivi la nature de plus près: les ſeconds doivent l'embellir; & comme l'imi-

tation des choſes les plus parfaites eſt la plus utile, Virgile n'a ſongé qu'à réunir toutes les vertus dans ſon Héros, pour en former un caractére parfait. Le Héros de l'Enéide eſt un homme,

Quo juſtior alter
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.

Le Taſſe a ſuivi l'exemple d'Homére dans la variété des caractéres, & il a fait encore ce qu'Homére n'étoit pas obligé de faire comme lui, en rendant odieux les caractéres des aſſiégés, parce qu'ils doivent être regardés comme les ennemis de Dieu.

Il eſt du devoir du Poëte de ſçavoir inſpirer de l'horreur pour les perſonnages qu'on doit toujours déteſter. Mathan eſt toujours auſſi odieux, que le doit être un Poëte apoſtat. On ne plaint point Oenone, lorſque chaſſée par Phédre, elle va chercher la fin dûe à ſes mauvais conſeils. Le caractére de Burrhus fait paroître celui de Narciſſe ſi affreux, que la vûe ſeule de ce perſonnage excite l'indignation, & qu'on eſt ſatisfait lorſqu'on apprend qu'il a été déchiré par le peuple. De pareils perſonnages ne doivent point être les principaux d'une Piéce, à moins que leur ſupplice n'en ſoit l'objet, & ne

paroiſſe préparé par la vengeance divine, comme dans Athalie. Lorſqu'Euripide donna à Athènes la Tragédie d'Ixion, il ſe vit obligé de prévenir les ſpectateurs, qu'il ne quitteroit un tel homme qu'après lui avoir cloué les pieds & les mains ſur une roue.

Je ne trouve pas que dans la Tragédie de Rodogune, le Poëte ait inſpiré aſſez d'horreur pour Cléopatre. Elle en mérite d'autant plus qu'elle ne paroît jamais agitée de remors, comme Néron dans Britannicus, & qu'elle eſt capable de dire avant ſon crime : *Tombe ſur moi le ciel, pourvû que je me venge.* On devroit voir le ciel armé pour la punir. Cependant rien ne prépare à ſon ſupplice, elle ne meurt que parce qu'il lui plaît d'avaler le poiſon qu'elle a préparé pour ſon fils, & elle meurt en prononçant ces horribles imprécations qu'on ne peut entendre ſans frémir.

Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe ſortir de vous un fils qui me reſſemble....
Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.

J'avoue qu'Oronte fait obſerver à Rhodogune & à Antiochus que le ciel a conduit cet événement ; mais ce n'eſt pas ſeulement à un homme qui a joué un

perſonnage peu important dans cette action, à faire faire cette réflexion, elle doit naître naturellement de toute la Piéce. A la fin de la Tragédie d'Athalie, il n'eſt pas néceſſaire que le grand Prêtre prononce les derniers Vers qui en contiennent la morale. Toute la Tragédie a convaincu le ſpectateur

Que les Rois dans le ciel ont un Juge ſévére;
L'innocence un Vengeur, & l'orphelin un Pere.

On voudroit du moins que dans la Tragédie de Rodogune le caractére de cette Princeſſe fût entiérement oppoſé à celui de Cléopatre, & on eſt étonné d'entendre celle qu'on croit vertueuſe propoſer aux deux freres, un crime pareil à celui de faire mourir leur mere. Corneille s'efforce en vain de la juſtifier, en avouant que quand même elle ſeroit condamnable, elle mérite grace par l'embarras dans lequel elle jette les deux Princes, & par le trouble qu'elle produit. Une pareille propoſition ne peut ſortir de la bouche d'une perſonne vertueuſe; & ce qui n'eſt pas vraiſemblable ne peut plaire.

La régle de ſoutenir les caractéres tels qu'on les fait connoître d'abord, eſt indiſpenſable; & Ariſtote reproche avec raiſon à Euripide d'y avoir manqué dans

ſon Oreſte & dans ſon Iphigénie en Aulide. Ménélas qui arrive dans la Tragédie d'Oreſte, lorſqu'on va condamner à mort ce Prince ſon neveu, paroît plein de courage, & prêt à le ſoutenir : bientôt après il parle en homme plein de timidité, & il abandonne Oreſte. Iphigénie allant à la mort avec joie, n'eſt plus cette même Iphigénie qui un moment auparavant s'étoit jettée aux genoux de ſon pere, pour lui demander la vie. Des changemens ſi prompts ſont contraires à la nature ; le cœur ne change pas en un moment. Au dernier Acte de Britannicus, Néron ne paroît plus le même qu'il étoit au commencement de la Piéce. Ce n'eſt pas qu'il ſoit changé, mais il ceſſe de ſe déguiſer. Il avoit voulu juſques-là cacher ſon caractére à ſa mere & à ſon gouverneur ; mais après la trahiſon qu'il vient de commettre, il ne veut plus rien ménager. Ce crime a ouvert le paſſage à tous les autres crimes dont il renfermoit en lui les ſemences, & il fait voir qu'il n'écoutera plus ni remontrances ni remords, & qu'il ſe livre entiérement à l'affreux miniſtre de ſes plaiſirs, quand il quitte ſa mere & Burrhus, en diſant : *Narciſſe, ſuivez-moi.*

Le même Poëte a bien ſenti qu'il démentiroit le caractére d'Athalie, s'il la rendoit ſuſceptible d'un mouvement de

compaſſion. La premiere vûe de Joas excite en elle ce mouvement ; mais elle ſe hâte de l'étouffer.

La douceur de ſa voix, ſon enfance, ſon âge,
Font inſenſiblement à mon inimitié
Succéder.... Je ſerois ſenſible à la pitié !

Attentif à conſerver aux perſonnages connus les caractéres qu'ils doivent avoir, il repréſente Achille violent ; Agamemnon fier ; Oreſte triſte ; Mithridate fourbe & cruel ; enſorte qu'il me paroît que Corneille avoit quelque tort, quand il appelloit tous ces perſonnages, *des Héros refondus à notre mode.* Ils ont les principaux traits qui font la reſſemblance : & lorſque le Poëte, pour les rapprocher de nous, leur a changé quelques autres traits, il a fait ce qu'il a dû faire.

Une exacte & ſcrupuleuſe vérité dans des choſes peu eſſentielles, loin d'être néceſſaire aux Ouvrages Poëtiques, les rendroit moins agréables. Les Poëtes qui ne ramenent parmi nous les Héros de l'antiquité que pour nous procurer un amuſement utile, doivent pour nous les rendre plus aimables, leur faire prendre un peu de nos manieres, de même que les Etrangers qui demeurent en Turquie, pour plaire aux habitans d'un pays où ils ont inté-

rét de reſter, en prennent les habillemens. Corneille voulant ſe conformer à une idée qu'il s'étoit faite de la grandeur Romaine, a fait ſouvent ſes figures plus grandes que le naturel. Les diſcours de Cornélie à Céſar nous paroiſſent trop durs : pourquoi, tandis qu'il lui parle avec tant d'eſtime, le menacer des ennemis qu'elle va ſoulever contre lui, *qui ſuivront au combat des urnes au lieu d'aigles ?*

Lorſqu'on reprochoit à Corneille ces endroits ſi peu conformes à nos mœurs, Saint Evremond pour le défendre, prenoit parti contre toute la nation, en diſant : *Un des grands défauts de notre nation, eſt de ramener tout à elle, juſqu'à nommer étrangers dans leur propre pays, ceux qui n'ont point ſon air & ſes manieres. On nous reproche juſtement de n'eſtimer les choſes que par le rapport qu'elles ont avec nous. Corneille en a fait une injuſte & fâcheuſe expérience dans ſa Sophonisbe.* Ce n'eſt pas la nation qu'il faut condamner, mais le Poëte qui travaille pour lui plaire. Le caractére de Sophonisbe ne peut nous être agréable. Les loix de Rome qui permettoient que la captivité rompît le mariage, ſont trop contraires aux nôtres, pour que nous puiſſions, par attention à ces loix, eſtimer une Princeſſe qui dans le moment que ſon mari eſt fait priſonnier, épouſe

un autre homme. Sa haine pour Rome ne la justifie pas à nos yeux ; mais nous admirons la fermeté de cette même Sophonisbe, quand elle se dispose à mourir ; & quoique sa fermeté soit bien différente de Monime, les deux Poëtes ont également réussi à bien peindre la nature.

Ces deux Princesses se trouvent dans la même circonstance. On leur apporte du poison de la part de leur époux. Monime ennuyée de l'esclavage, & dégoûtée de la vie, après la perte de Xipharès qu'elle croit mort, répond à celui qui lui présente le poison :

Ah ! quel comble de joie!
Allez, dites Arbate, au Roi qui vous envoie,
Que de tous les présens que m'a fait sa bonté,
Je reçois le plus cher & le plus souhaité.

Cette maniere de recevoir l'ordre de mourir, convient, suivant nos mœurs, à Monime ; mais une pareille obéissance ne seroit pas vraisemblable dans Sophonisbe, fille d'Asdrubal, ennemie de Rome, long-tems Reine, indignée contre deux époux, dont l'un est prisonnier des Romains, l'autre est leur lâche courtisan, & qui est dans ce moment, comme la fameuse Cléopatre, *deliberatâ morte ferocior*. Elle répond à celui qui lui pré-

ſente le poiſon de la part de Maſiniſſa :

Allez, & dites-lui que je m'apprête à vivre
En faveur du triomphe, à deſſein de l'y ſuivre....
On y verra marcher, ce qu'on n'a jamais vû,
La femme du vainqueur à côté du vaincu.

Ces paroles ne ſont que des menaces qu'elle ne veut pas exécuter. Un moment après elle s'empoiſonne, non par obéiſſance, mais pour éviter ce triomphe, où elle ſembloit vouloir aller dans le deſſein de ſe venger de deux indignes maris. *J'ai dû y aller*, dit-elle :

J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie :
C'eſt ce que méritoit leur amour conjugal ;
Mais j'en ai dû ſauver la fille d'Aſdrubal.
Leur foibleſſe aujourd'hui de tous deux me dégage,
Et n'étant plus à moi, je meurs toute à Carthage.

Dans ces deux peintures, quoique ſi différentes, les deux Poëtes ſont également imitateurs de la nature ; mais l'un préſente un perſonnage connu, l'autre un perſonnage qui ne l'eſt pas.

Le Poëte eſt le maître de donner les caractéres qu'il veut aux perſonnages qui ne ſont pas connus ; mais il doit ſçavoir ſoutenir les caractéres dont il eſt l'inventeur. Celui du grand Prêtre dans Athalie, eſt

le plus éclatant caractére que jamais Poëte ait inventé, & il n'a pû en trouver l'idée dans les Poëtes anciens. Ce n'eſt pas ſeulement le caractére d'un homme intrépide autant que la nature humaine peut l'être, mais d'un homme que ſa confiance en Dieu rend intrépide. Il eſt plein de courage, parce qu'il eſt plein de foi, & c'eſt par ſa foi qu'il entreprend & exécute le plus grand des projets. Il s'agit de faire reconnoître à tout un peuple ſon Roi légitime qu'il croit mort, de le remettre ſur le trône, & d'en renverſer une Reine ſuperbe, que le ſuccés de ſes armes rend puiſſante. Un Prêtre ſeul conduit tout le projet. Il n'a point d'armée pour ſoutien; *mais ſa force eſt au Dieu dont l'intérêt le guide.* C'eſt lui qui ranime la foi chancelante d'Abner & de Joſabet. Il garde ſon ſecret à Abner juſqu'au dernier moment. Rien ne le décourage, ni la fureur d'Athalie contre lui, ni les ſoupçons de cette Reine ſur Joas, ni la timidité de Joſabet, ni la lâcheté du peuple Juif, que la ſeule préſence d'Athalie fait fuir, comme un troupeau diſperſé. Quand il apprend cette nouvelle, il ſe contente de dire:

Peuple lâche en effet, & né pour l'eſclavage,
Hardi contre Dieu ſeul.... pourſuivons notre ouvrage.

Il le pourſuit en effet, quoiqu'il ne voie de ſon côté que des enfans & des Prêtres; & c'eſt alors qu'il dit à Dieu dans un tranſport de foi:

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des Prêtres, des enfans!

Quand il apprend qu'Abner eſt dans les fers, & qu'à cette nouvelle Joſabet perd toute eſpérance, il lui reproche ſon peu de foi, & lui rappelle Abraham qui mit ſur un bucher ſon fils unique. Lorſqu'Athalie entre dans le temple, entourée de ſoldats, il paroît devant elle avec tranquillité, tire le rideau qui couvre Joas, & fait obſerver toutes les marques qui prouvent que cet enfant eſt Joas: dans toutes ſes actions & dans toutes ſes paroles, on reconnoît toujours celui qui a dit au commencement de la Piéce: *Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.*

Lorſqu'en liſant une Piéce où un pareil caractére eſt ſi bien rendu, on penſe que l'Auteur devoit être rempli de la crainte de Dieu, & pénétré de la grandeur de la Religion; on ne ſe trompe pas. On ne doit point juger toujours des mœurs d'un Auteur par ſes Ecrits; mais on peut juger toujours des qualités de ſon cœur. On

reconnoît le caractére du Poëte dans la maniere dont il peint ceux des autres. Cette réflexion me vient ici si naturellement que je crois devoir finir par elle tout ce que je viens de dire sur les mœurs & sur les caractéres ; & je m'y arrête avec d'autant plus de plaisir qu'elle me fournit une occasion de faire l'éloge de quelques Poëtes, qui aux talens de l'esprit ont joint les vertus du cœur.

Je ne prétends pas parler ici de ce défaut que Boileau reprend par ces Vers :

Souvent, sans y penser, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même.

Les Ecrivains médiocres tombent dans ce défaut, parce qu'ils ne sçavent pas imiter. Je ne mets pas au nombre de ceux qui font connoître leur ame par leurs Ouvrages, ceux qui parlent souvent d'eux-mêmes. Ils font certainement connoître leur vanité. Quelquefois des Peintres, en composant un Tableau historique, donnent leur ressemblance à une de leurs figures. Raphaël s'est peint lui-même dans un de ses tableaux, sans qu'on puisse lui faire un reproche de vanité : faire ainsi son portrait, c'est mettre son nom à son ouvrage. Ce que ces Peintres font à dessein, tout Poëte le fait sans le vouloir : il se peint toujours

lui-même dans ſes Ouvrages, & ſouvent lorſqu'il y penſe le moins. Je ne m'arrêterai point à ceux dont les portraits n'offrent rien de beau. Je ne veux troubler aucune cendre.

On peut s'ennuyer en liſant Pétrarque : un ſi grand nombre de Sonnets ſur le même ſujet peut fatiguer ; mais on ne peut jamais ne point eſtimer le caractére de Pétrarque, parce qu'on reconnoît toujours un Poëte dont les mœurs étoient douces, & le cœur admirable. De méme qu'en liſant La Fontaine on eſt enchanté de ſes Vers, malgré leurs négligences : on aime toujours l'Auteur malgré tous ſes défauts qu'on reconnoît ſans peine. Quand ſon caractére ne me ſeroit pas connu par le rapport de pluſieurs perſonnes qui avoient vécu avec lui ; je le trouverois dans ſes Ouvrages, non-ſeulement dans les endroits où il parle de lui-même, mais dans les réflexions qui lui échappent à tout moment. Il n'eſt pas néceſſaire qu'il me diſe : *ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux*, je trouve par-tout des traits qui me prouvent ſon indifférence pour l'argent, comme dans la Fable du *Théſauriſeur & du Singe*, lorſqu'après avoir dépeint un homme qui paſſe les nuits & les jours à compter, calculer, ſupputer, il ajoute :

Un

Un gros singe plus sage à mon sens que son maître,
Jettoit quelque doublon toujours par la fenêtre.

Il fait sentir en plusieurs endroits que la chaîne du mariage lui paroissoit incommode ; & dans une Fable qui n'a aucun rapport au mariage, il me dit la même chose par un seul Vers :

Toi donc, qui que tu sois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)

Je reconnois cet homme indolent que ne tourmentoit aucune passion, & qui ne pouvoit comprendre qu'une passion eût un violent empire sur nous, dans cette réflexion:

Et voyez ce que peut l'excessive amitié :
Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie.

Son goût pour la paresse, lorsqu'il dit en finissant ses Fables :

Bornons ici notre carriere ;
Les longs ouvrages me font peur.

ou quand il s'écrie :

Je le verrai ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on y fait nulle chose :
C'est un emploi que je recherche encor.

On voit combien il étoit éloigné de l'eſprit d'intérêt par l'étonnement qu'il témoigne de ce que ceux qui rendent aux hommes les ſervices les plus importans ſe font payer.

Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient
malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.

Et à la fin d'une autre Fable :

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O tems, ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde ſe fait payer.

Dans ſes Ecrits licentieux on n'apperçoit point cet eſprit libertin, & ce cœur corrompu, que tant d'Ecrits du même genre font remarquer dans leurs Auteurs. On voit un homme qui ſe laiſſe entraîner par un malheureux talent, dont il ne prévoit pas les ſuites funeſtes, & nous dit fort ſincérement :

Je ne veux être cauſe
D'aucun abus : que plutôt mes Ecrits
Manquent de ſel, & ne ſoient d'aucun prix.

Ce qu'il disoit alors, il le pensoit (1). Il pouſſa ſon étonnante ſimplicité juſqu'à croire que de pareils Ecrits n'avoient rien de dangereux. Il reconnut dans la ſuite ſon erreur, & il eût bien voulu les pouvoir effacer par les larmes ſincéres qu'il répandit.

Il paroît plus difficile de connoître le caractére des Poëtes qui n'ont jamais parlé d'eux-mêmes : je crois cependant qu'on peut connoître aiſément celui d'Homére & celui de Virgile.

J'ignore ce qu'Homére penſoit des

(1) Il étoit bien éloigné de l'eſprit d'impiété; mais quoique dans ſa jeuneſſe il eût été quelque tems de l'Oratoire, il étoit tombé pour la Religion dans la même indolence que pour tout le reſte. Il eut longtems avant ſa mort une grande maladie, pendant laquelle Boileau & mon pere allerent pour le voir. La femme qui le gardoit leur dit de ne point entrer, parce que ſon malade dormoit. *Nous venions*, lui répondirent-ils, *pour l'exhorter à ſonger à ſa conſcience : il a de grandes fautes à ſe reprocher.* La garde qui ne connoiſſoit ni ceux à qui elle parloit, ni ſon malade, répondit : *Lui, Meſſieurs, il eſt ſimple comme un enfant. S'il a fait des fautes, c'eſt donc par bêtiſe plûtôt que par malice.* Il fit en effet venir un Confeſſeur, qui l'exhortant à des prieres & à des aumônes : *Pour des aumônes*, dit La Fontaine, *je n'en puis faire, je n'ai rien ; mais on fait une nouvelle édition de mes Contes, & le Libraire m'en doit donner cent exemplaires. Je vous les donne, vous les ferez vendre pour les pauvres.* D. Jérôme, le célébre Prédicateur, qui m'a raconté ce fait, m'a aſſuré que le Confeſſeur, preſque auſſi ſimple que ſon pénitent, étoit venu le conſulter, pour ſçavoir s'il pouvoit recevoir cette aumône.

Dieux de ſon tems ; mais je ne puis douter, en liſant ſes Ouvrages, qu'il ne fût plein de reſpect pour la Divinité. Je vois qu'il avoit une ame noble, & pleine de ſentimens de vertu. Il donne des vices à ſes héros ; mais par la peinture qu'il fait de ces vices, & des malheurs qu'ils cauſent, il apprend aux hommes à s'en corriger. Son Achille eſt un modéle de ſincérité. Il vante ſa valeur; les Dieux la lui ont donnée : il laiſſe l'éloquence aux autres.

Les Dieux m'ont accordé la valeur en partage.
Il n'eſt point de guerrier qui puiſſe m'égaler :
Je laiſſe, à qui la veut, la gloire de parler.

Son Ulyſſe a l'éloquence en partage : il eſt un héros dans la diſſimulation, mais d'une diſſimulation prudente, qui ne connoît ni la perfidie, ni la baſſeſſe du menſonge : toutes les ames nobles déteſtent le menſonge, & je vois combien Homére le déteſtoit, quand je lis ces Vers :

Les portes de l'enfer m'inſpirent moins d'horreur,
Qu'un mortel qui me parle en trahiſſant ſon cœur.

Homére a rempli ſes Ouvrages de maximes & d'inſtructions qui font eſtimer l'Auteur ; mais la lecture de l'Enéide inſpire plus que de l'eſtime pour le Poëte. On va juſqu'à l'aimer, parce qu'on ſe perſuade qu'il n'avoit que des qualités ai-

mables, qu'il étoit plein de douceur & d'humanité. Son deſſein, il eſt vrai, a été de peindre un héros parfait; mais on ne peut ſoutenir toujours un ſi beau caractére, ſans en avoir un principe en ſoi-même. On juge de la bonté du cœur de Virgile par celui d'Enée, dont la piété ne conſiſte pas ſeulement à reſpecter les Dieux, mais à remplir tous ſes devoirs envers ſon pere, ſon fils, ſa nourrice, ſes compagnons, & envers tous les malheureux. Il eſt humain & compatiſſant. Quand il voit périr Priam, il ſe rappelle ſon pere Anchiſe. *Subiit cari genitoris imago.* Quand il voit périr le jeune Lauſus, il ſe rappelle ſon fils Aſcagne, *& patriæ mentem ſubiit pietatis imago.* Si on lui demande la permiſſion d'enterrer ceux qui ont été tués dans le combat. *Me demander*, dit-il, *la paix pour les morts, à moi qui voudrois pouvoir la donner à tous les vivans!*

Pacem ne exanimis, & mortis ſorte peremptis
Oratis? equidem & vivis concedere vellem.

Virgile place dans ſon Eliſée ceux qui ont fait du bien aux autres. *Quique ſui memores alios fecere merendo.* Quand il parle de la guerre, on voit qu'il la déteſte, *ſævit amor ferri, & ſcelerata inſania belli, &c.* Il fait entendre qu'on ne la doit en-

reprendre que malgré soi. *Testaturque Deos se invitum ad prælia cogi.* Il est persuadé que les Dieux, & la tranquillité de la conscience, donnent la premiere récompense de la vertu.

Pulcherrima primum
Dî, moresque dabunt vestri.

Et il regarde la gloire humaine comme frivole, lorsqu'en parlant de celle de la nourrice d'Enée, qui donna son nom à une partie du rivage de la mer, il ajoute, *Si qua est ea gloria.*

Le Poëte dont il me reste à parler, semble comparable à Virgile par la douceur du caractére, comme par la douceur de la versification. C'est ce que je pourrai faire remarquer par plusieurs endroits, sans parler de ces morceaux si connus, comme le caractére de Phédre, qui est une peinture si vive des remords d'une ame qui abandonne la vertu, ou comme le caractére de Burrhus, qu'on ne peut avoir inventé sans une disposition naturelle à peindre la probité.

Avec quel respect & quelle tendresse Iphigénie parle-t-elle de son pere, Scéne 6. Acte 3. lorsqu'elle veut calmer Achille furieux contre Agamennon pour l'amour d'elle? Quel regret elle témoigne de la vivacité avec laquelle elle a parlé à Eriphile!

Moi-même, où m'emportoit un aveugle colére !
J'ai tantôt ſans reſpect affligé ſa miſére :
Que ne puis-je auſſi-bien par d'utiles ſecours
Réparer promptement mes injuſtes diſcours !

En demandant ſa liberté à Achille, elle veut avoir la ſatisfaction de connoître qu'elle va épouſer un héros plein d'humanité, qui, non content de la gloire des armes,

Laiſſe aux pleurs d'une épouſe attendrir ſa victoire,
Et par les malheureux quelquefois déſarmé,
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

Titus avoue les égaremens de ſa jeuneſſe.

Ma jeuneſſe nourrie à la Cour de Néron
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abuſée,
Et ſuivoit du plaiſir la pente trop aiſée...

Qu'a-t-il fait pour mériter l'eſtime de Bérénice ?

J'entrepris le bonheur de mille malheureux ;
On vit de toutes parts mes bontés ſe répandre :
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ſes yeux ſatisfaits,
Charge de mille cœurs conquis par mes bienfaits.

C'eſt en faiſant ſentir à Néron le bonheur de la vertu que Burrhus tâche de l'ébranler.

Ah ! de vos premiers ans l'heureuſe expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?

Ces trois ans de vertus font plus d'impreſſion ſur Néron même, que toutes les remontrances, & il répond à Narciſſe qui lui demande ce qui peut l'arrêter :

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénéque, Rome entiere, & trois ans de vertus.

Je ferois connoître par beaucoup d'autres endroits le cœur du Poëte; mais de crainte que ce morceau, qui me paroît court, ne paroiſſe trop long à d'autres, je le finis en rapportant de quelle maniere Acomat veut diſſiper un ſcrupule de Bajazet.

Le ſang des Ottomans
Ne doit point en eſclave obéir aux ſermens :
Conſultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux juſqu'au bout de la terre.
Libres dans leur victoire, & maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'Etat fut leur unique loi ;
Et d'un trône ſi ſaint la moitié n'eſt fondée
Que ſur la foi promiſe, & rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur.

Plus d'un Politique débiteroit peut-être de pareilles maximes à ſon maître dans de pareilles circonſtances. Cependant ces deux mots, *je m'emporte*, font juger de ce qu'en penſe l'Auteur, quoiqu'il les mette dans la bouche d'un Grand Viſir.

Je répéte donc que tout Poëte, ſans y penſer, laiſſe échapper des traits qui font connoître ſon caractére ; qu'il ſe peint toujours dans ſes ouvrages, & que comme ce portrait de ſon ame le fera toujours mieux connoître que les traits de ſon viſage, conſervés dans le tableau le plus reſſemblant, tout Poëte en comparant ſon propre ouvrage avec celui du Peintre qui a fait ſon portrait, peut dire comme Martial : *Certior in noſtro carmine vultus erit.*

CHAPITRE VI.

DU VRAI DANS LA POESIE.

EN examinant la nature de la Poëſie, j'ai fait voir juſqu'ici les diverſités qui ſe trouvent dans les loix de la Verſification, dans l'uſage des figures, & dans l'imitation des mœurs, diverſités qui ont pour cauſe, les unes la différence des langues, les autres la différence des tems & des nations; mais comme dans tous les tems & dans toutes les nations, la Poëſie a eu un agréable empire ſur les hommes, je vais chercher ſi, indépendamment du génie des langues, du goût des nations, & des modes paſſagéres, elle ne doit pas cet empire à une beauté certaine & invariable.

M. Paſcal ſemble avoir cru qu'elle n'en avoit aucune qui fût certaine, ſi l'on juge de ſon ſentiment, par l'une de ſes penſées où l'on eſt étonné de lire : *Qu'on ne dit point beauté géométrique, mais qu'on dit*

beauté poëtique, parce qu'on ſçait bien quel eſt l'objet de la Géométrie; mais qu'on ne ſçait pas en quoi conſiſte l'agrément qui eſt l'objet de la Poëſie. On ne ſçait, ajoute M. Paſcal, *quel eſt ce modéle qu'il faut imiter. Faute de le connoître, on a inventé certains termes biſarres*, ſiécle d'or, bel aſtre, *& on a appellé ce jargon beauté poëtique.*

Il y a apparence que ce jargon mépriſable, qui étoit encore fort commun du tems de M. Paſcal, lui avoit inſpiré un mépris général pour toute Poëſie; & ce mépris, quoiqu'injuſte, & conçu faute d'examen, ne deshonoreroit pas un ſi grand génie, toujours plongé dans des études plus ſérieuſes. On peut cependant mieux expliquer cette penſée, qui n'eſt pas aſſez dévéloppée, & à laquelle, comme à pluſieurs autres, l'Auteur n'a pas donné tout le jour qu'elle devoit avoir.

L'objet de la Géométrie eſt de convaincre; celui de la Poëſie eſt de plaire, & l'on n'appelle beauté que ce qui plaît. On ne dit point d'une propoſition géométrique, *Voilà qui eſt beau*, on dit, *Voilà qui eſt vrai*; & ce jugement eſt prononcé par notre raiſon ſur des principes certains. Dans les choſes d'agrément nous diſons: *Voilà qui eſt beau*, c'eſt-à-dire, *Voilà qui nous plaît*, & ce jugement eſt prononcé par l'imagination ſans examen, ou plutôt

nous ne jugeons point, parce que nous n'examinons point si cette chose a le droit infaillible de nous plaire. Nous assurons seulement que dans le moment même elle nous plaît, ce qui ne prouve pas qu'elle doive nous plaire également dans la suite, parce que la raison que le tems & la réflexion appellent, réforme souvent les jugemens précipités de notre imagination.

L'Architecture Gothique qui nous parut belle autrefois, ne nous le paroît plus depuis que le tems nous a fait connoître celle qui prend la nature pour modéle : nous vantons encore la hardiesse de l'Architecture Gothique, elle nous étonne ; mais comme elle ne nous plaît plus, nous ne disons plus qu'elle est belle, nous disons seulement qu'elle est hardie. *Ce modéle qu'il faut imiter*, suivant les termes de M. Pascal, est le méme pour la Poësie ; & depuis que nous le sçavons, nous n'appellons plus *beauté* comme autrefois, un ridicule amas de métaphores outrées. Cependant il nous arrive encore de nous tromper, parce que l'imagination prompte à admirer ce qui la flatte, prend quelquefois une beauté fardée pour une beauté véritable ; mais c'est alors l'objet qui nous trompe. Nous l'appellons *beau*, parce que faute d'examen, nous le croyons conforme au modéle qu'il doit avoir ; & quand

nous avons reconnu qu'il n'y eſt pas conforme, nous ceſſons de l'appeller *beau*, parce que nous ſommes perſuadés que la beauté poëtique conſiſte dans le vrai de l'imitation.

On diſtingue dans l'imitation deux ſortes de Vrai, le ſimple & l'idéal. Le premier repréſente la nature telle qu'elle eſt; le ſecond l'embellit, non en lui prêtant une parure étrangere, mais en raſſemblant dans le même point de vûe ſur le même objet pluſieurs beautés qu'elle a diſperſées ſur des objets différens. C'eſt dans la réunion de ces deux Vrais, c'eſt-à-dire, dans le Vrai compoſé, que conſiſte la perfection de la Poëſie & de la Peinture.

Mais il eſt très-important d'obſerver, que quoique ces deux arts qui paroiſſent ſi ſemblables, ayent le même point de perfection, ils n'ont pas tous deux la même obligation d'y atteindre. En effet pluſieurs Peintres, comme le Titien, le Baſſan, &c. ſont fameux, quoiqu'ils n'ayent poſſédé que le premier Vrai, au lieu qu'on ne peut nommer aucun Poëte fameux qui n'ait eu que le même mérite. Il eſt aiſé d'en dire la raiſon.

La Peinture imitant avec les couleurs, & ne parlant qu'aux yeux, peut ſe contenter de repréſenter les objets tels qu'ils ſont; la Poëſie qui imite dans un lan-

gage divin, & parle toujours à l'esprit, doit enchanter par son merveilleux. Ainsi le Vrai composé lui est toujours nécessaire. Si son merveilleux n'étoit pas vrai, elle ne seroit plus une imitation ; & si son Vrai n'étoit pas merveilleux, elle ne seroit plus un langage divin.

En suivant cette division, je ferai voir que son imitation consiste nécessairement dans la réunion de ces deux Vrais ; que le Vrai idéal est nécessaire dans les sujets les plus simples, & que le Vrai simple est nécessaire dans les sujets les plus grands.

ARTICLE I.

De la nécessité du Vrai Idéal dans les sujets les plus simples.

L'Imitation nous fait songer à deux choses, à l'objet imité, & à l'art de l'Imitateur. Lorsqu'un objet imité par la Peinture n'a rien qui soit capable de plaire, nous admirons toujours l'art de l'Imitateur, quand par la justesse de son dessein, & la vérité de son coloris, il s'est rendu admirable. Ainsi des tableaux qui ne représentent que des arbres, des bâtimens, des animaux, ou des fruits, sont estimés

quand l'imitation eſt vraie, parce que le Peintre peut ſe borner à plaire aux yeux. Il n'en eſt pas de même du Poëte : il doit parler à l'ame, & l'enlever. Si l'objet qu'il imite n'a rien de grand ni en ſoi-même, ni dans la maniere dont il eſt imité, loin d'admirer l'Imitateur, nous le condamnons d'avoir employé le langage de la Poëſie pour ne dire que des choſes communes.

Des Idylles dans le goût de la quatriéme de Théocrite, trouveroient peu de Lecteurs. Qu'un berger ſe plaigne qu'une grande épine lui eſt entrée dans le pied, & que ſon camarade, en la lui ôtant, lui recommande de ne pas aller nuds pieds dans les montagnes ; un pareil ſujet, quoique traité auſſi parfaitement que Théocrite l'a traité, n'offre à l'ame rien qui l'attache : mais ce même ſujet peut fournir à un Peintre uu tableau charmant. La Peinture nous fait regarder avec plaiſir les habitans de la campagne, quoique couverts de haillons, au lieu que la Poëſie ne doit point les préſenter dans leur ruſticité & leur miſére : elle doit leur chercher des ornemens, non dans le luxe des villes, mais parmi les fleurs de la campagne qu'ils habitent, & c'eſt dans le choix de ces fleurs que conſiſte le Vrai idéal. Si des Eglogues préſentent des bergers trop groſſiers, elles déplaiſent faute du Vrai idéal ;

ſi elles les préſentent trop ſpirituels, elles déplaiſent faute du Vrai ſimple.

Le Baſſan a peint en quatre tableaux les travaux qui occupent les habitans de la campagne dans les quatre ſaiſons de l'année; & comme il s'eſt contenté du Vrai ſimple, il n'a parlé qu'aux yeux; au lieu qu'Horace & Virgile, qui à ces mêmes objets ajoutent le Vrai idéal, parlent à l'ame, & en nous rendant aimables les occupations champêtres, nous font envier le bonheur d'un ſéjour où regne la paix & l'innocence. *Secura quies & neſcia fallere vita.* Ces mêmes objets n'attirent point notre attention quand ils ſont peints par le Marini. *Là*, dit-il, *on a pour palais ſa cabane, ſon bâton pour ſceptre, un ruiſſeau pour nectar, ſes valets pour maîtres, ſes chiens pour amis, ſes agneaux pour courtiſans. Point de ſang dans ce ſéjour; il n'y coule que du lait: point de mains avares qui dépouillent le pauvre, on n'y tond que les brebis, & le ſeul éguillon qu'on y connoiſſe, eſt celui qui perce le flanc des bœufs.* Le plus aride déſert eſt moins ennuyeux, que la plus belle campagne peinte avec de pareilles couleurs.

Si La Fontaine ſe fût borné à ce Vrai ſimple, quoique charmant, qui regne dans ſa premiere Fable, & dans quelques autres, il n'eût point laiſſé un nom qu'ont

rendu fameux tant de graces, par lesquelles il s'est formé un Vrai dont le choix n'appartient qu'à lui seul.

La Comédie elle-méme ne peut se contenter du Vrai simple, quoiqu'elle imite les actions les plus simples des hommes, & qu'elle admette jusqu'aux personnages les plus vils. Les valets & les payſans peuvent paroître sur la Scéne comique, & y parler un langage conforme à leur état; mais ils ne doivent pas y paroitre souvent, ni y rester long-tems : on sçait avec quel ménagement Moliére les introduit: je parle de ses belles Comédies, & non des farces qu'il faisoit par complaisance, voulant accorder du bas comique au bas peuple. Dans ces Piéces méme, il est un peintre fidéle de la nature, qu'il ne perd jamais de vue, bien différent de ces Auteurs qui croient annoblir le comique, quand ils s'évaporent dans une abstraite Métaphysique, & qu'ils nous offrent des portraits que nous ne pouvons reconnoître, parce que les originaux ne sont nulle part.

Si dans la Comédie méme le Vrai simple ne peut plaire long-tems, il est difficile qu'il soit heureusement placé dans les Poëmes Epiques & Tragiques. On a reproché à Homére les personnages de Thersite & d'Irus, & l'on peut reprocher à Euripide les réflexions de sa Médée sur le

malheur des femmes : elles ſont dans le Vrai ſimple. Il eſt aſſez ordinaire d'entendre dire aux femmes qu'elles ſont plus malheureuſes que les hommes ; que ſi les hommes ſont expoſés aux dangers de la guerre, elles ſont expoſées à ceux de l'accouchement ; mais ces réflexions conviennent-elles dans la Tragédie, & doit-on entendre dire à une Médée :

Pour moi j'aimerois mieux cent fois courir aux armes,
Et cent fois des combats affronter les allarmes,
Que d'un enfantement, toujours ſi dangereux,
Eprouver une fois le moment douloureux.

Lorſque le Vrai ſimple eſt annobli par les circonſtances, il devient alors un Vrai compoſé, & la ſimplicité des paroles d'un enfant convient à la Tragédie, lorſque cet enfant, comme le petit Joas, parle à une Reine cruelle, qui médite ſa perte.

Qu'un mendiant accablé d'années, s'appuyant ſur un bâton, & entrant dans une ferme, ſoit aſſailli par des chiens de garde, accoutumés à s'irriter contre des hommes mal vêtus ; que pour calmer leur fureur, cet homme par prudence, jette d'abord ſon bâton, & ſe couche à terre; qu'au bruit des chiens, le fermier accoure, les écarte à coup de pierre, & ſauve ce mal-

heureux, cette peinture si simple ne paroît pas convenir à la noble Poësie ; mais que ce tableau est intéressant, quand ce vieillard mendiant est le fameux Ulysse, qui caché sous cette figure par Minerve, entre après vingt ans d'absence chez Eumée *, s'y voit reçu, quoique vieux, & couvert de haillons, avec tant de charité, est temoin de la compassion avec laquelle son ancien serviteur reçoit les pauvres, de la sincérité avec laquelle il regrette son maître, & de son attachement pour Pénélope & Télémaque, dont il lui entend faire les éloges !

L'effroi que cause à un enfant la vûe d'un casque est dans le Vrai simple ; mais Homére en a rendu la peinture digne du Poëme Epique, par la circonstance. Hector prêt à partir pour le combat, se sépare d'Andromaque, qui lui présente son fils Astyanax. Le pere veut le prendre pour l'embrasser : l'enfant effrayé par l'aigrette du casque de son pere, se rejette en criant dans le sein de la nourrice : cette frayeur qui prouve la foiblesse de son âge, redouble la tendresse des adieux entre le pere & la mere, & excite en nous pour l'enfant ce souris mêlé de larmes qu'Homére dépeint si bien dans Andromaque.

Si l'on dit qu'un homme, en accordant

* *Odyssée* 14.

à quelqu'un sa demande, a baissé la tête & les sourcils, & que ses cheveux ont suivi le même mouvement, on présente une image vraie, mais peu noble en elle-même. Homére dépeint ainsi Jupiter accordant à Thétis sa demande :

Le Souverain des cieux favorable à Thetis,
Fit un signe de tête, & baissa les sourcils :
Sur son front immortel ses cheveux s'agitterent,
Et du palais des Dieux les voutes s'ébranlerent.

Cette description d'un chose fort simple, suivie du tremblement des cieux, a toujours paru admirable, excepté à Scaliger, qui ne pouvoit comprendre que ces Vers d'Homére eussent inspiré à Phidias la majesté qu'il avoit répandue sur une statue de Jupiter. *Comme si Phidias*, dit Scaliger dans sa Poëtique, *avoit eu besoin d'Homére pour apprendre que Jupiter avoit des cheveux & des sourcils.*

Cette mauvaise humeur, que Scaliger avoit souvent contre Homére, lui faisoit trouver trop de simplicité dans ces Vers que les Sirénes chantent à Ulysse :

Ornement de la Gréce, invincible Héros,
Ulysse, accordez-vous un moment de repos :
La beauté de ces bords vous invite à le prendre.
Suspendez votre course, & daignez nous entendre.

Il n'eſt point de mortel qu'en ces aimables lieux
N'arrête de nos voix l'accord mélodieux :
Tout rempli de nos chants il pourſuit ſon voyage.
Rien ne nous eſt caché : nous ſçavons quel courage
A ſignalé des Grecs tant de combats divers,
Et par l'ordre des Dieux tous les maux qu'ont ſoufferts
Ces illuſtres vainqueurs, par qui Troïe eſt en cendre.
C'eſt de nous qu'on apprend tout ce qu'on veut apprendre,
Et l'Univers n'a rien qui ſoit ſecret pour nous :
Sur cette heureuſe rive, Ulyſſe arrêtez-vous.

Il n'étoit pas néceſſaire, dit encore Scaliger, *qu'Ulyſſe ſe fit lier au mât de ſon vaiſſeau, de peur d'être attiré par les charmes d'une pareille chanſon* (1), *qui ne contient rien que de commun & de frivole, & ne ſeroit pas même capable de faire danſer mon cuiſinier.*

Cicéron qui avoit traduit ces Vers en Vers Latins, n'étoit pas ſi difficile que le cuiſinier de Scaliger, & il y admiroit l'art d'Homére. Il pouvoit faire chanter par les Sirénes des Vers plus magnifiques, & des paroles plus voluptueuſes, comme le Taſſe

(1) *Sententiæ vulgares, & futiles, quæ, opinor, ne cum quidem meum, moverent ad choreas.* Scalig. Poët.

dans une fiction pareille en fait chanter devant Renaud; mais ce n'eſt point par de pareils chants qu'on doit attaquer un homme tel qu'Ulyſſe. On le tente par l'eſpérance de la ſcience. Les Sirénes qui l'appellent d'abord par ſon nom, lui font voir que rien ne leur eſt caché. Tout ce qu'elles chantent eſt ſimple, mais tout y eſt ſéduiſant pour Ulyſſe, & la ſimplicité de ces Vers en fait la beauté.

Je ne puis mieux prouver combien le Vrai ſimple, annobli par les circonſtances, eſt heureuſement placé dans les plus grands ſujets, qu'en rapportant cet endroit où Milton dépeint Eve ſe contemplant dans un ruiſſeau. Qu'un enfant en s'y contemplant ſoit effrayé d'y voir ſon image, ſa frayeur nous fera rire: celle d'Eve eſt également puérile; mais elle ne nous le paroît point, à cauſe de ce premier moment dans lequel Eve ſe trouve: elle ne ſe connoît pas encore, & la curioſité qui la porte à s'aller conſiderer dans l'eau eſt auſſi naturelle que ſa frayeur, qu'elle raconte ainſi à Adam:

Je me rappelle encor l'inſtant où la lumiere
Pour la premiere fois vint frapper ma paupiere,
Et fit ouvrir mes yeux éblouis de ſes traits.
Aux bords d'un bois charmant, ſous un ombrage
frais,

Sur un tapis de fleurs mollement étendue,
Ce fut sur moi d'abord que je jettai la vûe.
Quel trouble me saisit! quels pensers sont les miens!
J'ignore qui je suis, où je suis, d'où je viens.
D'une grotte voisine un bruit se fait entendre:
J'apperçois sur la plaine une onde se répandre,
Sa tranquille surface est si belle à mes yeux,
Que j'y crois retrouver la pureté des cieux.
Je cours l'examiner; sur elle je m'incline;
Une image sur moi se baisse & m'examine.
Je tressaille & recule: à l'instant je la voi
S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Lorsqu'un charme inconnu me raméne vers elle,
Vers moi ce même charme aussi-tôt la rappelle,
Et d'une égale ardeur dans les mêmes momens,
Toutes deux nous sentons les mêmes mouvemens.

J'ai fait voir jusqu'à présent que le Vrai idéal, qui embellit la nature, non en lui prêtant des ornemens qu'elle n'a pas, mais en réunissant des ornemens qui se trouvent dispersés sur elle, doit se trouver dans la Poësie qui imite les plus petits objets, & que le Vrai simple ne plaît seul dans les grands sujets, que quand il est annobli par les circonstances. Je vais faire voir maintenant que ces deux Vrais sont inséparables dans toute Poësie, & que celle qui présente les plus grands objets, doit

dans toutes ſes imitations avoir le Vrai ſimple pour fondement.

ARTICLE II.

Le Vrai ſimple eſt le fondement de l'imitation dans les plus grands ſujets.

LE Peintre qui copie la nature avec choix & intelligence, & qui ſçait de pluſieurs belles parties compoſer un tout parfait, eſt celui qui excelle dans ſon art. Celui qui ne ſçait que copier fidélement la nature, & qui même en repréſentant un grand ſujet, ne s'éléve pas au-deſſus du Vrai ſimple, peut cependant s'acquérir un nom, comme le Caravage, & faire des ouvrages eſtimés, parce que s'il n'a pas atteint la perfection de ſon art, il en a atteint la fin principale, qui eſt l'imitation exacte de la nature. Si en repréſentant Céſar, il n'a pas été aſſez habile pour nous en faire connoître l'intérieur, il n'a point fait tout ce que peut la peinture; mais s'il en a parfaitement repréſenté l'extérieur, quoique cet extérieur n'ait rien d'extraordinaire, il a parfaitement imité la nature, ce qui eſt la fin principale de ſon art.

Il n'en eſt pas de même du Poëte. C'eſt l'intérieur

l'intérieur de Céſar qu'il nous doit découvrir : c'eſt l'ame d'un héros qu'il doit nous repréſenter ; mais ce héros eſt un homme : ainſi c'eſt toujours la nature qu'il doit imiter, en formant ſon Vrai idéal, ſur le Vrai ſimple, qui, en Poëſie comme en Proſe, eſt le fondement de l'imitation. Un exemple éclaircira ce que je viens de dire.

Céſar dans un vaiſſeau prêt à périr par la tempête, doit, parce qu'il eſt homme, craindre le péril ; mais un héros ne le craint pas, par le même motif que le craint un homme ordinaire. Quand Ulyſſe eſt dans les horreurs de l'orage, les forces l'abandonnent, ſon cœur ſe glace, il envie le bonheur de ceux qui ſont morts ſous les murs de Troïe. Enée dans le même danger, a les mêmes craintes. *Ex templo Æneæ ſolvuntur frigore membra, Ingemit, &c.* Ce n'eſt point la mort que craignent ces héros, mais une mort ſans gloire, & un péril contre lequel la valeur devient inutile : voilà le Vrai idéal, dont le Vrai ſimple eſt le fondement. Mais Lucain, qui ſe fait une fauſſe idée de grandeur, oublie le Vrai ſimple, lorſqu'il dit que Céſar battu par la tempête eſt enfin content ; parce qu'il a trouvé un péril digne de Céſar : il croit glorieux pour lui, que les Dieux qui veulent ſa perte, arment la fureur

d'une mer si vaste, contre un mortel assis dans une petite barque.

Credit jam digna pericula Cesar
Fatis esse suis, tantusque evertere, dixit,
Me superis labor est, parvâ quem puppe sedentem
Tam magno petiere mari.

C'est par une idée de grandeur également fausse, que Claudien racontant l'enlévement de Proserpine, lui met dans la bouche des paroles aussi peu convenables à son âge qu'au péril dans lequel elle se trouve. * *Quel crime*, dit-elle, *ai-je commis ? je n'ai point pris parti contre les Dieux dans la guerre des Géans : je n'ai point entassé Ossa sur Olympe.*

Non ego cùm rapido sæviret phlægra tumultu
Signa Deis adversa tuli, non robore nostro
Ossa pruinosum venit glacialis Olympum, &c.

Elle songe enfin (ce qu'elle devoit faire dès le premier moment) à appeller sa mere à son secours ; & comme elle ignore où elle est, elle l'appelle dans tous les pays où elle peut être, & fait de ces pays une énumération aussi inutile qu'ampoulée.

* *De raptu Pros. l. 2. v. 250.*

Mater, iò, ſeu Phrygiis in vallibus Idæ
Mygdonio buxus circumſonat horrida cantu ;
Seu te ſanguineis ululantia Dyndima Gallis, &c.

Ovide, en racontant le même événement, dépeint la ſimplicité d'une jeune fille, qui après avoir jetté des cris vers ſa mere & ſes compagnes, s'occupe dans un ſi grand péril d'une bagatelle, & ſonge aux fleurs qu'a fait tomber de ſon ſein la violence de ſon raviſſeur.

Dea territa, mæſto
Et matrem, & comites, ſed matrem ſæpius ore
Clâmat ; & ut ſumma veſtem laniarat ab orâ
Collecti flores tunicis cecidere remiſſis :
Tantaque ſimplicitas puerilibus adfuit annis,
Hæc quoque virgineum movit jactura pudorem.

La comparaiſon de deux tableaux ſi différens ſur le même ſujet, fait diſtinguer le Poëte qui connoît le Vrai ſimple, de celui qui n'en a aucune idée.

Ovide n'a pas toujours été ſi fidéle à copier la nature. Il prend ſouvent pour elle tout ce que lui fournit ſon imagination trop vive. Quand il fait raconter à Ariane ſon déſeſpoir au moment que Théſée l'a abandonnée, elle croit que c'eſt par pitié pour elle, & pour la ſecourir,

que l'écho répéte comme elle le nom de Théſée.

Et quoties ego te, toties locus ipſe vocabat:
Ipſe locus miſeræ ferre volebat opem.

Si elle va s'aſſeoir ſur une pierre, elle s'y trouve auſſi froide que la pierre, & elle-même eſt une pierre.

In ſaxo frigida ſedi,
Quàmque lapis ſedes, tam lapis ipſa fui.

Un Poëte Anglois décrivant un torrent qui du haut d'un rocher tombe dans la mer, dit que les flots de la mer qui croient voir couler le rocher même, *ſont pétrifiés d'étonnement de voir un rocher liquide.*

Qui peut entendre dire au Taſſe, quand il parle d'un combattant, que ſi l'ame ne ſort point d'un corps percé de tant de bleſſure, elle y eſt retenue par la fureur?

è ſe la vita
Non eſco, ſdegno tien la al petto unita.

ou qu'un homme rit malgré lui, & meurt en riant, parce qu'un javelot lui a percé l'endroit de la joue où le ris prend ſon origine?

Strano ſpettacolo e horrendo
Ridea ſforzato è ſi moria ridendo.

C'eſt ce même Poëte qui, pour dépeindre l'impreſſion que fait la beauté d'Armide, dit, que pendant que le regard eſt immobile ſur elle, la penſée court, & revient apprendre ce qu'elle ſçait au deſir, pour l'enflammer davantage.

Poſcia al deſio narra, e le deſcrive
E ne fà le ſue fiamme piu vive.

Toutes ces penſées que nous appellons froides, le ſont en effet, parce qu'elles n'ont pas le principe de la vie, qui eſt le Vrai ſimple. Ainſi l'on met au nombre de ces penſées celle de Corneille ſur des cadavres,

Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les veuts
Dequoi faire la guerre au reſte des vivans. . . .
Pompée.

parce que les cadavres ne pourriſſent pas pour ſe venger; & comme il eſt également faux que le ſang d'un homme qu'on tue, fume de colere, on condamne auſſi ces Vers:

Ce ſang qui tout verſé fume encor de courroux,
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Mais on auroit peut-être tort de condamner ces deux autres d'Héraclius,

La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déja prête à te réduire en poudre :

parce que le tonnerre étant formé des exhalaiſons qui s'élevent de la terre, le Poëte a trouvé un fondement à ſon image.

Lorſque Phédre dit à Hippolyte, en lui montrant ſon cœur,

Impatient déja d'expier ſon offenſe,
Au-devant de ton bras je le ſens qui s'avance,

ce qu'elle dit n'eſt pas vrai, mais la paſſion le rend vraiſemblable. Dans le trouble où elle eſt, elle s'imagine que l'agitation de ſon cœur eſt le mouvement d'un criminel qui va au-devant de ſon ſupplice. Mais rien n'eſt plus froid que de donner du ſentiment à des cœurs ſéparés des corps, comme fait M. Fléchier, en diſant des cœurs des Princeſſes qui ſont au Val de Grace : *Ces cœurs ſont deſſéchés, moins par la mort, que par le deſir d'être ranimés, pour aimer Dieu éternellement.*

Si toute penſée qui n'eſt point fondée ſur le Vrai, nous déplaît, combien devons-nous condamner ces endroits où les Auteurs cherchent à briller par d'inſipides jeux de mots, comme l'Auteur du *Paſtor fido*, quand il cherche le rapport du nom

d'Amaryllis avec l'amour & l'amertume ? Pétrarque lui-même eſt tombé dans cette faute, quand il dit au Cardinal Colonne : *O Colonne qui ſoutient l'Etat ;* ou quand il fait des alluſions du laurier avec le nom de Laure. On trouve chez les Poëtes Grecs des jeux de mots, mais plus excuſables, parce que les noms en Gréce étoient ſouvent donnés à cauſe de leur ſignification. Comme celui d'Oreſte ſignifie quelque choſe de ſauvage & d'affreux, on ne peut que trouver naturelle cette alluſion qu'Oreſte dans Euripide fait à ſon nom, lorſqu'il ſe jette aux pieds de Ménélas. Ses malheurs l'ont ſi changé, que Ménélas, qui croit voir un phantôme, s'écrie :

Dieux, que vois-je ? quel ſpectre à mes yeux ſe préſente !
Quel eſt celui des morts dont l'aſpect m'épouvante !

ORESTE.

Je vis ; mais tu dis vrai : proſcrit & rejetté,
Au nombre des vivans je ne ſuis plus compté.

MENELAS.

Tous ſes cheveux épars couvrent ſon front terrible.

ORESTE.

Mes actions, hélas ! me rendent plus horrible.

MENELAS.

Quel funeſte regard, & quel œil égaré!

ORESTE.

Non, non, mon corps n'eſt plus, la mort l'a dévoré :
Mon nom, mon triſte nom, eſt tout ce qui me reſte.

J'ai rapporté cet exemple, parce qu'il eſt rare d'en trouver de pareils chez les Anciens. Ceux qui les mépriſent ne les accuſent pas de chercher de faux brillans, ils les accuſent au contraire de n'être point aſſez brillans. Etonnés de leur ſimplicité, ils ne font pas attention qu'ils nous rappellent toujours à ce Vrai, qui eſt la baſe de toute perfection, & qu'on doit avec raiſon donner à nos Poëtes ce même conſeil qu'on donne à nos Peintres, d'étudier l'antique. Ce n'eſt pas que nos Poëtes puiſſent trouver chez les Anciens la même perfection que nos Peintres y trouvent : les ſtatues antiques ſont parfaites, parce que les Sculpteurs avoient devant leurs yeux des modéles admirables, qui par la juſte proportion des membres formoient un tout-enſemble parfait : les exercices du corps alors en uſage, contribuoient à donner aux membres cette juſte proportion. Les Poëtes repréſentent les ames, & ceux

de l'antiquité n'ont pas eu des modéles plus admirables que ceux que nous avons ; mais comme ils ont été les premiers imitateurs, ils ont ſuivi de plus près la nature, & ils nous la font mieux connoître. Ceux qui ſont venus après eux ont été obligés d'orner davantage la nature, ce qui fait que nos meilleures Tragédies ne ſont pas ſi ſimples que celles des Anciens. Le Vrai ſimple en eſt toujours le fondement ; mais la nature eſt plus embellie, & le doit être.

Je ne ſçais, par exemple, ſi nous verrions ſur notre Théatre une Tragédie auſſi peu chargée d'événemens, d'intrigues, & d'Acteurs, que le Philoctéte de Sophocle. L'action ſe paſſe entre trois hommes à l'entrée d'une caverne. Cependant quand nous liſons Sophocle, la peinture de ce héros malheureux, couché devant ſa caverne, vêtu de haillons, déchiré par une horrible playe, nous intéreſſe par ſa vérité; & parce que le Poëte lui met dans la bouche toutes les paroles que la nature lui doit inſpirer. Je n'en citerai que cet endroit du premier Acte.

Lorſque Philoctéte, qui depuis ſi longtems n'a point vû d'hommes, en apperçoit, & reconnoît ſur eux l'habit Grec, quelle joie pour lui de revoir non-ſeulement des hommes, mais des compatriotes !

Quel malheur vous conduit dans cette isle sauvage,
Et vous force à chercher ce funeste rivage !
Vous que sans doute ici la tempête a jettes,
De quel lieu, de quel peuple êtes-vous écartés ?
Mais quel est cet habit que je revois paroître ?
N'est-ce pas l'habit Grec que je crois reconnoître ?
Que cette vue, ô ciel, chere à mon souvenir,
Redouble en moi l'ardeur de vous entretenir !
Hâtez-vous donc, parlez. Qu'il me tarde d'entendre
Les sons qui m'ont frappé dans l'âge le plus tendre,
Et cette langue, hélas ! que je ne parle plus !
Vous voyez un mortel qui de la terre exclus
Des hommes & des Dieux satisfait la colere.
Généreux inconnus, d'un regard moins sévére,
Considerez l'objet de tant d'inimitié,
Et soyez moins saisis d'horreur que de pitié.

A peine Néoptoléme a-t-il répondu : *Nous sommes Grecs*, que Philoctéte s'écrie :

Réponse favorable à mon impatience !
Chere & douce parole apres tant de silence !
C'est donc toi que j'entens : quoi, mon fils, je te vois !
Quel destin, quel hasard, quel vent heureux pour moi
T'a conduit jusqu'ici, consolateur aimable,
Pour essuyer enfin les pleurs d'un misérable ?

Néoptoléme lui répond qu'il eſt le fils d'Achille, & qu'il retourne à Scyros. Philoctéte reprend auſſi-tot :

Fils d'un pere fameux, digne appui de ſon nom,
O du vieux Lycoméde illuſtre nourriſſon,
Habitant d'un pays ſi doux à ma mémoire,
Hélas ! eſt-ce toi-même ? oſerai-je le croire ?
D'où viens-tu ? quels vaiſſeaux t'aménent en ces lieux ?

Quand il a appris de Néoptoléme, dont il croit n'être pas connu, ce qu'il lui demandoit, il veut s'en faire connoître à ſon tour, & lui raconte ainſi l'état où il ſe trouva quand les Grecs l'abandonnerent.

O réveil ! ô moment de ſurpriſe & d'allarmes !
O ſpectacle ! ô douleur ! que de cris ! que de larmes !
Lorſque je me vis ſeul couché dans ces deſerts,
Et mes vaiſſeaux ſans moi fendant le ſein des mers,
J'appelle, mais en vain, mes compagnons perfides,
Et d'imprécations accablant les Atrides,
Quand je jette par-tout un regard empreſſé,
Je ne trouve par-tout que ce qu'ils m'ont laiſſé,
Un ſauvage rocher, ſolitude cruelle,
Et de gémiſſemens une ſource éternelle.
Quel ſera le ſoutien de mes malheureux jours ?
Le tems m'y fit ſonger, mon arc fut mon ſecours.

Aux habitans de l'air je déclarai la guerre ;
Mais réduit à traîner mes membres contre terre,
Pour chercher les oiseaux par mes fléches percés,
Ou des restes de bois avec peine amassés,
Par combien de douleurs ma pénible industrie
Me fit-elle acheter une mourante vie ?
Ce feu qu'en soupirant j'arrache des cailloux,
De mes tristes hivers m'adoucit le courroux,
Dans l'horreur de cette isle inculte, inhabitée,
Sans commerce, sans ports, loin du monde écartée,
Et dont les voyageurs craignent tous d'approcher,
Dans ces arides lieux que viendroient-ils chercher ?
Non, ce n'est qu'à des vents, pour eux impitoyables,
Que je dois la douceur de revoir mes semblables.
Les uns m'ont accordé quelques vieux vêtemens ;
Les autres m'ont laissé des restes d'alimens :
Tous m'ont plaint ; mais, hélas ! ô tendresse inutile,
Qu'ai-je gagné de plus de leur pitié stérile ?
Tous m'ont abandonné : d'un horrible fardeau
Qui voudroit, ô mon fils, infecter son vaisseau ?

Tel est l'état affreux, où depuis tant d'années
Je remplis constamment mes dures destinées.
Aux Atrides cruels, voilà ce que je doi,
Ulysse leur apprît à se venger de moi.
Dans ce supplice lent, c'est ma mort qu'ils attendent :
Voilà ce qu'ils m'ont fait ; que les Dieux le leur rendent.

Ce morceau de Sophocle qui nous intéreſſe & nous attendrit, nous fait voir que le Vrai ſimple doit être le fondement de toute imitation, & que ſans ce principe de vie, toute Poëſie eſt morte. Quoiqu'on diſe d'elle qu'elle vit du menſonge, elle n'en peut vivre qu'en donnant au menſonge l'air de la vérité. Jamais Poëte n'a mieux acquis le titre de menteur que l'Arioſte, il mérite cependant la préférence que l'Académie de la Cruſca lui a donnée ſur le Taſſe, par cet air de vérité qu'il répand ſur ſes fictions les plus extravagantes: il nous plaît, ſans paroître chercher à nous plaire; & le Taſſe nous rebute ſouvent, parce qu'il cherche toujours à arracher notre admiration. L'art qui eſt caché dans l'Arioſte, ſe montre à tout moment dans le Taſſe; & par tout où l'art paroît, ſuivant Quintilien, la vérité ſemble diſparoître, *ubi ars oſtentatur, veritas abeſſe videtur.* C'eſt ce qu'on doit dire encore plus du Marini, qui voulant trop embellir la nature, l'a accablée de tant d'ornemens, qu'il l'a entiérement étouffée.

Il étoit difficile à Milton de fonder ſon Vrai idéal ſur le Vrai ſimple. Il entreprenoit de décrire ce qui ſe paſſe dans le ciel & dans les enfers, & ce qui s'eſt paſſé ſur la terre pendant l'état d'innocence. Où trouver le modéle qu'il devoit imiter? La na-

ture ne lui en pouvoit offrir qu'une image bien imparfaite. Quelquefois cependant il a ſuppléé par ſon imagination au modéle qu'il ne pouvoit avoir devant les yeux, de maniere que ſes peintures nous paroiſſent reſſemblantes. Je ſuis bien éloigné d'admirer toujours Milton, & je ferai voir dans un examen de ſon Poëme qu'il s'égare ſouvent; mais j'y remarquerai auſſi pluſieurs endroits qui méritent de juſtes éloges. Quand il nous tranſporte dans le ciel, il nous pénétre de la majeſté de Dieu: quand il nous entraîne aux enfers, nous croyons dans cette horrible aſſemblée entendre parler la jalouſie, la rage & le déſeſpoir; & quand il nous conduit dans le Paradis terreſtre, nous nous figurons que la chaſte & tranquille union de deux créatures innocentes, a dû être telle qu'il nous l'a dépeinte. Puiſque l'action qu'il décrit eſt arrivée lorſque la nature étoit dans ſa premiere beauté, il n'en a eu devant les yeux aucune image, il a cependant ſçu trouver dans les malheureux reſtes de cette beauté défigurée ſon Vrai idéal, qui, quoiqu'il ne ſoit pas vrai à la rigueur, devient preſque vraiſemblable.

C'eſt par la force & la grandeur de ſon imagination que Raphaël a ſçu jetter tant de ſublime dans certains ſujets. Lorſque dans le tableau de la Transfiguration, on

contemple la gloire divine répandue ſur le viſage humain, il ſemble que Raphaël ait conçu ce que c'eſt que la Divinité, & qu'il ait ſçu la repréſenter avec des couleurs : ce qu'il a fait cependant en prenant pour fondement le Vrai ſimple de la nature.

Voilà ce modéle unique que ſuivent tous les grands Poëtes. De là vient cette eſpéce de reſſemblance, qui ſe trouve entr'eux ; mais comme en choiſiſſant tous ſur le même modéle le Vrai idéal, leur choix n'eſt pas le même : de là vient auſſi cette différence qui ſe trouve entr'eux.

Qu'on rapproche Homére, Sophocle, Euripide, Virgile, Milton & nos Poëtes célébres les uns les autres ; la différence de leur langage, de leur harmonie, & de leur genre de Poëſie, n'empéche pas qu'on ne trouve toujours entr'eux une eſpéce de reſſemblance.

Facies non omnibus una,
Nec diverſa tamen.

Ce trait commun eſt celui qu'ils tiennent de la nature, leur commun modéle, & qui les fait reconnoître ; de même que dans une famille nombreuſe, les enfans, quoiqu'ils ne ſe reſſemblent pas, ſont cependant reconnus tous à un certain air de famille, qui frappe d'abord les étrangers.

Cet air de famille, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, qui regne entre les bons Ecrivains, vient du Vrai ſimple qui leur donne à tous la vie; mais le Vrai idéal, qui eſt de leur choix, eſt la cauſe de la différence qui ſe trouve entr'eux. *Quoiqu'il n'y ait qu'un art de la Peinture*, dit Cicéron, *& que Zeuxis & Apelle ayent porté tous deux cet art à ſa perfection; cependant la maniere de l'un n'eſt pas la maniere de l'autre.* L. 3. de Orat.

Nous pouvons faire la même réflexion ſur les deux Poëtes qui ont porté parmi nous la Tragédie au plus haut point. On les eſtime également tous deux, quoique la maniere de l'un ne ſoit pas la maniere de l'autre. Cette différence ne vient pas de ce que l'un peint les hommes tels qu'ils ſont, & l'autre les peint tels qu'ils devroient être; parallele qu'une eſpéce d'antithéſe, plutôt que ſa juſteſſe, a fait repéter tant de fois, & qu'il ſemble qu'Ariſtote ait fait le premier entre Sophocle & Euripide, quoique cet endroit de ſa Poëtique ſoit ſi peu clair que Heinſius & M. Dacier l'ont entendu très-différemment. Un Poëte qui peindroit les hommes tels qu'ils ne ſont pas, & n'ont jamais été, ne ſeroit plus l'imitateur de la nature; mais comme la nature, quoique toujours la même, ne ſe rencontre pas en tout tems, & par-tout de la même façon, les Poëtes

l'imitent dans ſes changemens. De nos Poëtes Tragiques qui nous repréſentent les Héros de l'antiquité, l'un les copie plus fidélement, & veut leur conſerver leur reſſemblance toute entiére ; l'autre ne leur conſerve que leur principale reſſemblance ; & pour les rapprocher de nous, veut leur donner quelque reſſemblance avec nous. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner lequel des deux fait le meilleur choix : il ſuffit à mon ſujet qu'ils ayent réuſſi tous deux, pour montrer que le Vrai idéal, quoique pris dans la nature, dépend du choix des Poëtes.

En ſuivant leur goût particulier, ils doivent auſſi conſulter le goût général de la nation pour laquelle ils travaillent. Chez un peuple, notre voiſin, qui aime à voir ſur le Théatre l'appareil des ſupplices, & ſouvent les ſupplices même, il n'eſt pas étonnant qu'ils préſentent une nature triſte, & un peu dure : les nôtres nous la doivent préſenter plus tendre & plus humaine. Nous-mêmes cependant, ſoit préjugé, ſoit grandeur, nous regardons comme une foibleſſe mépriſable, ce que les Anciens ne regardoient pas avec la même idée de mépris. Achille dans Homére va pleurer au bord de la mer, lorſqu'on lui a enlevé Briſeis, ce qui fait dire à Sarrazin, en plaiſantant :

Achille beau comme le jour,
Et vaillant comme ſon épée,
Pleura neuf mois pour ſon amour,
Comme un enfant pour ſa poupée.

Boileau parle autrement de ces mêmes larmes d'Achille.

J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront :
A ces petits défauts marqués dans la peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la nature.

Ce n'eſt pas en effet la perte de Briſeis que pleure Achille, il ne pleure que l'affront qu'il a reçu : mais quel Poëte oſeroit préſenter ſur notre Théatre un Héros pleurant ? Agamennon n'oſe en verſer ſur ſa fille, & dit, en ſoupirant :

Que les plus malheureux oſent pleurer le moins.

Le Poëte cependant trouve le ſecret d'accorder la nature avec l'idée que nous avons de la fermeté d'un Héros, quand il ſuppoſe qu'Ulyſſe par une adreſſe artificieuſe, permet à ce malheureux pere de pleurer, & le rappelle auſſi-tôt à la ſeule penſée de la gloire.

Seigneur, nous ſommes ſeuls, hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt ſi tendre :

Pleurez ce ſang, pleurez : ou plutôt ſans pâlir,
Conſiderez l'honneur qui doit en rejaillir.

Virgile ne croit pas deshonorer ſon Héros en lui donnant un caractere ſi tendre, qu'il eſt ſouvent dans les pleurs : nous trouvons dans Homére un tableau admirable de cette nature compatiſſante que les Anciens avoient tant de raiſon d'eſtimer, puiſqu'elle prouve l'humanité. Quel effet le diſcours de Priam produit-il ſur Achille, en lui rappellant le ſouvenir de ſon pere ! Je ferai voir plus au long dans un autre endroit la beauté de ce morceau d'Homére : je ne le cite ici que pour montrer avec quelle vérité les Anciens peignoient la nature.

Ce diſcours, qui d'Achille étouffe la colere, *
Retrace en ſon eſprit l'image de ſon pere.
Il ſoupire, & par lui repouſſé doucement,
Priam quitte les pieds qu'il baiſoit humblement.
Un triſte ſouvenir dans les mêmes allarmes
Plonge alors ces deux Rois qui ſe livrent aux larmes.
Plein d'Hector, dont l'image eſt toujours dans ſon cœur,
Lorſque Priam le pleure aux pieds de ſon vainqueur,
Un pere chargé d'ans, & Patrocle ſans vie,
D'Achille tour à tour frappent l'ame attendrie :

* *Iliad.* 24.

Ils gémiſſent ; ſa tente eſt pleine de douleurs.
Achille ſe levant raſſaſié de pleurs,
Releve enfin d'Hector le pere inconſolable.
C'en eſt aſſez, dit-il, ô vieillard miſérable, &c.

Cette peinture nous touche, & nous l'admirons, quoiqu'une nature ſi pleureuſe ne ſoit peut-être pas de notre goût. Les Anciens nous l'ont préſentée telle qu'elle étoit alors : nous en trouvons beaucoup de preuve dans l'Ecriture ſainte ; & j'ai déja remarqué qu'Ezéchias, lorſqu'on lui annonça qu'il mourroit de ſa maladie, pleura beaucoup. *Flevit Ezechias fletu magno.* Iſ. 38. Nous ſçavons combien les Grecs dans leurs Tragédies prodiguent les ἰοὺ, ἰοὺ, αἰ, αἰ, φεῦ, φεῦ.

C'eſt par une fauſſe idée de l'Héroïſme que Sénéque le Tragique s'étant imaginé qu'Hercule, quoique déchiré par les plus vives douleurs, ne devoit pas parler comme un autre homme, lui a prêté des penſées ſi contraires à la nature ; que ſon Hercule mourant, au lieu d'exciter la compaſſion, trouve le ſecret d'exciter l'indignation. Il commence par ſouhaiter qu'au jour de ſa mort le ſoleil ceſſe d'éclairer le monde, *pereat mundo dies quo moriar.* Il croit que l'Univers va être bouleverſé ſitôt qu'il ne ſera plus. Les Géans vont recom-

mencer leur guerre contre le ciel. Jupiter doit ſonger à ſe tenir ſur ſes gardes : il fait enſuite une deſcription étudiée de la peſte qui le conſume : elle ne peut plus s'attacher qu'à des os vuides, elle en a conſumé la moëlle, *oſſibus vacuis ſedet* : elle eſt ſi grande que le corps d'Hercule n'eſt pas aſſez grand pour y ſuffire, *peſti ſatis Herculea non ſunt membra.* Enfin, ce mal reſſemble à Hercule, parce qu'il eſt invincible, *ô malum ſimile Herculi !* Sophocle bien oppoſé à Sénéque, en nous préſentant le même objet, nous préſente un héros ſouffrant, gémiſſant, & pleurant. Il nous fait entendre le vrai langage de la douleur, & de la douleur d'un Hercule.

O ſupplice ! ô douleur ! ô perfidie ! ô crime !
Femme horrible, faut-il que je ſois ta victime ?
Plus barbare pour moi qu'Euryſthée & Junon,
O fille d'Æneus, quelle eſt ta trahiſon,
Et quels ſont les tourmens dont tu me rends la proye
Par le fatal préſent que ta fureur m'envoye !
Tu m'as enveloppé de ce voile mortel :
Ce voile, que pénétre un poiſon ſi cruel :
Voile affreux, qu'ont tiſſu Mégére & Tiſiphone :
Tout mon ſang enflâmé dans mes veines bouillonne,
Je ſuccombe, je meurs, brûlé d'un feu caché,
Qu'allume en moi ce voile à mon corps attaché.

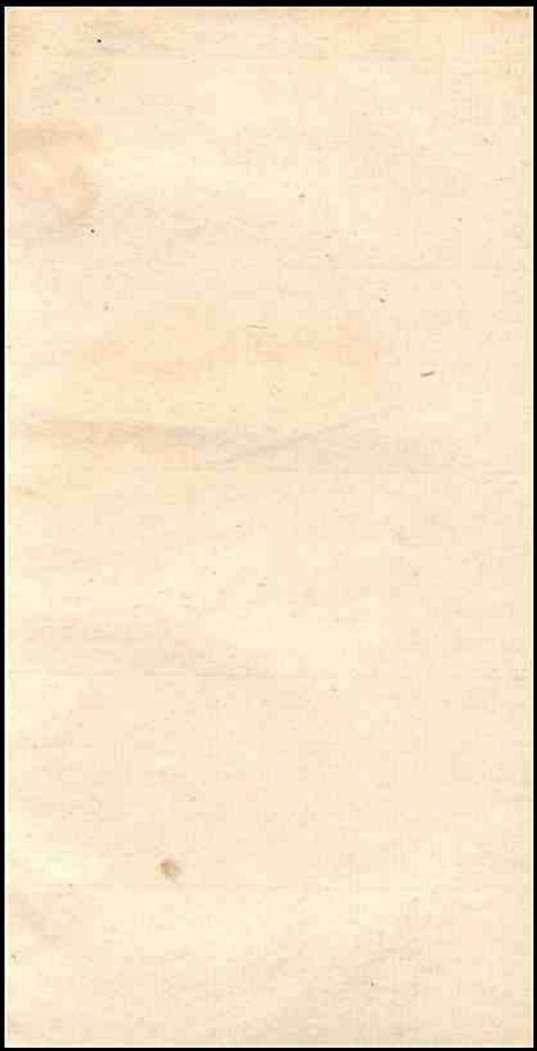
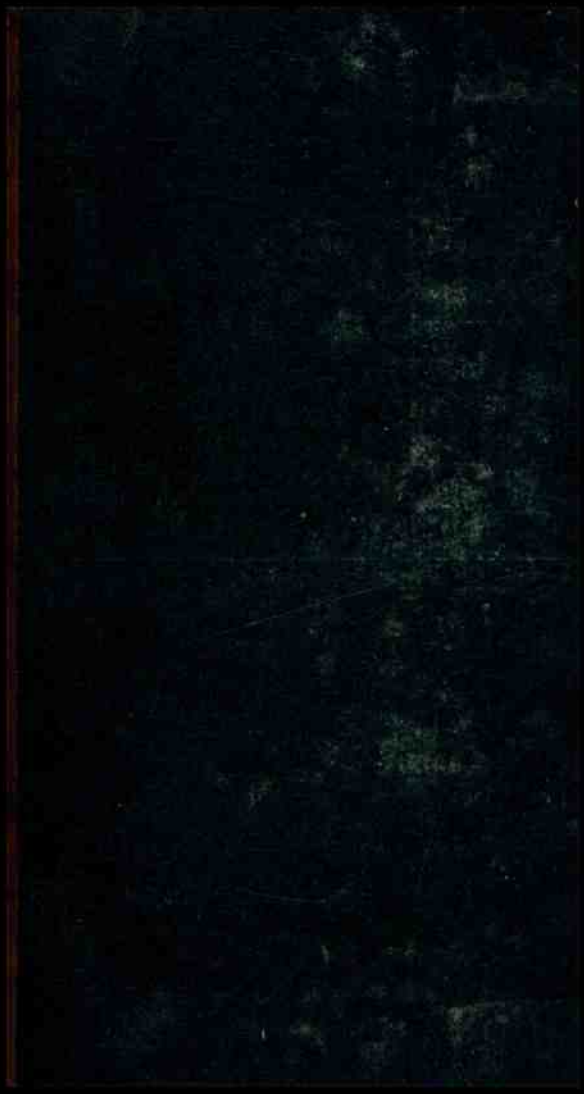
Ainſi ce que n'ont pû dans l'horreur de la guerre,
Centaures, ni Géans, fiers enfans de la terre,
Ce que tout l'Univers n'oſa jamais tenter,
Une femme le tente, & peut l'exécuter.
Mon fils, ſoutien ton nom : ton amour pour ton pere
Doit effacer en toi tout amour pour ta mere.
Va chercher, va ſaiſir celle qui m'a trahi,
Traîne-là juſqu'à moi ; va, cours, & m'obéi.
Cours venger... mais, hélas ! que fais-je, miſérable !
Je pleure, & juſqu'ici d'un front inébranlable,
De tant d'affreux revers j'ai ſoutenu l'horreur.
Mon fils, de ce poiſon, vois quelle eſt la fureur :
Oſe approcher, & vous, accourez tous enſemble,
Peuples, que dans ces lieux mon malheur vous raſſemble,
Contemplez en moi ſeul tous les tourmens divers.
Ah ! précipite-moi juſqu'au fond des enfers :
Termine par ta foudre, & ma vie, & ma honte.
Grand Dieu, témoin des maux dont l'excès me ſurmonte,
Qu'eſt devenu ce corps que j'ai reçu de toi ?
Mes membres t'offrent-ils quelque reſte de moi ?
Non, cette main ſi foible, & preſque inanimée,
N'eſt pas la main fatale au lion de Némée.
Eſt-ce donc là le bras de Cerbére vainqueur ?
Ce bras, dont le Centaure éprouva la vigueur ;
Ce bras qui fit tomber le monſtre d'Erymanthe,
L'Hydre contre mes coups ſans ceſſe renaiſſante,

Et l'affreux ſurveillant de ce fruit renommé ;
Ce bras qu'aucun mortel n'a jamais déſarmé.
Vil rebut des humains, vrai phantôme, ombre vaine,
Je ſuis méconnoiſſable aux yeux même d'Alcméne,
Et Jupiter en moi ne trouve plus de fils.

Tu périras par moi, toi par qui je péris :
Tu crois à ma vengeance échapper quand j'expire,
Mais tu ſçauras bientôt, cruelle Déjanire,
Qu'Hercule enſeveli dans le ſein du tombeau,
Tout mort qu'il eſt, du crime eſt encor le fléau.

J'ai fait voir dans le premier Article que l'imitation de la Poëſie, dans les ſujets les plus ſimples, devoit être ornée par le Vrai idéal : j'ai montré dans le ſecond que cette imitation devoit dans les plus grands ſujets prendre le Vrai ſimple pour fondement, d'où je crois pouvoir conclure ce que j'ai avancé dans le commencement que la beauté Poëtique conſiſte dans la réunion de ces deux Vrais, & que comme elle ne dépend ni des tems, ni des langues, ni des modes paſſageres, cette beauté doit être regardée comme certaine & invariable.

Fin du Tome I.



Fn Pol
70 - 2 Vols
dB